This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DC
130
.M2
L12
1778
v.6

La Beaumelle

Mémoires pour ser-
vir à l'histoire de
Madame de Maintenon

320010

BUHR A

a39015 01807789 4b

sées. Après tous ces secours, voyez si, malgré tout ce qui se dit, on n'appréhende rien de la flotte Espagnole.

Me. la Maréchale de Rochefort avoit fait, pendant la Semaine sainte, la plus belle retraite du monde. M. le Duc d'Orléans, à qui elle alla parler, dès que Me. la Duchesse d'Orléans fut partie pour Montmartre, l'approuve : il lui conserve ses pensions, lui fait donner cinquante mille francs pour payer ses dettes : elle en touche 16000 : une belle lettre est écrite à Me. la Duchesse d'Orléans : elle va dans le Couvent de Ste. Elisabeth : tout le Palais-Royal la regrette : tous ses amis l'applaudissent : tous ceux qui ne la connoissent pas, sont fâchés de ne l'avoir pas connue. Me. la Duch. d'Orléans revient de Montmartre, la demande, la cherche dans son Couvent, dit qu'elle ne le quittera point qu'elle ne la suive : la pauvre Maréchale est revenue, & tous ses amis sont dans une extrême confusion. Voilà l'état où je vis hier Me. de Dangeau. Je mets fin à ma gazette ; trop heureuse, ma chere tante, si elle vous amuse dans l'intervalle d'un assoupissement.

Fin du Tome sixieme.

FEB 11 1918

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE MADAME DE MAINTENON,

Et à celle du Siecle passé,

PAR MR. DE LA BEAUMELLE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée des Remarques Critiques de Mr. DE VOLTAIRE, tirées de son Essai sur l'Histoire Générale.

TOME SIXIEME.

PIECES JUSTIFICATIVES.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Tome sixieme.

LETTRE I. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* page 1
II - IX. *De Mad. de Maintenon à Mad. de Caylus.* 3
X - XXIX. *De Mad. de Caylus.* 11
XXX. *De Mad. de Maintenon.* 44
XXXI - XXXVI. *De Mad. de Caylus.* 47
XXXVII. *De Mesd. de Caylus, de Dangeau, & de Maintenon.* 57
XXXVIII. *De Mad. de Caylus.* 59
Réponse. 61
XXXIX-XLIII. *De Mad. de Caylus.* 62
Réponse. 71
XLIV - XLIX. *De Mad. de Caylus.* 72
L. *De Mad de Maintenon.* 80
LI - LIII. *De Mad. de Caylus.* 81
Réponse. 81
LIV. *De Mad. de Maintenon.* 88
Réponse. 89
LV. *De Mad. de Caylus.* 90

32001c

LETTRE LVI - LVIII. *De Mad. de Maintenon.* page 91
LIX. *de Mad. de Caylus.* 94
LX. *De Mad. de Maintenon.* 96
LXI. *De Mad. de Caylus à Mlle. d'Aumale.* 97
LXII-LXV. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* 99
Réponse. 103
LXVI. *De Mad. de Maintenon.* 106
LXVII-LXVIII. *De Mad. de Caylus.* 108
LXIX. *De Mad. de Maintenon.* 112
Réponse. 113
LXX-LXXI. *De Mad. de Maintenon.* 115
LXXII. *De Mad. de Caylus.* 119
Réponse. 122
LXXIII — LXXIV. *De Mad. de Caylus.* 124
Réponse. 131
LXXV. *De Mad. de Caylus.* 132
LXXVI. *De Mad. de Caylus à Mad. de Glapion.* 134
LXXVII. *De Mad. de Maintenon.* 135
LXXVIII - LXXIX. *De Mad. de Caylus* 137
Réponse. 140
LXXX. *De Mad. de Caylus.* 142
LXXXI - LXXXV. *De Mad. de Maintenon.* 144
LXXXVI. *De Mad. de Caylus.* 150

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON ET DE MADAME DE CAYLUS.

LETTRE PREMIERE.

De Madame de Caylus à Madame de Maintenon.

D'Un simple œillet on estimoit l'hommage
Au bon vieux temps : or tel étoit l'usage :
Et pour certain en tous lieux on tenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.

... de la Table.

LETTRES

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
ET DE MADAME
DE CAYLUS.

LETTRE PREMIERE.

De Madame de Caylus à Madame de Maintenon.

D'Un ſimple œillet on eſtimoit l'hommage
Au bon vieux temps : or tel étoit l'uſage :
Et pour certain en tous lieux on tenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit.

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon temps, j'aurois lieu d'être contente, & sûre que mon présent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir : mais incertaine de mon sort, je n'ose me nommer :

Or, devinez qui je puis être :
Mon cœur étoit à vous dès sa tendre saison.
Par mes seuls sentiments vous devez me connoître.
Le goût qui les reçut devança la raison :
Elle s'en applaudit, & faisant disparoître
Les vains, les frivoles desirs,
A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaisirs ;
Or, devinez qui je puis être.

A ce présent, je voudrois bien
Joindre quelque chose du mien :
Mais je connois ce que vous êtes ;
Et le peu de cas que vous faites
De l'encens le mieux apprêté,
De ces brillants honneurs qui tournent tant de têtes ;
Aliments de la vanité,
Dont le vrai caractere est la fragilité.

En ce jour, que puis-je mieux faire
Pour vous prouver ma vive ardeur
A chercher ce qui peut vous plaire,
Que de vous présenter mon cœur ?

Un cœur, au moins, est chose plus solide
Au tribunal où la raison décide :
Vous connoissez le mien : vous savez ce qu'il vaut :
J'ose le dire, il est, tout comme il vous le faut,
Respectueux, tendre, & fidele,
Pour vous se sentant chaque jour
Une inclination nouvelle,
Pour vous Quiétiste en amour ;
Des plus constants, des plus sinceres ;
Un vrai cœur, en un mot, du bon temps de nos peres.

LETTRE II.

De Madame de Maintenon.

A Marly, ce 17 Juillet 1701.

JE ne suis pas fort portée, ma chere niece, à demander des graces : les emplois sont en petit nombre : cependant il y a encore plus d'emplois que d'hommes capables de les remplir. M. de Vendôme ira à l'armée de Lombardie : le mal est fait, & le remede n'est pas facile. Nous menons ici une vie singuliere : nous voudrions avoir de l'esprit, de la galanterie, de l'invention ; & tout cela nous man-

que entiérement : il n'en eſt plus queſtion. On joue, on bâille, on s'ennuye, on ramaſſe quelque miſere les uns des autres, on ſe hait, on s'envie, on ſe careſſe, & on ſe déchire.

LETTRE III.

1705.

DE quoi vous plaignez-vous, ma chere niece? de ce que je ne vous ai pas écrit ſur la mort de M. de Caylus? Vous ſavez ſi je m'y ſuis intéreſſée : & nous ne devons pas en être aux compliments : je ſuis ſi malade & ſi vieille que je me réduis aux lettres néceſſaires. Qu'eſt-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge & en poſſeſſion de vous bien conduire : que voulez-vous changer à la veille de ma mort? Vous ne ſerez pas aſſez folle pour vous remarier : vivez en bonne mere : ne rentrez pas dans le monde : choiſiſſez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes, & que ce ſoient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme :

défiez-vous des plus ſages : défiez-vous de vous-même : croyez-en une perſonne qui a de l'expérience & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle : au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfants : ſervez Dieu ſans cabale : ne mépriſez perſonne, & ne vous entêtez de rien : ſuivez la vie commune : ſoyez ſimple, & pardonnez à ma tendreſſe cette petite inſtruction ; elle vaut bien un compliment.

LETTRE IV.

VOus devez être ſur vos gardes : vous avez des ennemis & des envieux : on eſt généreux quand on voit les gens malheureux ; mais cette généroſité eſt ſi peu véritable, qu'on ne peut plus les ſouffrir quand ils ſont heureux. Si on vous voit bien avec moi, c'eſt ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune priſe : prenez un milieu entre vous livrer à la ſociété, ou vous abymer dans la retraite : vous ne pourriez ſoutenir ce dernier parti, & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu que ne feroit la Cour. M. l'Abbé Gobelin, qui avoit du bon ſens,

fut ravi, quand il me vit quitter l'Hôtel de Richelieu pour m'aller établir à *St. Germain* : & je vois souvent qu'il avoit grande raison. Adieu, ma chere niece : songez qu'on vous observe. Je vous recommande à Dieu : tout ira bien, si vous êtes à lui.

LETTRE V.

1705.

QUe vous êtes sage de tout abandonner à Dieu sans tant de prévoyances! elles sont bien inutiles. Nous ne savons ce que nous voulons : & il paroît que Dieu se plaît à renverser souvent tous nos arrangements. Je vous prie de me choisir à votre grand loisir une robe : il est nécessaire qu'il y ait de l'or : il faut parer le personnage, tandis que la personne ne doit penser qu'à une biere. On est déchaîné ici contre vous ; on dit que vous n'avez jamais été dévote que par politique, & que vous pensez sérieusement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à se taire. Ne vous allarmez point de ce que vous entendrez dire de moi ; je suis sur le théâtre : on me nomme

fouvent. Il eſt tout-à-fait diſgracieux de finir ſa vie avec des gens avec qui on ne l'a pas commencée.

LETTRE VI.

1706.

Vous faites l'office du Diable, quand vous prétendez faire plus que je ne vous demande, & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles; j'y réſiſte, car la miſere que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris : je ſavois la ſage réponſe du P. de la Tour; il eſt ſage en tout. Plût à Dieu qu'il ne fût pas à la tête d'une Congrégation, où l'on a, dit-on, des maximes ſuſpectes ! Pour vous, ma chere niece, laiſſez dire le monde, vous ne pouvez trop le haïr & le mépriſer. Soutenez votre piété, & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit & vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être, & ſur-tout contentez Mr. le Curé de Saint-Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit : on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu; la bataille gagnée en Ita-

lie me détermine à mettre ma belle robe : je m'habillerai de verd, si on prend Barcelone, & de couleur de rose, si l'Archiduc est fait prisonnier.

LETTRE VII.

CE qui m'arrive aujourd'hui à l'occasion de M. l'Evêque d'Auxerre n'est point ce qui me détermine à faire à mes parents la déclaration que vous trouverez ici, qui est de ne plus rien demander pour eux. Qu'ils en usent comme ils feront après ma mort; ils s'adresseront aux Ministres; ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant tous en état d'achever ce que j'avois commencé pour votre fortune. Mais je vois Madame de *** bien persuadée que je dois marier ses filles; ses garçons viendront après; le vôtre suivra : les petits de Murçay croissent : le pere prétend à tout ce qui vaque : Me. de St. Hermine me présente tristement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, & qui sera suivie de cinq autres : M. de St. Hermine veut un Gouvernement : le petit Villette va venir aussi. Considérez, ma

chere niece, avec un peu de raiſon & d'équité, ce que ſeroit mon perſonnage auprès du Roi, ayant tous les jours de nouvelles graces à lui demander. S'il me les accordoit, il n'auroit plus à diſpoſer de rien; s'il me les refuſoit, il m'affligeroit; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché: & je ſerois donc la triſteſſe de ſa vie! Croyez-vous que Dieu ait eu ce deſſein en m'approchant de lui? Voilà, ma chere niece, ma derniere réſolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaiſir, n'ayant pas à craindre vos propoſitions: je les ſaurai par le Roi, qui les tiendra de ſes Miniſtres: je lui répondrai ce que je pourrai pour vous ſervir: & je le ferai plus hardiment, & peut-être plus utilement, quand il ne me ſaura point prévenue. Quoi qu'il en ſoit, je ne changerai pas de deſſein: & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien penſé: je me ſuis conſultée long-temps; & je ſuis ferme. Faites confidence de ma réſolution à tous mes parents.

LETTRE VIII.

JE voudrois vous voir ſouvent, ma chere niece : mais les triſtes idées que j'ai de ma place, jointes à une vieilleſſe qui eſt à charge aux autres & à moi-même, tout cela me décourage, & fait que je me renferme dans mon cabinet à St. Cyr. Conduiſez-vous donc indépendamment de moi, me prenant quand vous le pourrez, & me laiſſant ſans vous en mettre en peine. Je vous recommande de faire dire treize Meſſes à l'Autel de la Vierge de Notre-Dame, 13 à Ste. Genevieve, 13 au Saint-Eſprit, & 13 au Roi Jacques.

LETTRE IX.

MOn petit doigt m'a dit que les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes : il faut ſe conſoler par-là des autres contradictions. Je croyois aller à St. Cyr : le Roi m'en a empêchée : il doit venir chez moi à deux heures : peut-être n'y viendra-t-il point. J'ignore parfaitement ce que je

ferai demain : tout ce que je sais, c'est que je suis fort importune aux autres & à moi-même. Je me suis fait apporter ce matin, non *les annales célebres, où les faits de mon regne sont tracés*, mais une quantité prodigieuse de guènilles que j'ai distribuées. Nè parlons point de mes parents : ils ne sauront qu'à la vallée de Josaphat tout ce que j'ai fait pour eux : j'essuye souvent leurs reproches : & il n'y a que Dieu qui sache ce que je souffre.

LETTRE X.

De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.

QUe je suis mere, ma chere tante! c'est-à-dire, que je suis-folle ! que je suis déraisonnable ! & que je serai malheureuse ! Le bruit d'une promotion me transporte, m'agite, me trouble. Vous ne voulez point parler au Roi, vous voulez que nous allions par les voies ordinaires ; je le sais, je l'approuve tous les jours encore plus intérieurement que je ne vous le dis. Cependant le cas arrive-t-il ? la démangeaison de vous écrire me prend,

& je ne puis m'empêcher d'y fuccomber.
Je n'y fuccombe pourtant, qu'à condition que vous lirez ma lettre, que vous la jetterez au feu fans me faire de réponfe, & qu'il n'en fera pas queftion entre nous.

Mon fils eft bien jeune, à la vérité : il n'a point encore fait de Campagne dans la Gendarmerie ; mais s'il avoit eu de quoi acheter un Régiment, ou que le Roi eût eu la bonté de m'en donner un à la place du Guidon, il feroit Colonel, & le feroit d'une façon qui me paroîtroit plus importante par rapport au fervice, en commandant un Corps, que n'ayant à payer que de fa perfonne. J'ai acheté l'Enfeigne, dans l'efpérance de lui voir faire ce pas un peu plutôt. Enfin, ma très-chere tante, fi la paix fe fait, voici la derniere promotion, mon fils ne fera rien : car qui n'a point un brevet de Colonel, eft un zéro, à ce qu'on dit, parce que les fervices ne font comptés que de ce beau jour-là. C'eft un petit garçon plein de courage & d'ambition : je dois répondre à fon zele par mes foins : & vous, ma chere tante, vous devez, ce me femble, me pardonner, d'autant plus que vous favez bien, que ce n'eft qu'une confolation que je cherche en vous écrivant,

qui n'aura aucune ſuite après l'expoſition du fait.

LETTRE XI.

PUiſque le Roi a travaillé de ſi bonne heure avec M. Pelletier, il auroit bien dû avoir un peu de muſique: voici le plus triſte des jours. Je voudrois tourner en repos le vuide où vous me laiſſez: mais je me ſens une diſpoſition léthargique qui paſſe la raillerie: je ne m'en vanterai pas à nos Dames: elles ſeroient aſſez vaines pour s'imaginer que leur abſence y auroit part. Je ne ſais aucune nouvelle: & je vous écris, ma chere tante, bien moins pour vous que pour moi. M. de Meaux & le Pere Daniel me tiennent bonne compagnie: plus je lis le premier, & plus j'en ſuis édifiée & charmée: il n'y a rien de ſi droit & de ſi ſimple que tout ce qu'il preſcrit pour la conduite: il ne falloit pas ſe jouer avec lui à des manieres trop affectueuſes pour ſon Directeur. Il eſt ſurprenant combien cet homme répandu au-dehors, au point où il falloit néceſſairement qu'il le fût, étoit pourtant intérieur. Je dirois bien, je vous

affure, comme mon pere qui avoit été fon Profélyte, & qui difoit, qu'il aimeroit mieux une page de M. de Meaux, que tous les volumes de ces Meffieurs. Ce n'eft point la complaifance qui me fait parler ainfi : mais il faut que je vous fuppofe un auffi grand loifir que celui où je fuis, pour m'avifer de vous entretenir de mes lectures. S'il étoit à mon choix de faire autrement, vous m'auriez trouvée au retour de la recréation dans votre chambre. Je vous avertis que je me porte affez bien pour foutenir le carroffe, foit dit fans vous déplaire, & en attendant vos ordres, avec une foumiffion digne de récompenfe.

LETTRE XII.

JE vous ai vue paffer de la fenêtre de Me. d'Efpinoy où j'étois allée faire ma cour à Monfeigneur. Je ne vois rien dans votre billet qui ne puiffe être montré à Me. Voifin : il contient une leçon qui fera mieux reçue de vous que de moi. Je ferai ravie que nous ayons un peu Mad. la Ducheffe de Bourgogne : il me femble qu'il y a long-temps que nous ne l'avons

vue dans notre cabale. Je voudrois que la conversation se tournât aussi-bien que la derniere fois, qu'elle fût retenue sans s'en appercevoir. Au nom de Dieu, ma chere tante, évitez par bonté de donner des idées aussi tristes que la fin de votre billet. La politesse, la charité Chrétienne ne permettent point qu'on fasse imaginer rien de semblable à ceux qui vous sont aussi attachés. Faites écrire ou parler quelqu'autre pour vous, si vous voulez qu'on croye ce que vous dites de votre esprit: vous ne seriez pas plus aimable, quand vous emprunteriez toutes les graces de votre brillante jeunesse. Je ne saurois m'empêcher d'être en colere, quand vous parlez de vous-même, si je l'ose dire, avec aussi peu de respect: la raison que vous m'avez faite, s'y oppose entiérement: & celle que je me fais aujourd'hui a bien de la peine à approuver une médecine qui m'empêchera de dîner demain avec vous: n'est-ce pas en prendre deux pour une? Si je faisois une liste de tout ce qui me fâche, votre extrême, votre farouche, votre injuste, votre barbare modestie seroit bien à la tête. C'est elle qui place un Chérubin à votre porte. Cependant Me. de Maillebois seroit bien placée à la fin de votre priere: elle n'y seroit qu'un

moment ; si elle vouloit y demeurer davantage, je vous jure que je la prendrois par le bras. Votre retraite étouffe entiérement mon peu d'imagination. M. le Maréchal d'Harcourt n'est pas mieux ; mais Me. la Maréchale pense sur tout comme une héroïne, & réussit à faire penser son mari en Chrétien. Je ne dormirai point que vous ne soyez contente ; je me dirai toujours avec dépit, si au moins ma tante ayant rempli ma tête avoit vuidé la sienne !

LETTRE XIII.

CRoiroit-on que le paquet que je vous envoye est un effet du transport de la reconnoissance que j'ai du soin & des bontés que vous avez pour moi dans ma maladie, & qu'après m'être bien demandé, que pourrois-je faire qui fît plaisir à ma tante? je n'ai trouvé que deux vieilles écharpes, une coëffe qui fait mal au cœur, une jupe assez raisonnable? Au moins recevrez-vous ce présent, sans craindre que mes femmes le regrettent : J'y ajoute un louis pour vos estomacs. Si, de toutes les visites que vous faites, de toutes les audiences que vous donnez,

vous en tiriez autant, vous seriez fort heureuse. Il fait bien beau aujourd'hui ; il est triste de demeurer dans son lit & dans sa chambre, quand je songe sur-tout que je pourrois me promener avec vous : mais c'est une consolation de penser que mes amies y sont & qu'elles vous amusent. Je me porte assez mal : j'ai une incommodité que vous voudriez bien avoir.

LETTRE XIV.

JE vous vois tous les matins que je n'ai rien à vous dire : & aujourd'hui que j'aurois voulu vous parler d'une affaire qui me regarde, Monseigneur est avec vous, Mr. d'Orléans gratte à votre porte, & le Roi va vous envoyer chercher. Le fait est, que jusqu'à cette heure, toute ma faveur auprès des Ministres ne m'a rien valu, mais qu'il s'est présenté enfin une occasion qui peut devenir assez bonne. Je l'ai conté naturellement à Mr. Voisin : & l'affaire étant conclue, je l'ai prié de dire au Roi ce qui m'en revenoit. Nous vous en dirons davantage tantôt. Ce mot n'est que pour le soula-

gement de ma délicatesse, qui veut que je sois toujours la premiere à vous instruire de ce qui me regarde.

Vous vous reposez de nous : & nous, bien-loin de nous reposer, au moins moi, je me prépare une journée qui me serre le cœur : je compte l'employer à écrire une infinité de lettres que je remets depuis long-temps, & à guetter M. Desmarets que je n'ai pas encore vu. Je ne suis plus étonnée de rien : présentement ce sont les filles qui interceptent les billets doux de leurs meres.

Je ne savois point que le portrait du Roi fût pour le Comte de Lisle ; & je ne croyois pas avoir reçu un ordre décisif. Je n'ai rien vu de si leste que Brunelet & Brindi, ni de plus agréable que leur conversation. Je voulois me mêler de leur faire quelques questions sur le Catéchisme. Mais comme ils m'ont dit d'un ton doctoral, qu'ils le montroient aux autres, mon dessein d'instruire s'est tourné en crainte d'être interrogée.

LETTRE XV.

DAns une négociation, le ſuccès eſt, ce me ſemble, ce qui fait valoir le négociateur. Ainſi je ne vous dirai point combien d'inſinuations, de tours, & même de légéretés d'eſprit, j'ai mis en œuvre pour ce dîné ſi difficile. Je vous dirai ſeulement qu'ayant appris que les Deſmarets alloient à Paris aujourd'hui, je n'ai point voulu leur parler de demain. Ils m'ont paru ſi difficultueux, que je crois qu'ils auroient rompu leur voyage.

J'ai fait vos compliments à Mr. le Maréchal d'Harcourt, & à Madame, qui pendant que vous étiez chez moi hier avec Mr. le Duc d'Orléans, vous attendoit chez vous, pour vous voir avant de partir. Je ſuis bien ſûre que vous priez Dieu de bon cœur pour ſon mari, & que vous lui ſouhaitez une bonne ſanté. Je le lui ai dit bien ſouvent. Mais ſi vous aviez été témoin comme moi de ſon attendriſſement pour le Roi, je ſuis perſuadée que vous ſeriez auſſi contente de ſon bon cœur, que de ſon bon eſprit.

Si vous ordonniez ma mort à la fin de votre lettre, j'y conſentirois, & trou-

verois même que vous auriez raiſon. Jugez ſi ne me demandant que ma conſervation, je vous l'accorderai. Oui, ma tante, j'aurai ſoin de moi. Je ne ſortirai que pour aller chez vous. Et je ne ſuis fâchée que de ce que ce n'eſt pas un ſacrifice. Il n'y en a point que je ne ſois prête à vous faire.

J'irai avec le plus grand plaiſir du monde & ſans nul inconvénient m'établir ſur ce lit de repos, & même dans le moment, ſi vous avez beſoin de fuir. Sans doute que nous aurons Me. de Dangeau! Je vais pourtant y envoyer. Il faut avoir la Ducheſſe de Noailles. Ma chambre eſt grande, & peut plus aiſément la contenir : & Mlle. de Noailles eſt ici, qui obſerve de loin ſi vous l'avez ſouvent ou non.

Ce n'étoit pas ſans deſſein, que je m'étois miſe à jouer au Piquet avec Me. d'Elbeuf, ma fenêtre ouverte. Je croyois que toute la Cour ne reſpiroit que la promenade. Mais comme elle eſt le ſéjour des contre-temps, il a fallu qu'un inſtant avant que vous paſſaſſiez, M. le Maréchal de Villars qui nous a vues de loin ſe ſoit approché avec la confiance d'un grand Général pour ma défaite. Vous avez paſſé comme un éclair, & le

jour s'eſt fermé ſans retour. J'attendois au moins le Brelan. Me. de Dangeau de déſeſpoir eſt allée ſe jetter dans l'eau. Pour moi, je ſuis demeurée pour toute ma reſſource avec une très-froide Chanceliere, qui, pour comble d'agrément, m'empêchoit de vous écrire. Mlle. d'Aumale vous aura dit, par quelle raiſon Me. d'Eſpinoy n'a pas été à la promenade. Et j'ai pris part à la peine que vous auriez de ce que ce grand mérite s'eſt trouvé capable d'une omiſſion. Si on ne m'avoit aſſurée que vous vous portiez bien, je crois que je me ferois déſeſpérée ce ſoir.

LETTRE XVI.

1708.

LA foule impénétrable de votre chambre m'a empêchée de vous rendre moi-même la réponſe que je vous devois. Comme je ne ſuis pas incorrigible, j'aurai toujours à l'avenir un billet à la main, quand j'aurai quelque choſe à vous dire. Nous ſouffrons aſſez impatiemment que vous remettiez à Lundi pour dîner en compagnie : & il nous paroît

que demain n'auroit point dû faire de préjudice à ce Lundi : mais il faut se conformer à vos volontés, toutes cruelles qu'elles sont. Me. Voisin m'a juré solemnellement que le dîné seroit édifiant : elle est trop honnête personne pour se parjurer: ce qui, joint à l'envie qu'elle a de vous plaire, doit vous assurer d'une modération, qui, comme vous dites, convient à tout. Pour moi, ma chere tante, je renonce au café, & je jouerois à la paume, s'il étoit bienséant à une femme d'y jouer, pour vous montrer que j'ai au moins le mérite de déférer à vos sentiments. Savez-vous que cette déférence est si grande pour ce que vous pensez & ce que vous dites, que j'ai eu un mouvement de complaisance en moi-même sur ce que vous ne trouvez rien à reprendre en moi que mon régime? Mais je n'ai pas été long-temps dans cette flatteuse erreur : s'il y a quelque chose de vrai, je ne le dois qu'à ce que je ne vous vois guere : & j'avoue que s'il étoit à mon choix, j'aimerois mieux perdre un peu de votre estime & satisfaire mon goût. Je crains que cette délicatesse ne vous fasse dire en vous-même, que vos pauvres nieces sont devenues folles! Je vous promets de ma part qu'en voilà pour long-temps.

J'ai trouvé Me. de Dangeau fort abattue, fort affligée; mais au milieu de son affliction, un fonds d'espérance fondée sur ce que son fils mangeant bien, dormant bien, ayant bon visage, n'ayant presque point eu de fievre pendant une longue suite d'accidents, il n'y a pas d'apparence que la masse du sang soit corrompue, comme on le craint. Apparemment, tout ce désordre n'est venu que sur ce que le Chirurgien qui lui a coupé la cuisse la premiere fois, n'a pas coupé la moëlle, qui s'étant allongée s'est durcie par la suite. Elle est fort touchée de votre souvenir & de votre tristesse: elle connoît trop votre cœur, pour douter de l'envie que vous auriez de lui donner des marques de votre amitié.

LETTRE XVII.

Me. de Dangeau étoit assez tranquille aujourd'hui, & Me. Voisin un peu mieux de son rhume: je vais souper chez elle. Vous ne manquerez point d'occasions de placer un présent pour Mr. de Pelpore: ainsi vous ferez bien de prendre un temps où il pourra vous fournir les seuls amusements dont

vous me paroissez susceptible. Je suis bien aise, par une infinité de raisons, que Me. la Duchesse de Bourgogne soit mieux : & je souhaite que votre nuit s'en ressente : l'étoffe verte trouvera sa place.

J'ai oublié de vous dire que Me. d'O vous mandoit par moi que Me. la Duchesse d'Orléans a pris médecine aujourd'hui. Je suis si honteuse de ma faute, que je ne puis en accompagner l'aveu d'aucun tour, encore moins d'une gentillesse.

Malheur à la beauté que vous ne voulez point reconnoître pour telle! mais plus grand malheur encore à la ressemblance!

Le Duc de Berwick m'a donné cette lettre : & après ce qui m'est arrivé, vous croyez bien que je ne l'oublierai pas. Il n'y a rien que je ne doive espérer pour ma santé de vos visites & de vos souhaits : j'en ressents les effets aujourd'hui, je me porte fort bien.

LETTRE XVIII.

DEpuis que je suis revenue de la Messe, je n'ai pas trouvé un instant à pouvoir vous écrire un mot, d'abord,

parce

parce qu'il falloit me reposer, & ensuite par un enchaînement de monde à me désespérer : un homme d'affaires, une visite agréable, une désagréable, gens oisifs, Piquet dont je ne me souciois point, conversation à soutenir, malheureux à reconforter, du nombre desquels a été notre pauvre ami Lassai : la tête me fend ; l'heure de vous faire réponse se passoit : cependant, ma chere tante, il faudroit dîner demain, j'en ai besoin : je ne sache point que notre amie ait de nouveau chagrin : mais elle a été frappée d'une façon dont elle se ressent toujours malgré son courage.

Mlle. de Croisille, précédée par votre billet, devoit m'annoncer une journée plus tranquille : sa physionomie annonce ce que vous m'en mandez : je n'en ai jamais vu une plus modeste, ni rien de si poli que ses discours : en un mot, elle est digne d'être convoitée à St. Cyr.

C'est de la place même & du bureau de Mr. Desmarets que je vous écris ; & quoique cette date ne soit qu'une copie de Me. la Princesse d'Harcourt, qui data de votre toilette une lettre à un de ses Juges, je n'ai pu résister à l'envie de vous en imposer.

Je ne vous parle point de ma santé ;

j'ai une traînasserie qui me désespere.

A tout ce que je vois ici, le Roi d'Espagne sert bien Monsieur d'Orléans. Au milieu de tout cela, divertissons le Roi, dînons, jouons, allons à la Musique, demain à la Comédie, & sur-tout, ma chere tante, portez-vous bien, prenez garde au froid, soyez sans égard pour les autres, & faites votre volonté comme vous nous le promettiez l'autre jour. Je finis en disant de tout mon cœur : Ainsi soit-il !

LETTRE XIX.

IL est bien juste qu'étant aussi souvent malade, je le sois quelquefois à propos. Un mal de gorge, une fluxion & un peu de fievre que j'ai eu cette nuit, m'ont tiré d'affaire, tant du dîné de M. le Grand, que d'un ordre qui m'étoit survenu de Me. la Duchesse de Berry d'aller dîner chez elle. Mais comme il n'y a point de plaisir sans peine, je ne saurois non plus avoir l'honneur de souper avec le Roi, comme Mr. le Moine me l'avoit annoncé. Ce n'est pas tout : je me vois par-là privée du Piquet, supposé que votre dégoût soit

passé. Vous pouvez fort bien soutenir Madame d'O toute seule : & je le crois si bien, que je parierai contre elle tout ce qu'elle voudra. Je ne suis fâchée que de n'en être pas témoin ; mais je crois que le respect, la prudence, l'envie de me ménager pour le dîné de demain, exigent que je demeure dans ma chambre & dans mon lit tout aujourd'hui. Vous voulez donc toujours, ma chere tante, que je gagne doublement quand je perds à la ressource ? M. Blouin me dit hier au soir, que le Roi me donnoit un petit logement au grand-Commun pour mon fils. Vous savez que je n'en demandois pas tant : & c'est lui qui n'a point voulu entendre à cette chambre de Clément, qui faisoit toute mon ambition ; mais puisque cela est fait, j'en suis bien obligée au Roi, & j'en suis fort aise. Nous y perdrons ce merveilleux jardin, qui fournit de si excellents fruits.

Soit pour vous remercier, soit pour me réjouir avec vous, je ne puis m'empêcher, ma chere tante, de vous dire combien je suis ravie que le Roi aît donné au Maréchal d'Harcourt une marque de bonté, à laquelle il est infiniment sensible : ne voulez-vous pas bien me flatter que je vous donnerai un jour, à vous &

à Me. la Duchesse de Bourgogne, une fête à Pontalie, dont je me fais Concierge, & où je compte aller faire mes remedes?

LETTRE XX.

GEnéreusement & noblement, je donne le pas à la Finance; vous aurez aujourd'hui Me. Desmarets, & Me. de Ventadour même se rendroit justice. Je crains que Me. de Levis ne soit pas arrivée; vous pourriez sans indiscrétion avoir les autres. Pour moi, ma chere tante, le dîné d'hier m'a fait tant de bien, & ce que vous m'écrivez me touche si fort, que ce ne seroit pas assez de marcher, je volerois. Je suis si bien reposée, que je commence à être lasse du repos: je voudrois bien me lever par votre ordre, mais je n'ose l'espérer, tant vous avez une cruelle discrétion! Cependant songez à moi après dîné; c'est bien descendre, mais je vous envoye une piece de ruban couleur de feu pour vous gagner. Les Dames de la bouche du Roi ont si bien fait leur devoir, que pour moi je crois que je ne mangerai d'ici à Mercredi; je

me porte fort bien d'ailleurs, & je n'ai de mal que de passer le temps du travail de Mr. de Pontchartrain dans mon lit. Si c'est là avoir l'esprit galant, je ne m'en corrigerai pas : ce siecle, tout grossier qu'il est, me l'a donné tel en me faisant vivre avec vous. Nous voici à ce mois de Janvier, qui devoit éclaircir tant de choses ! L'article des pensions est capital pour moi; cependant je me sens le courage de soutenir cette différence dans mes affaires : ce n'est point-là ce qui me va au cœur. Vous devez savoir, ma chere tante, ce qui touche vivement le mien. Qu'il est flatteur pour ceux que vous vîtes hier, de vous voir le lendemain affamée de solitude! La solitude ne vous le rendra pas, & vous ne reviendrez point ce soir affamée de nous : je meurs de peur; je n'abuserai point de Me. de Dangeau; mais quand elle est abattue avec vous, comptez qu'elle le seroit infiniment davantage avec d'autres.

La discrétion est belle, mais elle est triste, & réduit ma discrete personne dans une grande extrêmité : je passe de l'espérance d'un bon dîné, d'une bonne compagnie, à une solitude d'une frugalité outrée, & dont je ne vous parlerois pourtant pas si votre dîné n'étoit fait. Je suis

chez moi seule; si le Piquet familier vous amuse, ordonnez, je vole.

LETTRE XXI.

EN entrant chez moi, j'ai vu sur ma table le plus beau service de porcelaine. Mon premier sentiment a été de desirer qu'il fût pour moi : un sentiment plus noble m'a fait souhaiter qu'il vînt de vous. Je ne sais comment vous vous trouvez de la visite qu'on vous a rendue pour moi. L'air de haut en bas dont on m'y a traitée, quoiqu'à vos genoux, n'est pas ce qui m'en blesse le plus : mais de venir troubler un moment de plaisir que vous aviez & d'avoir fait venir cette Me. de Villacerf, qu'il m'a fallu entretenir dans l'anti-chambre, ne sachant lequel valoit mieux, ou de vous laisser tête-à-tête, ou de vous amener ce tiers, c'est ce qui me tue. Un sentiment d'amour-propre m'a déterminée à la garder, de peur que vous ne crussiez que c'étoit moi qui l'amenois. Enfin, nous en parlerons; mais je vous réponds qu'à l'avenir ma porte sera bien fermée. Dormez bien cette nuit; & demain je me porterai merveilleusement.

Me. de Rouffi m'a écrit pour me prier de vous dire qu'enfin fon mariage fe fait, fi le Roi y veut bien donner fon confentement; ce qu'elle ne veut que vous fachiez, que pour que vous foyez avertie, fi le Roi vous en parle; car c'eft Mr. de Pontchartrain qui doit inftruire le Roi. Elle a trouvé à la fin que la Principauté de Monaco ne pouvoit regarder que la fille aînée : ainfi elle s'y met jufques pardeffus la tête pour établir fon fils. Vos anciennes bontés pour elle & pour Me. fa mere font qu'elle compte toujours fur vous : je ne l'en défabufe pas, fur-tout quand il n'eft queftion que de quelques difcours qui paffent par moi; je vous les écris aujourd'hui, parce que nous ne ferons pas feules, & que Mr. de Pontchartrain doit parler inceffamment. Votre Miniftre eft auffi importun que lui.

LETTRE XXII.

1709.

JE n'entends point dire fans envie, que vous êtes fortie à fix chevaux, & que vous avez été voir nos amis (1), & vous

(1) Les pauvres d'Avon.

promener : peut-être même vous ferez-vous mise hors d'état d'accepter aucune proposition ; mon appartement est pourtant le plus frais : nous avons des joueuses à choisir. Ordonnez, & par grace, donnez un peu plus d'exercice à la Sur-Intendante de vos plaisirs : ma charge dépérit tous les jours entre mes mains, ce qui est aussi triste qu'humiliant.

Je suis trop occupée du malheureux état des affaires de Mr. Pelart, pour ne vous en pas dire un mot. Boudin, qui est bien le meilleur homme du monde & le plus attaché à Mr. Fagon, veut suivre cette affaire auprès de Mr. Desmarets, pour prévenir la douleur sensible du premier Médecin, s'il voyoit l'abyme où ces gens-là vont tomber, supposé qu'ils ne soient pas promptement secourus. Il est au fait ; il mene bien la parole ; il est merveilleux quand il s'agit des intérêts des autres : il ne vous demanderoit que la permission de dire ce que vous avez déja dit & écrit plusieurs fois, & de le dire de votre part, ce que vous pensez à coup sûr, ce que vous ne refuserez pas, qui est, que vous voudriez bien qu'on évitât tout ce qui pourroit chagriner Mr. Fagon. Boudin est si bien instruit, qu'il saura lever les difficultés, à mesure qu'on

les lui fera : nous en fait-on à nous? Nous ne savons plus que dire, au moins moi, qui trouve toujours que le dernier qui me parle a raison. La Duchesse de Noailles a mal au cœur : je vous en félicite, & je la plains. Je souhaite que Me. d'O humanise la divinité qu'elle attache à ses parfums ; j'en ai prié son importance en faveur de ma foiblesse. Votre santé est un miracle ; vous m'êtes un exemple de courage. Je rougis souvent de mes frayeurs.

LETTRE XXIII.

HA ! que si j'étois livrée à moi-même, que je ne fusse pas soutenue par le compte que je vous rends de tout ce que je fais & de tout ce que je pense, & par la bonté avec laquelle vous avez parlé de moi à Mr. Desmarets, qui, indépendamment de toute l'affaire, m'a été au cœur d'une façon à ne s'effacer jamais, & si même je n'étois pas relancée chez moi par l'homme du monde le plus vif, le plus pressant pour ses amis, je vous assure que j'aurois laissé-là une affaire qui pourtant doit faire le repos de

ma vie. Il me reste une entreprise terrible. Mr. Desmarets veut que je parle au Roi ; il me croit hardie, il me croit habile apparemment, ou du moins il me croit comme une autre : son intention est bonne, & peut-être même ses raisons. Enfin, il faut bien se conduire par les conseils d'un homme, chez lequel tout dépend de parler. Mais parler m'est impossible ; je suis sûre que je n'articulerois pas ; j'ai donc écrit, & je vous envoye ma lettre pour voir si elle est bien. La donner moi-même au Roi, je le ferois bien si je n'avois qu'à sortir après, & ne le plus voir : mais revenir à ce piquet, je ne le puis. Je la ferai rendre, comme tout le monde, Samedi matin, par Mr. Blouin, avant le Conseil des Finances. Mon affaire sera faite, ou manquée avant que je revoye le Roi ; & de quelle façon que ce soit, je serai infiniment soulagée : je le suis en ce moment, par le récit que je vous fais : &, en vérité, toute autre considération à part, il m'est si naturel de me confier à vous, d'aller à vous, je n'oserois vous dire, comme à ma mere, après les gens que vous trouvez dans les grands chemins qui croyent vous ravir en vous donnant cette qualité ! mais ce sentiment tendre est si fort en moi, que

je n'ai pu m'empêcher de lâcher le mot. Mlle. d'Aumale vous lira toutes mes lettres, & me les remettra ce soir. Paris est dans une grande allarme sur la Finance, & les esprits ne sont point disposés à souffrir patiemment tout ce qui s'y fait. L'argent se cache plus que jamais, malgré sa diminution.

LETTRE XXIV.

JE n'ai pu vous parler de mon affaire, ni vous rendre compte de ce que j'ai fait, par la peur d'être entendue, & parce que je ne croyois pas qu'elle dût aller si vîte. Mais comme il se pourra bien faire que Mr. Desmarets en parlera demain au Roi, puisqu'on vient de me dire qu'il a accepté la Compagnie qu'on lui a proposée, & qu'il dira qu'il s'y trouve un pot de vin pour moi, c'est sa façon de parler, je tremble, je vous l'avoue, non pas tant de voir l'affaire échouée, que du refus. Je me fortifie & me console en vous l'écrivant. Me. de Mailly entre dans ma chambre, & m'apprend une nouvelle qui me fait grand plaisir : en vérité, ma chere tante, vous êtes bien bonne &

bien aimable ; voilà une jolie fin d'année : il faudra commencer l'autre de même.

LETTRE XXV.

MR. Desmarets a parlé au Roi : me voilà soulagée d'un pesant fardeau, & bien touchée que ma demande ait été reçue avec bonté ! Le Roi a trouvé la somme qui m'avoit été offerte, un peu forte : mais comme elle ne se prend point sur lui, j'avois cru pouvoir la proposer, telle qu'on me l'avoit proposée à moi. Je ne suis ni insatiable ni déraisonnable : je vous prie, ma chere tante, de l'en assurer, s'il vous en parle : un don du Roi, quel qu'il soit, me pénétrera d'une tendre reconnoissance, si j'ose parler ainsi ; je ne voudrois pas, sans son aveu, être la plus riche personne de son Royaume. Mr. Desmarets change toute l'affaire, & sur cette même affaire, quelle qu'elle soit, il me fera trouver une somme qui sera réglée par le Roi : remerciez-le donc bien, ma chere tante, remerciez-le pour vous, remerciez-le pour moi, & l'assurez que je ne parlerai point de cette grace, quoiqu'il m'en coûte de ne pas montrer ma reconnoissance.

N'auriez-vous point au moins la complaisance de convenir qu'à mesure que les jours s'allongent, ils deviennent plus tristes? En voici deux plus ténébreux que la nuit même ; il faut espérer que le Soleil luira demain pour nous, sous les auspices de Mr. Voisin, & qu'il nous tiendra lieu d'Aurore : la pensée est poétique, & convient au lit d'Ange dans lequel notre Aurore repose.

Je me sentois quelque reste de beauté, mais elle vient de tomber par la lecture de votre billet ; je comptois au moins sur une petite musique ce soir ; je tournerai donc mes pas du côté de Mr. & de Me. Voisin, ce qui sera suivi d'une visite à Mad. la Princesse de Conti, ne pouvant tarder davantage à y aller : j'espere que vous aurez bientôt votre tableau, & je me fais un grand plaisir de celui qu'il fera. Je ne puis me résoudre à voir Madame la Princesse, par la colere où je suis du mal qu'elle nous fait aujourd'hui ; nous en dirons de bonnes demain de tous ces gens-là : c'est ma consolation. Dans la vigueur où je suis, Chaillot m'auroit fait tous les biens du monde, & j'aurois remis volontiers mes coquetteries à un autre jour.

LETTRE XXVI.

JE ne vous ai point voulu agacer ce matin, parce que j'ai cru que le repos & la retraite vous étoient absolument néceſſaires : je me ſuis même ſouvenue que vous pouviez avoir beaucoup de lettres à écrire ; mais après dîné, ſi vous n'avez point de rendez-vous, ne feroit-il pas bien raiſonnable de prendre un peu de récréation, de recevoir une viſite ſi longue & ſi courte que vous la voudrez, de jouer un peu au Piquet, ou d'y regarder jouer ? Tout au moins je m'en flatte, pendant le travail de Mr. de Pontchartrain, ſeule ou en compagnie. Enfin, je ſuis à vous d'effet, de volonté, & par mon oiſiveté ; je m'offre de tout mon cœur, ſans conſidérer que je ſuis née offerte. Que je vous plains des viſites de demain ! Si les partager avec vous pouvoit en diminuer le poids, j'irois avec empreſſement. En attendant, je ſuis bien aiſe d'avoir Me. d'Hauſſy ; c'eſt toujours avoir quelque choſe de vous. Deux louis que je vous dois & que je vous porterai, ne vous tenteroient-ils point ?

LETTRE XXVII.

VOtre maiſon de la ville ne ſauroit être un rempart contre mes propoſitions. Il n'eſt pas poſſible, quelque affaire que vous y ayez, quelque remede, quelque repos que vous y cherchiez, qu'il n'y ait un intervalle pour un peu de récréation. L'éloignement ne doit point entrer dans les égards que vous voulez avoir continuellement, puiſque je me fais porter. Tout ce qui pourroit me retenir, c'eſt qu'en m'offrant, je ſens que je n'offre rien, & qu'en demandant de vous voir, je demande beaucoup. Mon magaſin n'eſt pourtant point mal rempli par une petite amie que je vis hier au ſoir. Permettez-moi de vous repréſenter ſur le Roi, qu'il ne faut pas toujours examiner bien rigoureuſement le degré d'ennui : il faudroit en changer comme s'il vouloit *changer de ſotte*, & ſonger, de préférence à tout, à paſſer un temps aſſez pénible pour vous : hier il avoit de l'humeur; cela se pouvoit-il autrement ? il étoit accablé de chaud & de laſſitude. Comme il n'y a que la vérité qui puiſſe tirer d'embarras, permettez qu'ayant

oublié de vous dire que Me. *d'Eſpinoy* a prié Blouin de prendre ſon temps pour demander pour elle une audience au Roi, je vous l'écrive : on me demandera ſi je vous l'ai dit ; & j'aurois été toute déconcertée, ſi je n'en avois rien fait : le reſte eſt ſuperflu. Vous ſavez, ma chere tante, mon amitié & ma reconnoiſſance pour elle : & moi je ſais quelque choſe de bien meilleur, c'eſt que vous l'eſtimez, & que vous vous intéreſſez véritablement à ce qui la regarde. Je ferai des amitiés de votre part à Me. de Mailly ; & je crois que vous ne m'en déſavouerez pas. A l'égard de Me. de Mioſſens, j'en ſuis ſi honteuſe, que tout ce que je pourrai faire, ſera de lui rendre vôtre réponſe : après quoi, je couperai bien court. Adieu, ma chere tante ; toute réflexion faite, je déſavoue le ſentiment que je vous montrai l'autre fois : toutes nos cheres Dames vous demeurent ; uſez-en, & pour vous & pour elles : & moi, Sur-Intendante de vos plaiſirs, je laiſſe ici tous les miens.

C'eſt toujours pour ſon fils que Me. d'Eſpinoy parlera. L'affaire du mariage eſt tombée ; il n'en a pas été queſtion.

LETTRE XXVIII.

CE n'eſt pas troubler le repos que vous m'avez ordonné, que d'avoir l'honneur de vous écrire : il faut bien prendre quelque plaiſir, & je n'en ſache point un plus grand d'ici à Samedi. Il court un bruit qui m'inquiete, que le Maréchal d'Harcourt fait prendre à l'armée des vivres comme pour quelque expédition ; je le voudrois & le crains. J'ai reçu une lettre de ce Général, qui ne m'en parle pas, comme vous pouvez croire, mais bien de votre ſanté, dont il s'informe toujours avec ſoin : il me prie de vous faire ſa cour, de vous aſſurer de ſes reſpects, & de vous répéter ſouvent, que, s'il ne vous écrit point, c'eſt par égard pour vous. Il couroit ces jours-ci à Verſailles un bruit, qui n'eſt, je crois, qu'une ſottiſe ; mais les ſottiſes embarraſſent quelquefois les têtes foibles ; on dit qu'il y a des partis répandus & des gens cachés aux environs de Paris : Mr. Blouin devroit, ſans rien dire, faire tenir des Gardes de chaſſe ſur le chemin de St. Cyr, le matin & le ſoir, pour plus grande ſûreté.

Je ne me porte point trop mal, quoique mon mal ne ſoit pas ceſſé. *J'eſpere* que j'en ſerai quitte avec du repos & de l'ennui; remede que j'obſerve exactement. Je me tranſportai hier en eſprit chez Mr. Deſmarets : il doit être bien content de la défenſe de ſon gendre; ſi nous pouvions la rendre encore plus glorieuſe! J'avoue que je le ſouhaite aſſez pour paſſer par-deſſus mes craintes particulieres. Il ne manquoit à votre grande lettre que quelques mots de Madame la Ducheſſe de Bourgogne : pour la mienne, je crois que vous trouverez que tout y eſt ſuperflu. De quoi s'aviſe Mr. de Pontchartrain d'être long, ſans que nous en profitions? La belle ſoirée perdue! Je ſuis ſortie de chez moi avec une confiance merveilleuſe, Me. de Dangeau m'a fait rentrer dans ma miſere. Mais eſt-il poſſible que le Roi ne fût pas charmé de nous voir? Quoi qu'il en arrive, les quatre heures, qui reſtent juſqu'à dix, nous paroîtront plus longues qu'à l'ordinaire. Si j'en ſuis malade, c'eſt par amitié pour vous : Mr. Fagon en convient; tant les triſteſſes de ma chere tante frappent l'imagination de la petite & très-tendre niece!

LETTRE XXIX.

JE ne suis point contente d'avoir passé mon après-dîné à amuser notre Duchesse : j'allois y renoncer, quand vous êtes partie; nos Dames m'ont quittée presque en même-temps que vous. Je réfléchis sur votre semaine; & je ne la saurois trouver bien ordonnée, qu'il n'y ait un peu plus de la petite niece : pourquoi n'en pas vouloir quelquefois avec la petite famille ? Elle seroit aussi hébétée au jeu que vous le voudriez : elle travailleroit si sagement, elle écouteroit ou feroit la lecture avec tant de plaisir ! Enfin (& c'est peut-être bien-là le meilleur pour la faire recevoir) elle partiroit au moindre signe. Si vous voulez la laisser au monde, elle vous assure, sans hypocrisie, qu'elle retrouvera pour lui encore plus de temps qu'il ne lui en faut : elle ne voit, après tout, que les cabales, qu'elle voit assez avec vous, ou ces Maréchaux de France, qui ne la charment pas au point de ne s'en pouvoir passer : elle craint les Ministres, elle n'aime point les Princesses; si c'est le repos que vous lui voulez, elle n'en trouve qu'avec vous;

ſi c'eſt ſa ſanté, elle y trouve ſon régime & ſa commodité : en un mot, elle trouve tout avec vous, & rien ſans vous. Après ce ſincere expoſé, ordonnez, mais non pas en Néron.

Savez-vous qu'il eſt arrivé un Courier d'Angleterre ? Des connoiſſeurs en phyſionomie prétendent que les nouvelles ſont excellentes ; & malgré tant de biens qui nous arrivent, vous nous mettez en pénitence. Je me porte à merveille aujourd'hui. Je me ſuis ſi bien miſe à l'ombre, que je ne vois goutte en vous écrivant. Vous voudriez bien ne pas voir plus diſtinctement ce Mr. de Pontchartrain, ſi ſavant dans l'art d'ennuyer.

LETTRE XXX.

De Mad. de Maintenon.

1711.

J'Ai trouvé Me. de Dangeau ſi triſte au dîné & au jeu, que j'ai cru le devoir finir : n'eſt-ce point qu'elle ſe trouve encore mal ?

Madame la Dauphine vient de me con-

ter la converſion de Me. de Liſtenoy (1). Comme je connois l'amitié que vous avez pour elle, & que je ſuppoſe qu'elle en a pour vous, donnez-lui de bons avis, empêchez-la de ſe jetter dans aucunes extrêmités : qu'elle prenne une piété ſimple qui puiſſe durer ; ne la laiſſez pas jetter dans les nouveautés : enfin, ma chere niece, aidez-la dans le plus grand deſſein qu'elle puiſſe avoir, & qui me donne une grande joie par rapport à elle, & pour Madame la Dauphine. Je compte d'aller à St. Cyr, il faudroit jouer le ſoir.

Je ſouffre, toutes les fois que Me. de Dangeau parle au Roi. . . . .
. . . . . . de Madame de . . . . il ſait
. . . .
. . . que Me. de Dangeau n'ignore pas ; ainſi, il regarde ces diſcours affectés comme des pieges, & il n'aime point cela. Madame la Princeſſe me dit hier que Madame d'Orléans ne ſe ſoucioit pas que ſon fils allât à Marly. Je lui contai ce qui s'étoit paſſé là-deſſus, elle en fut fort

(1) Elle étoit fille de Me. la Comteſſe de Mailli, niece de Me. de Maintenon, & ſœur de Meſd. de Mazarin & de Polignac.

surprise ; cette grande Princesse, sans s'expliquer ouvertement, me fit entendre qu'elle est très-instruite de tout ce qu'on dit de plus secret. Si Me. de Levis n'est point arrivée, il faut avoir votre cousine, & m'armer de patience : car ma surdité m'est fort inutile contre sa bruyante conversation.

RÉPONSE.

Il est vrai que j'aime fort Me. de Listenoy, & qu'outre les raisons de proximité, j'ai été très-touchée de l'amitié qu'elle m'a témoignée depuis que je suis ici : elle a de l'esprit, & est très-capable de réflexion. Je lui ai déja parlé conformément à ce que vous m'écrivez ; je crois que vous en serez contente par la suite. Celui qu'elle a choisi pour faire sa confession générale, ne m'est connu que par la confiance de presque toute ma famille : je l'ai vu assister à la mort Me. de St. Hermine & son fils ; il m'a paru d'un caractere doux & raisonnable : nulle âpreté dans sa dévotion ; les livres qu'il a conseillés jusqu'à présent ne sont point suspects : j'espere enfin, ma chere tante, que vous en serez contente, par rapport à elle, & par rapport à votre Princesse,

qui mérite bien toute l'amitié que vous avez pour elle, & même toute la prévoyance & la sollicitude que cette amitié nous donne.

LETTRE XXXI.

De Mad. de Caylus.

1711.

LE Maréchal de Joyeuse se meurt, ou est mort. Son Gouvernement, le retour du Maréchal d'Harcourt, le besoin qu'il a des graces du Roi, à cause du délabrement de ses affaires, & du nombre excessif d'enfants que vous lui connoissez sans ceux que vous ne lui connoissez pas, santé que le chagrin a fort altérée : voilà, ma chere tante, ce qui m'occupe en ce moment, mais avec tant de vivacité, que ma main s'est portée, comme malgré moi, à ma plume. La perte du Gouvernement de Tournay ne pourroit-elle point fournir une raison à opposer aux prétendants qui ne sont pas dans un pareil cas? Vous êtes vous-même, ma chere tante, trop bonne amie pour ne pas pardonner les imprudences qui n'ont que ce motif : ainsi je ne saurois être

en peine de vous exposer mes inquiétudes & mes desirs. Voilà un billet bien indiscret; heureusement je ne m'en apperçois qu'après l'avoir écrit.

LETTRE XXXII.

NOtre petite amie est toujours malade: elle est pleine de confiance & de courage; elle croit que ce sera le dernier accès de son mal. Je suis passée chez vous pour voir si un peu de Piquet, tiré de ma poche, seroit rejetté. Mais vous n'êtes pas revenue de votre Thébaïde; & tout se met en mouvement pour le retour du Roi. Il a travaillé; il ne sera pas question de joie de tout le jour. J'ai dîné chez Mr. Desmarets: je n'y allai point hier; il est triste, & piqué contre les Généraux: je m'imagine qu'il a besoin de vous voir. Je crois sans peine que c'est un remede à tous maux. Je joue d'un grand malheur. Les visites me viennent toujours dans le temps de vos messages. Je n'avois pu que parcourir votre lettre: mais enfin je l'ai lue à mon aise, & j'en suis enchantée. Le motif que vous me donnez pour adoucir mes maux, est bien flatteur pour moi;

mais

mais ce n'eſt ni celui-là, ni la peur de devenir inſupportable à ceux qui ont la bonté de s'y intéreſſer, qui me fait aſſurer que ma ſanté eſt bonne : c'eſt qu'en effet, ma chere tante, je ſuis en état d'aller chez vous, & d'être couchée, ſi vous voulez me ménager pour le Brelan. Je crois qu'après que vous m'aurez un peu dorlotée, je ſerai en état d'entreprendre une plus grande fatigue. Enfin, je ferai tout ce que vous voudrez, & je n'irai chez vous qu'avec une volonté bien ſouple entre vos mains. Il eſt vrai qu'une rentrée dans le monde pour George Dandin ſera tout-à-fait bienſéante. Auſſi il y a long-temps que je la méditois. Mais ce ſeroit trop écrire, & je vais me conſerver. Je veux me flatter que le Roi ne me reconnut point hier : j'aime mieux qu'il en coûte à mon viſage, & pouvoir ſuppoſer qu'il auroit eu la bonté de me dire un mot.

LETTRE XXXIII.

QUe n'ai-je toutes les graces d'un eſprit léger, pour introduire dans votre ſolitude la plus légere de toutes

les quenouilles? Elle eſt jolie, ſi vous voulez : mais après cela, elle vous eſt donnée par une perſonne, qui, quand elle ſera à votre côté, voudroit bien ne la pas perdre de vue, & dont la ſituation préſente n'eſt pas fort agréable, & qui peut vous aſſurer qu'elle compte ſe divertir aujourd'hui comme on ne ſe divertit point. Que peut-elle voir en effet, que des femmes dont le ſyſtême eſt ſi différent du ſien, qu'elles ne peuvent jamais être à l'uniſſon, fût-ce même ſur les fichus & ſur les coëffures? Je m'entendrai dire que j'ai un viſage à faire contre, vous ſavez bien quoi, & que ſi aujourd'hui ou demain on étoit dans l'état où je ſuis; on ſauroit prendre des ſpécifiques que les Médecins de la Cour ne donneront jamais : mais c'eſt trop diſcourir; partez, ma quenouille : il n'y a point d'ironie à dire que je vous envie; rien n'eſt plus vrai. Parlons ſérieuſement, voici une choſe qui m'embarraſſe : c'eſt la Ducheſſe de St. Pierre, qui part demain au ſoir avec un regret infini ſi elle ne vous voit pas; le mérite qu'elle a acquis dans ſes voyages me met fort dans ſes intérêts; & ſon prompt départ vous mettroit à couvert des ſuites : cependant je ne veux point, comme vous dites quelquefois, payer de votre per-

ſonne pour me faire valoir à Utrecht.

Paſſe pour le Cedra envoyé à Me. de Dangeau, paſſe encore pour toutes les careſſes ; il faut avouer que toute ſa perſonne y invite aſſez ; mais St. Cyr ! & St. Cyr ſans moi ! quelle nouvelle ! je ſens, en ce moment, la jalouſie la plus vive, l'envie, jaune fille d'enfer, &

Tout ce que la rage fait dire
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

J'avois une légere eſpérance de pouvoir moi-même vous rendre cette lettre du Maréchal d'Harcourt : mais n'ayant pu avoir l'honneur de vous voir, je crois, comme elle ne gagneroit rien à vous être préſentée de ma main, qu'elle ne perdra pas non plus à vous être envoyée : il me mande qu'il ſe plaint à vous de ce que mon importance m'empêche de lui écrire. Je viens de chez Monſieur le Dauphin ; on m'a refuſé la porte ; les exceptions ſont dangereuſes : l'appétit eſt revenu ; il ſe joue avec beaucoup de gayeté : tranquilliſez-vous donc, ma chere tante, je n'ai rien appris d'aujourd'hui. L'indignation continue parmi les honnêtes gens ; les autres traitent ce crime de bagatelle. Je ſais bien mauvais gré au So-

leil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet, quand vous n'y êtes pas.

LETTRE XXXIV.

IL y a bien long-temps, ma chere tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, & il s'est passé tant de choses qui en ont prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. Vous avez eu la fievre cette nuit, vous l'aurez encore ce soir; vous avez joué au piquet sans moi. L'accident arrivé au Maréchal d'Harcourt, tient aussi une place considérable dans la durée de ce temps; mais j'ai appris que nous dînerons demain avec vous; nos Dames y comptent. Si vous vouliez ajouter à cette consolation celle de nous avouer que vous avez trouvé Mr. Pelletier, tout court qu'il est, un peu long, nous aurions lieu d'être contentes de vous. J'espere que je vous montrerai bientôt un Ouvrage qui vous fera voir que mes peines, tant de corps que d'esprit, ne m'empêchent pas de penser à ce qui vous peut plaire. Je ne vous mande point des nouvelles du Maréchal d'Harcourt, parce que Me. de Villefort vous

en a dit de ma part ; il prend demain de l'émétique, & part après demain. Vous êtes seule ; je voudrois bien que votre cabinet fût aussi inaccessible aux lettres & aux tristes pensées qu'aux personnes ; pour m'y transporter en corps, en esprit, & en argent, si vous le voulez. Est-il vrai que vous n'avez que le tête-à-tête de Janneton pour toute ressource ? Quand vous me voudrez, Mlle. d'Aumale m'appellera par la cheminée... Voilà vos ordres. J'accepte avec plaisir la partie que vous m'offrez, quoique fondée, si je ne me trompe, sur un principe qui n'a rien de bien agréable, ni dont je puisse convenir. La fin de votre billet est d'une injustice extrême : je n'y puis faire d'autre réponse que celle-ci :

Et Phedre dans son cœur me rend plus de justice.

Je suis aussi touchée de votre derniere bonté, que si je n'y étois pas accoutumée. J'ai appris des choses qu'il est bon que je vous dise, & que je ne puis écrire.

LETTRE XXXV.

JE viens d'éprouver tout-à-l'heure l'eſpece de crainte qu'on a pour les gens qu'on aime : vous aviez envie d'être ſeule, & je n'ai oſé vous dire que j'aurois été bien-aiſe de vous parler un moment. J'ai donc recours à ma reſſource ordinaire, pour vous rappeller une converſation que j'ai eue avec vous dans la forêt de Fontainebleau. Je vous y dis, ma chere tante, que je n'avois d'autre vue en ce pays-ci pour moi, que celle d'y jouir de votre commerce ; mais que j'y avois une extrême paſſion d'y attacher mon fils auprès de Monſieur le Dauphin ; ce qui ſeroit très-important pour lui, ſoit que je le marie, ou ne le marie pas ſitôt. Si Mr. de Caylus vivoit, il ſeroit encore Menin ; grace qui, comme vous ſavez, ne lui avoit été accordée que par vous & pour moi : mon fils a les mêmes raiſons, & n'a pas les mêmes ſujets d'excluſion. Si le Roi ne rend pas à Mr. d'Antin une place dont il s'étoit défait, & qu'il n'y ait perſonne dans la famille pour qui il la demande, croyez-vous, ma chere tante, que j'y puiſſe penſer & que j'aye quel-

ques démarches à faire? ou croyez-vous qu'il faille attendre que mon fils soit un peu plus connu? Je vous expose mes pensées assez mal digérées, parce que je sais que je ne hasarde rien avec vous: mais sûrement après vos bonnes graces, il n'y a rien que je souhaite plus passionnément, que de voir mon fils attaché à Monsieur le Dauphin.

Le Roi va tirer. Madame la Dauphine se porte assez bien: j'ai été savoir de ses nouvelles : elle m'a fait l'honneur de me faire entrer; & je puis vous assurer, ce que vous croirez sans peine, qu'il n'y a rien de plus fleuri que son teint; je crois qu'elle alloit se remettre au lit; elle compte pourtant vous aller voir. Me. de Villacerf s'est évanouie véritablement en entrant dans sa chambre: j'y étois encore: l'émotion de cet accident, jointe à la foiblesse de mes jambes, m'a presque invitée à en faire autant. Vous aurez ce qui fait le plaisir de votre jeu : je n'ai osé convier Me. d'O, nous aurons Me. d'Elbœuf.

LETTRE XXXVI.

IL eſt vrai qu'on ne ſauroit trop prendre garde devant qui on parle, ni trop peu parler. Mais je ſuis affligée de tout ce qui vous confirme dans la crainte que vous avez du monde ; un peu de ſociété vous eſt néceſſaire. On eſt bien à plaindre de voir au travers d'un nuage, ſur-tout quand il eſt auſſi aiſé de l'ôter ! Il me ſera aiſé de vous obéir à l'égard de Me. d'Hauſſy. Sa douceur, & l'envie qu'elle a d'acquérir du mérite, donnent une grande facilité & un grand courage pour les avis : elle me paroît lire avec plaiſir des livres de piété ; je ne m'incommode en façon du monde pour elle : elle eſt ſouvent dans ma chambre, comme n'y étant pas pour moi. Soyez aſſurée de ma protection à la Chancellerie, & que je ſeconderai de mon mieux les grandes vues que vous avez à la Cour ; il eſt bien vrai qu'elles ſont grandes, & que je ſerois bien heureuſe, en les ſecondant, de les imiter dans leur perfection.

L'adieu eſt bien long juſqu'à demain : n'y a-t-il point de Chancelier en robe courte, qui me ſoit favorable ? Croyez-

vous, ma chere tante, que l'impatience que j'ai toujours de vous voir ne soit pas redoublée par ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ? Si les moindres choses qui me viennent de vous me vont au cœur, jugez de l'effet de votre derniere lettre. Je n'avois garde de parler de ce qui regarde Mr. & Me. Desmarets ; j'espere que vous serez de plus en plus persuadée que je sais me taire. Me. de Remiremont m'a priée de savoir de vous, si vous n'auriez point à St. Cyr quelques Demoiselles, qui, ne voulant point être Religieuses, & ne pouvant se marier, voudroient quelques prébendes de Remiremont : elle seroit ravie d'en avoir : vous savez qu'il faut les preuves des meres.

LETTRE XXXVII.

1712.

Me. de Caylus.

POur cette fois le ballot est arrivé ; le Roi est au Conseil ; profitez de votre solitude : nous irons l'interrompre dès qu'il nous sera permis.

ME. DE DANGEAU.

M. Ducas, qui se porte bien avec ses lingots, nous ouvrira les portes, à ce que je pense.

ME. DE CAYLUS.

Le ballot est chez vous à la Ville. Mais M. de Torcy n'y étoit plus : nous allons lui écrire.

ME. DE DANGEAU.

On le mettra dans le Traité de paix : là, là, vous voilà interrompue dans votre solitude, & c'est tout ce que je veux.

ME. DE MAINTENON.

Je suis plusqu'interrompue, je suis inquiete : pourquoi un Conseil ? Seroit-il arrivé des nouvelles ? Je ne puis croire qu'elles soient mauvaises : vous êtes de si belle humeur !

ME. DE DANGEAU.

On n'a pu achever le Conseil : il n'y a rien de mauvais. Il me semble que vous

devriez ſavoir que M. Ducas eſt en ſûreté : il eſt à la Martinique.

Me. de Caylus.

Ecrivez encore quelque choſe, ou tout au moins renvoyez ces quatre belles lignes, pour que nous ne les perdions pas, quelque honte qu'elles nous faſſent.

Me. de Maintenon.

Voulez-vous de mon dîné ?

Me. de Dangeau.

En pouvez-vous douter, quand ce ne feroit que pour ne pas vouloir du nôtre ? Je vous promets de n'avoir pas tout mon eſprit dans mon eſtomac.

LETTRE XXXVIII.

SOyez en repos, ma chere tante, ſur le perſonnage que je vous ferai faire. Je ſuis auſſi délicate que vous-même, & beaucoup plus que je ne le ferois pour moi. J'aime bien Me. de Dangeau : mais ſi je ne voyois qu'elle trouve

ſon plaiſir avec vous, ſi je ſoupçonnois qu'il y entrât de la complaiſance, des égards, de la conſidération, autre choſe enfin que la véritable amitié & le goût perſonnel, je ne vous la propoſerois pas. Elle ſera avec ſa famille juſqu'à la promenade, c'en eſt autant qu'il lui en faut : ſa véritable récréation eſt d'être avec vous. Savez-vous, ma chere tante, qu'en vous abymant, c'eſt nous jetter, nous autres, dans un puits ? Avec Me. Voiſin ! miſéricorde ! Vous me faites tranſir : nous y dînerons demain : elle l'accepte avec plaiſir, nous mande-t-elle, & c'eſt bien fait de lui donner le pas : j'irai un peu fourrer-là mon nez pour la compagnie. Je reviens aux perſonnages : vous faites celui que vous avez toute votre vie fait, le ſeul qui vous convienne, celui de ravir & de charmer, au moins nous autres, & tous ceux qui ne ſe ſoucient que de ce qui s'écrit dans la gazette. Vous êtes-vous ſouvenue de Ste. Marthe ma patronne ? J'ai reçu un bouquet de Mlle. d'Aumale ; mais je voudrois vos prieres & les ſiennes. Eſt-ce la grande ſolitude aujourd'hui, ou une ſolitude mitigée ? Le temps s'écoule ; & je n'entends parler de rien. Je crains.....

Les gens qui n'ont qu'une affaire ſont

dangereux : & quand l'oisiveté s'y joint, c'est encore pis ; ces réflexions ne m'empêchent pas de revenir à la mienne. Que les autres vous soient insupportables, je vous le passe : mais que vous le soyez aux autres, voilà ce que je ne puis supporter. Est-il possible, après les nouvelles d'hier, celles d'hier au soir, & ce que vous a dit votre petit doigt ce matin, que vous ayez des pensées si noires & si injustes ?

RÉPONSE.

CE n'est ni chagrin, ni humilité qui me fait refuser Me. d'O : c'est une persuasion bien fondée que les Dames se divertissent mieux chez elles que chez moi, ce qui est très-raisonnable. Il n'en est pas de même de vous, ma chere niece : je voudrois vous avoir, & il est cruel qu'un plancher soit assez fort pour nous séparer, & pas suffisant pour empêcher le bruit. J'ai emporté ce matin les clefs de ma chambre dans ma poche pour vous sauver de Janneton. Si M. Boudin vous permet demain la Messe, j'y consens, à condition que vous ne sortirez pas de la niche : ne bouffez pas tant qu'à l'ordinaire, afin de pouvoir vous mettre un

moment à genoux, & qu'on vous place comme moi au bas de l'Eglise ; il faut ensuite vous mettre au lit, & nous attendre sur les trois heures. J'ai passé une douce journée avec Mlle. d'Aumale. J'ai eu une heure quatre petites filles d'Avon : la plus grande, qui m'a paru la plus ignorante, nous a dit, qu'au long de la journée, elle offre son travail & ses peines à Dieu : n'est-ce pas-là être bien avancée ? Mr. le Chancelier est avec le Roi ; mais ce sont gens où il y a peu de sûreté : ils en ont peut-être pour trois heures, & se sépareront peut-être dans une demi-heure : ce sont ces incertitudes-là qui me tuent. Ce seroit une fin bien heureuse de vous dire qu'il n'y en aura jamais dans l'amitié que j'ai pour vous : ce qui se rapporteroit, & à l'incertitude & à la fin : mais on n'y fait plus tant de façon, & pour finir à la mode, j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Caylus.

On me dit, en ce moment, que le Roi va chez vous à cinq heures, qu'il a travaillé avec son Ministre. Ainsi

nous sommes sans espérances. Cependant comme on ne s'en défait pas aisément, je vous donne avis que je suis chez moi, que je n'en partirai point, parce qu'une agréable sympathie m'a donné un mal auquel vous êtes encore moins sujette que moi. Il est temps de renouveller les fonds. Mais sans reproche, nous avons bien joué, & bien perdu pour cent francs; aussi ne craignez pas que je vous en redemande si-tôt. Je ne sais du tout quels beaux yeux vous ont si fort éblouie. Il n'en est guere qui fassent tant d'effet. En gardant le lit, je me suis préservée du froid, & préparée à la grande journée de demain : celle d'aujourd'hui m'a paru triste. Et, en vérité, je n'en trouve de bonnes que celles où je *cabale*. Des pillules, que je pris hier au soir, & qui n'ont pas eu la complaisance de faire leur effet de bonne heure, feront que vous n'aurez que les *cheres Dames*. Je ne leur porte point d'envie; car je ne suis point envieuse de mon naturel. Mais je voudrois bien partager les plaisirs de votre soirée, & être témoin de votre déconfiture. Vous voyez, Madame, que le présent ne fait pas oublier l'avenir, & que le plaisir de vous voir aujourd'hui est déja passé, quoique je n'en aye pas encore joui.

Je vous ai envoyé un livre si fort à la hâte, que je n'ai pu vous avertir de passer la généalogie de l'Auteur, & de lire sur-tout les notes. J'espere qu'elles vous amuseront : elles tiennent plus de place que tout le reste du livre. Il est vrai que la Duchesse de Noailles a donné un peu de vie ; mais je sentois qu'elle prenoit sur la mienne : je me porte pourtant bien ce soir. Je vous envoye ce livre, que l'Abbé Genest vouloit vous présenter : je m'en suis chargée, pour vous épargner une révérence & un compliment dans quelque passage.

M. d'Harcourt n'est pas sans espérance que les affaires du Nord ne forcent l'Empereur à faire aussi promptement la paix que vous le desirez, mais qu'il faut toujours s'attendre qu'il résistera le plus qu'il pourra. La Duchesse de Noailles vous prie de croire que l'Ambassadrice, à qui elle donne à souper, n'aura les entrées chez elle que long-temps après que vous en serez sortie. Dans le temps que Mlle. Léger est entrée, j'allois mettre la main à la plume. Un rayon de Soleil, qui paroît assez mal-à-propos, me donnoit de belles pensées. Je ne verrai donc point mes cheres Dames, disois-je ; & elles n'y gagneront rien : point de ref-

ſource! Il n'y a rien où ſe reprendre. Mlle. Léger vous aura fait le détail de mon ſoulagement. Mais j'en aurois beſoin d'un autre. Qui ne vous voit pas, ne goûte rien. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous le dos de Mr. Pelletier. Vous devriez bien envoyer chercher cette groſſe d'O. Pour moi, je ſuis très-contente que vous vous accommodiez des niaiſes, & je renonce au premier rôle. On ne ſauroit donc être tranquille un ſeul jour. Le moyen que je me repoſe! vous avez donc la fievre. N'eſt-ce point aſſez que mon eſtomac me reproche ces vilaines aſperges? Il faut que mon eſprit me les reproche auſſi: je ſuis dans les remords, dans la crainte, & bien peu d'eſpérance pour demain. Nous n'avions garde de ne pas vous ordonner de dîner demain avec nous. Et je ne vous conſeille pas de vous commettre à notre Empire, quand vous ne voudrez pas nous voir. Nous en ſommes des plus affamées. Pour moi, je ſens que ma ſanté en a grand beſoin.

cession ce qu'il a fait à la mort de l'autre Mr. Hervart, dont vous vous souvenez bien, puisque vous l'obtîntes du Roi. Nous en avons le Brevet, que j'ai fait voir à Mr. Voisin : les mêmes raisons subsistent : & la conjoncture est plus favorable par la considération de la Reine d'Angleterre & par les malheurs de Me. de Gouvernet, qui n'a plus que cette ressource, & qui, comme vous savez, n'est pas moins digne d'estime que de pitié.

La grace que Me. de Gouvernet demande au Roi, ne la favorise en rien personnellement : puisqu'aucun des effets de la succession de son frere ne doivent sortir du Royaume. Elle la met seulement en état de rendre justice à sa famille, & de faire un partage conforme aux loix, à l'ordre naturel, & aux usages reçus parmi des gens de cette condition : ce qui par un cas particulier, & qui demande une attention digne de la bonté & de la justice de Sa Majesté, ne se pourroit plus espérer, si Me. de Gouvernet étoit jugée morte civilement, sa représentation n'ayant point de lieu dans la coutume où les biens du Sr. d'Hervart sont situés. Me. de Gouvernet sa sœur n'héritant point, cette grande succession passe toute entiere à l'Abbé de Gouvernet & à Me. de Virville sa sœur,

Mr. le Marquis de Gouvernet étant mort, il y a plusieurs années. La Marquise de Gouvernet, qui est à Londres, disposera de son bien, selon ou contre les loix. Si c'est selon les loix, le Roi, qui ne veut que la justice, la verra satisfaite : si c'est contre, tout ce que Me. de Gouvernet aura fait deviendra nul.

LETTRE XLII.

ZEphyr est arrivé tantôt dans ma chambre avec une si grande quantité d'oranges, qu'il en gémissoit sous le poids : mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurois voulu. Mr. de Contade étoit dans ma chambre : & vous croyez bien que j'avois quelques questions à lui faire. Je lui en ai fait sur Mr. le Duc, dont il m'a dit beaucoup de bien ; il ne savoit rien des lettres, ni interceptées, ni reçues, ni écrites ; & ce n'est qu'ici qu'il l'a appris. Il m'a dit aussi beaucoup de bien du Comte de Mailly, sans que je lui en parlasse : de mon fils, il n'avoit garde de m'en dire du mal. A Mr. de Contade a succédé M. le Ml. d'Harcourt, qui m'a proposé de faire apporter son dîné : j'y

ai consenti : un instant après, Me. la Duchesse de Guiche lui a envoyé demander la soupe : je me suis trouvée tout-à-coup dînant en très-grande compagnie, mais la fin du dîné du Roi m'a tirée d'intrigue. Je suis seule, & je reviens aussi-tôt à l'envie que je porte à Fanchon ; mais Mr : Thibault, homme très-considérable dans mes affaires, entre dans ma chambre avec une liasse de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui est une action si héroïque, qu'elle demande récompense. Un peu de Piquet ce soir, pendant le travail de Mr. Voisin, me paroît nécessaire à toute la cabale. Je ne sais pourtant si Me. de Dangeau ne voudra pas se reposer : mais je fais si bien sans elle, que si vous donniez tant soit peu moins à vos passions, vous en seriez bien-aise. Puisque j'ai la plume à la main, il faut que je vous écrive une chose que je ne trouverois peut-être de long-temps à vous dire. Est-il vrai que notre ami Mr. le Gendre a une mauvaise affaire sur le corps ? qu'il court risque d'être révoqué ? J'en serois vraiment bien fâchée : c'est le petit Bontems qui me l'a dit. Adieu, ma chere tante, je vous quitte pour Mr. Thibault : & en vérité, il ne vous vaut pas.

LETTRE XLIII.

1714.

LA Ducheſſe de Noailles ne ſauroit encore ſortir aujourd'hui, moins pour ſon mal, que pour quelque choſe qu'on a mis à ſon pied; & ce quelque choſe n'eſt point un parfum. J'en ſuis bien-aiſe, je vous l'avoue. J'aurai une raiſon indiſpenſable d'aller chez vous, ſur-tout après l'allarme de ce matin. Je me porte ſi bien, que ſi je ne craignois de vous déplaire, j'irois à l'inſtant vous dire tout ce que je fais. Le Roi n'ira-t-il chez vous qu'à trois heures? De-là dépend ma ſortie pour éviter quelques pas de plus. Voyez combien je me ménage & vous obéis. Votre retraite eſt-elle ſimplement de repos pour éviter les importuns du Château? Je vous envoye une lettre de M. de la Feuillade: il eſt pénétré de reconnoiſſance pour vous. Il n'a pas tort. Que je ſache au moins de vos nouvelles.

RÉPONSE.

J'ai une médecine à prendre, à rendre;

& beaucoup de lettres à écrire : je ſuis aſſez libre avec vous, pour n'y avoir nulle contrainte : mais je n'ai point aſſez de pouvoir ſur moi pour me livrer aux écrits ennuyeux, quand je ſuis à portée de vous entretenir : conſervez-vous donc pour ce ſoir, pendant la longue ſéance de Mr. de Pontchartrain. Mr. le Duc de la Feuillade eſt reconnoiſſant de peu de choſe : je voudrois de tout mon cœur qu'il fût content.

LETTRE XLIV.

De Mad. de Caylus.

IL y a pluſieurs jours que je garde cette lettre du pauvre Bonrepos, pour vous la lire moi-même. Je m'imaginois que vous en feriez moins importunée, & qu'il ſeroit plus court de retirer ſur le champ celle qu'il veut faire donner au Roi. Mais cette maniere d'abréger eſt comme la négligence de Me. de Coulanges. Je vous envoye donc mon paquet, qui ne vous eſt préſenté que pour que vous ſoyez informée, en cas que le Roi vous en parlât, & vous aurez la bonté de me renvoyer

voyer la lettre qui est pour lui. Puisque la vertu nous manque, montrons-lui que nous savons nous en passer : adonnons-nous sans scrupule au libertinage. Je ne sais ce que l'Académie dira du mot *acoquinée* : mais j'en sens, moi, toute l'énergie avec vous. La Duchesse de Noailles veut bien vous donner à dîner demain. Il ne fumera point dans mon cabinet. J'imagine que votre journée pourra être assez douce, la matinée tranquille, le dîné raisonnable, & le piquet charmant. Et comme un de vos grands plaisirs est d'en faire à ceux qui en manquent, & à ceux que vous aimez, je vous annonce les niaises & les amies fort contentes de la distribution de cette journée.

LETTRE XLV.

JE n'ai point été chez vous, ma chere tante, parce que le nez prié (1) est encore à naître. Je ne me suis point proposée, parce que le nez proposé est né en ma personne pour vous. Je goûte le

---

(1) *Le nez prié.* Les gens qui sont de tout.

repos & la solitude, fort aise de trouver qu'elle me plaît. Je m'en vais faire au Pere le Tellier une visite, que je médite depuis long-temps. Je jouerai la comédie ce soir avec plaisir. Quoi? la comédie? Mr. Voisin, Mr. Desmarets ne vous donneront pas la moindre envie de jouer au piquet? N'aurez-vous nul égard à tout l'argent que vous me gagnâtes hier? Je suis piquée au vif. Vous m'avez insultée dans ma perte, & vous m'y laissez sans aucun égard. La demie est sonnée : Mr. Voisin est passé il y a long-temps, & je n'ai plus d'espérance.

LETTRE XLVI.

1714.

IL y auroit bien des Charges vacantes & bien des Charges données, avant que je pusse vous joindre. J'ai pourtant un ami qui veut que je vous parle : c'est Mr. d'Huxelles. Sachez donc que s'il ne demande pas d'être Capitaine des Gardes, son allure, qui n'est pas leste, & les cinq cents mille francs qu'il faut donner, mettent un frein à la passion qu'il a toujours eue d'avoir une Charge qui l'attachât auprès de

la perſonne du Roi. Si pourtant Sa Majeſté lui faiſoit l'honneur de penſer à lui, je crois qu'il trouveroit de l'argent & des jambes, au moins pour trois mois dans l'année. Je vous écris, Madame, dans l'eſpérance de recevoir la récompenſe du ſacrifice que je vous fis hier de ce dîné du Roi. J'attends dans mon lit le myſtérieux Léger : j'ai de l'effilé à ma tête pour enſeigne de mes deſirs.

Le repos, le ſilence & le chaud vous ſont néceſſaires : mais il eſt pourtant triſte de n'avoir que la ſeule Fanchon : que ne puis-je me gliſſer ſous ſa forme, pendant l'abſence du dos de Mr. de Pontchartrain! je bavarderois, je lirois : mais je ne vous dirois rien du chagrin de Monſieur le Duc, parce que je n'en ſais rien. Selon que les viſites rendront, je vous écrirai, puiſqu'au moins cette maniere de pénétrer juſqu'à vous eſt ſans inconvénient.

Vous devriez bien me permettre de vous envoyer Me. d'O, pendant que Mr. Voiſin travaillera avec le Roi : je ſerois de moitié avec vous, & ſerois ravie de ſentir que je joue. J'ai été ſi ſeule cet après-dîné, que je me ſuis un peu endormie à la fin. Envoyez-moi, je vous prie, vos ordres pour demain : m'en tiendrai-je ſimplement à la Meſſe? Je ſuis inquiete de

votre état, ma chere tante : vous n'étiez pas bien hier au soir.

LETTRE XLVII.

1714.

VOilà un jour qui ressemble bien à ceux où je ne dois pas avoir l'honneur de vous voir : on ne voit goutte dans ma chambre, & j'y suis au coin de mon feu, après avoir dîné avec Me. de Dangeau, que vous pouvez voir présentement sans danger ; elle convient qu'il n'y a que le premier aspect qui étonne, & que l'événement d'hier ne nuit à personne : il n'y en a de plus aucune dont elle se soucie : & elle aime assez personnellement Monsieur du Maine. Il est bien simple, s'il croit que Madame la Duchesse est bien-aise : je sais qu'il s'en faut de beaucoup, & qu'elle croit que c'est diminuer le rang de ses enfants, que d'y en associer d'autres : voilà tout ce que je sais.

Cent francs que vous gagnâtes hier au soir, ne pourront-ils point mettre quelque sel dans votre piquet ? Je puis vous assurer du moins, que Me. Voisin en trouve la dose suffisante. Quoi qu'il en

soit, vous ne ferez pas mal d'augmenter un peu la compagnie. La pauvre grosse d'O fit hier la roue autour de votre niche, jusqu'au moment de la conclusion : Me. Voisin ne voulut point tourner la tête derriere elle, pour n'être obligée à aucune civilité : il faudra la voir aujourd'hui : Me. Desmarets fis hier une action héroïque, mais vous feindrez de l'ignorer. Me. Voisin profita si peu de la leçon que contenoit votre billet, & que ma grosse tête avoit jugé devoir faire un effet si merveilleux, qu'ayant prié Me. Desmarets, Me. de Roquelaure, tout ce que la France a de plus brillant, elle contre-manda tout, sans autre cérémonie, pour venir dîner avec vous. Cependant Me. Desmarets l'envoya prier le soir de venir souper avec nous : on y vint, on y fut reçu à merveille, & on perdit vingt écus, que nous partageâmes, Me. de Dangeau & moi, en vérité, comme des pauvres. Adieu, ma chere tante : je vous suivrois, la mort entre les dents.

LETTRE XLVIII.

QUe dites-vous, ma chere tante, de la nouvelle qui vient d'arriver d'Eſpagne? Un coup auſſi hardi de la part de la Reine ne fait-il pas trembler? & la deſtinée de Me. des Urſins ne fournit-elle pas de grands ſujets de méditation? Mr. de Cambray eſt très-mal : je ſuis aſſurée qu'on prie bien Dieu pour lui à St. Cyr, & que vous ne vous y oubliez pas. Je ne voudrois pas une autre Charge à la Cour, ſi les plaiſirs ſe ſoumettoient comme ils le devroient, au titre de ma Charge. Comme nous avons appris d'un bon Auteur, que tout eſt ſuppoſition, je ſuppoſe que vous vous divertirez demain. Me. Voiſin m'a fait dire fiérement que vous le lui aviez déja mandé, & que vous n'étiez pas en peine de ſa réponſe ſur une ſemblable queſtion. Me. de Dangeau ſera revenue ce ſoir, & pour votre jeu, ſi vous le voulez. Pour moi je ſuis toujours à votre ſervice ou à votre refus, également contente, pourvu que vous le ſoyez, & que vous ne me traitiez pas en Néron.

LETTRE XLIX.

L'Etat où vous êtes sur le Roi, est précisément celui où je me trouve chez moi : mais après tout, ma chere tante, tenons-nous-en à ce que vous voyez, & jouissons même de ce que tout le monde convient qu'il est beaucoup mieux aujourd'hui. Je ne manquerai pas de vous mander tout ce que j'apprendrai, puisque vous me l'ordonnez. Je regardois comme un crime d'aller vous entretenir de choses tristes : c'est ce qui me retenoit la main : les gaies ne viennent point à mon esprit. Je suis dans un état assez naturel, & j'espere véritablement que je n'aurai que ce qu'il faut.

Mr. Boudin a vu dîner le Roi, & lui trouve l'air moins abattu, & en tout, assez bien. Le Cardinal de Rohan eut hier une conversation avec le Procureur-Général, qui mériteroit de vous être rendue : ils ne se persuaderent ni l'un ni l'autre : mais cependant le Procureur-Général parut résolu de faire des efforts auprès du Cardinal de Noailles : s'il est sincere, on pourroit espérer plus de lui que de qui que ce soit : il est bien cruel de

voir que ces gens-là mettent le Roi dans l'état où nous le voyons, & ayent en même-temps l'insolence de dire que ce sont les autres !

LETTRE L.

De Mad. de Maintenon.

JE me suis fait apporter ce matin (car je me hâte de me dépouiller, de peur qu'on ne me dépouille bientôt) une quantité prodigieuse de robes que j'ai distribuées. Je vous envoye ce qu'il y avoit de plus précieux : la palatine d'hermine est très-chaude & très-incommode, parce qu'elle tourne toujours : les mitaines sont trop étroites pour un bras si court : les couvre-pieds sont fort raisonnables, & je n'ai aucun mal à en dire. Je m'en vais à St. Cyr : je compte de revenir chez Me. la Duchesse du Lude : après cela, je viendrai attendre le piquet, pendant que Mr. de Pontchartrain travaillera avec le Roi. Bon jour, la petite niece ; voilà des oranges, des livres, & l'on a dû vous porter des faisans ; si je pouvois vous faire des présents plus solides, je le ferois d'aussi bon cœur.

RÉPONSE.

Je ne sais de quel côté me tourner ; pour louer, pour admirer, pour me réjouir : je n'ai jamais vu tant de choses ensemble, ni rien de si aimable : que vos présents sont rares ! mais que vous vous entendez bien à en faire ! la lettre me transporte : la solidité de Dubois a beau me rappeller à la chaleur de la palatine, à l'utilité des mitaines, aux boutons d'or, aux plus belles toilettes : le billet m'enchante, & il faut l'avoir lu plus d'un jour pour donner attention à tout le reste ; les *belles annales* que vous vous êtes fait apporter ce matin ! la solidité ne se trouve pas moins dans vos présents que l'agréable ; & tout est pour moi renfermé dans votre souvenir.

Le dîné que je vais faire, me pese trop, & mes regrets pour celui que je perds sont trop cuisants, pour ne vous en pas dire un mot : je crois même que vous auriez une élégie, si je savois faire de bons vers : mon estomac est débile & souffreteux : je n'ai point dormi : j'ai un visage, vous savez à quoi faire contre ; cependant il faudra être gaillarde & avoir le mot pour l'étranger. Dès que je serai

quitte du Ragofqui, j'écris fon nom à la Françoife, j'irai chez vous, attendre, avec mon ouvrage, ou avec un livre, la récompenfe de ma docilité : & je vous avertis que je ne prendrai jamais pour moi ce que vous dites hier, qu'il falloit ne vous compter pour rien : vous ne voudriez pas payer la plus belle action de ma vie par une injuftice auffi dure que celle-là.

LETTRE LI.

1715.

JE ne fais fi c'eft fympathie, du moins je m'en flatte : mais en lifant ce funefte billet, qui m'apprend vos coliques & vos tranchées, j'ai été faifie de tranchées & de coliques, qui m'ont fait fortir de l'Eglife. Je fuis foulagée, & je le ferois bien autrement, fi c'étoit un figne que vous l'êtes auffi. Votre billet a de quoi mettre le trouble dans toute une ame, fenfible, comme je le fuis, à l'oppreffion où vous tient le genre humain. Vous ferez au moins foulagée de la part de Mr. d'Heudicourt, dont les propofitions font très-déraifonnables, Valincourt le lui dira :

comme il eſt fort des mes amis, & que je ne puis ſouffrir qu'il ſoit Janſéniſte, je l'ai joint avec le Cardinal de Rohan, pour qu'il approfondît toute cette inique cabale : je puis bien vous répondre qu'il revient tous les jours de la grande opinion qu'il avoit du Cardinal de Noailles, & que ſes procédés lui déplaiſent beaucoup.

L'agonie du Curé de St. Sulpice me trouble infiniment : je regrette la perte que vous faites en lui, celle de l'Egliſe, & la mienne : nous ne ſaurions être un ſeul jour ſans peine. Dans le deſſein que vous aviez hier de vous faire lire quelque choſe qui vous amuſât, je crus ne pouvoir trop vous éloigner de ce ſiecle-ci, tant par l'antiquité que pour les mœurs ; mais je fus jalouſe de mes Philoſophes : je me couchai pourtant avec la même obéiſſance, que je me laiſſai, l'autre jour, arranger & mettre à mon aiſe par la main du monde qui m'eſt la plus chere & la plus reſpectable : comment eſt-il poſſible que cette obéiſſance ne vous faſſe pas voir que je ſuis née pour St. Cyr ? Le pauvre Ste. Maure eſt enchanté de vous, & ſa reconnoiſſance n'a pas tardé à venir juſqu'à moi. Mr. le Duc d'Orléans, Madame ſa femme, & Me. Sforce allerent à l'Etoi-

le, il y a trois jours ; on ne voulut point de Me. de Caſtres, qui dit avec ſon air doux : *Ils vont noyer dans le vin leur grande douleur.* Voilà de ces traits qui la font paſſer pour méchante, mais que je lui pardonne.

LETTRE LII.

JE garderai donc le lit toute ma vie! je ſuis mieux aujourd'hui, mais il faut faire un jour par docilité ce qu'on fait un autre par néceſſité : ce qui gagne inſenſiblement, ou très-ſenſiblement, pour parler comme Me. de Monteſpan, toute l'année. Je viens de recevoir une lettre de M. d'Auxerre, écrite en ſortant de l'Aſſemblée, par laquelle il me mande que le Cardinal de Rohan a fait un diſcours dont il eſt très-content, & même touché. Je vous en donne avis, non pour vous faire la cour de mon beau-frere, mais par l'eſpérance que j'ai que l'impreſſion qui a été faite ſur ſon eſprit, peut être la même dans les autres : Dieu le veuille, ma chere tante ! je l'eſpere de vos éloquentes prieres. Vraiment ! voilà un vilain tour que vous nous jouez !

& il y a une méchanceté horrible à nous le déclarer avec un tel ſang froid.

J'ai bien compris qu'il n'y avoit rien à faire à des avis auſſi incertains, quoique vraiſemblables. Mais il faut tout conſulter dans la place où vous êtes. Il eſt certain que nous rendrions un grand ſervice à l'Etat, de faire vivre le Roi en l'amuſant. Mais ſans nous conduire par de ſi grandes vues, nous nous en rendrons un ſi grand à nous-mêmes, que nous nous y ſacrifierons tout entieres, ſans rien faire d'héroïque. Puiſque vous vous contentez de moi, vous n'aurez que moi. Mais ne craignez pas que j'abuſe toujours de cette modération. Il eſt aſſez bouffon de ſe quitter pour s'écrire.

LETTRE LIII.

1715.

NE faut-il pas être bien malheureuſe, pour que Me. de Champinelle, que je ne vois jamais, entre par une porte, tandis que vous paſſez par l'autre ? Vous m'avez déja refuſé deux fois, mais je ne

me rebute point. Songez que le Roi n'eſt pas encore rentré, & qu'il doit travailler avec ſon Chancelier. Je ſuis aſſez repoſée : il y auroit charité à me vouloir. J'ai trouvé le Maréchal de Villeroi fort ſérieux ſur cette incomparable Princeſſe. Pour moi, je vous avoue, quoique je ſois bien perſuadée qu'il n'y a pas une autre conduite à tenir que celle que vous conſervez, que je tremble d'un ſi grand changement. Une perſonne, qui a un tel pouvoir ſur elle, doit être un Ange ou un Diable; mais c'eſt un Ange.

Je ne ſais ſi vous ſavez, que Me. d'Elbœuf avoit fort avancé le mariage de Mr. de Gontault avec une fille du Chancelier, & qu'on le rompit hier de haut en bas. Vous n'aurez pas de peine à deviner de quel côté eſt le haut : la plus haute nobleſſe eſt bien baſſe.

Me. Deſmarets m'a paru toute regaillardie ; mais je ſouffrois fort impatiemment de ce qu'elle & Me. d'Elbœuf vous arrêtoient au vent. Il ſe fait nuit, & Mr. le Chancelier pourroit être entré.

Si nous ſommes encore inquietes, il vaut mieux l'être enſemble. Si je me préſente devant vous, me donnerez-vous le ſceptre d'or à baiſer ?

Ne doutez point que ce pauvre Bon-

repos n'attendît une permiſſion de vous pour partir. Je vais lui écrire pour le faire ſouvenir d'une vérité, que ſon expérience doit lui avoir appriſe, que les ſorties ſont toujours libres dans ce pays-ci. Mais j'aſſaiſonnerai cette liberté de quelque amitié de votre part, à laquelle il eſt toujours très-ſenſible. Que vous faites bien de vous repoſer! Il me ſemble que j'en ai moins mal aux reins. Vous avez évité les Pelletiers, qui vouloient vous remercier : vous n'en auriez pas été quitte pour eux. Adieu, ma chere tante, vous êtes au repos, profitez-en le mieux que vous pourrez. Quand on fait, comme moi, ſon unique plaiſir de vous voir, il y a entre vous voir & ne vous voir pas, une différence infinie.

RÉPONSE.

Bon jour, ma chere niece ; je me porte bien, quoique j'aye mal dormi d'avoir trop mangé : je voudrois que vos excès d'hier vous laiſſaſſent la force d'en faire de pareils demain. Je crois ne pouvoir mieux reconnoître l'extrême bonté de nos cheres Dames qu'en les refuſant, & en leur rendant la liberté, qui me paroît le ſouverain bien : le Roi les aſſujettit aſſez, ſans que je m'en mêle ; & j'étois vérita-

blement si lasse des conversations de la journée, que je n'aspirois qu'au repos. Si vous voyez Mr. le Maréchal de Villeroi, tâchez de lui faire entendre raison sur Madame de Berry : ne devons-nous pas tous entrer dans ce qui plaît au Roi ? Il veut une Cour ; elle paroît vouloir en rassembler une : n'en cherchons pas davantage, & attendons du temps l'effet du pouvoir qu'elle a sur elle. Je trouve que c'est beaucoup, s'il est vrai qu'elle ait éloigné cet homme sans qu'on l'y ait forcée : & cela me paroît ainsi. Il n'y aura encore rien ce soir, mais nous serons demain bien abandonnées au plaisir. J'embrassois Brindy (1) comme votre fils, & avec l'inclination que j'ai pour ses semblables.

LETTRE LIV.

UNe petite grace que le Roi m'a faite hier, m'inquiete si fort, que je crois que je voudrois ne l'avoir pas reçue. Il y a deux mois ou environ, que j'eus

---

(1) C'étoit un paysan d'Avon, qu'elle catéchisoit, dont elle avoit donné le nom, en badinant, au fils de Me. de Caylus.

avis qu'on avoit ſaiſi aux Invalides une grande quantité de mouſſeline, & que c'étoit une confiſcation à demander. J'en écrivis un mot à Mr. Voiſin, qui me répondit, qu'il n'étoit pas temps d'en parler : depuis je n'y ai pas penſé. Le Miniſtre, ſans m'en rien dire, en a parlé au Roi, qui m'a tout accordé : façon de ſervir ſes amis bien obligeante ; cependant elle me met au déſeſpoir. Il a donc été queſtion de moi, ſans que je vous en aye avertie ! Je le vis hier tout le jour, ſans qu'il m'en ouvrît la bouche. Je vous dirai demain à quoi cette affaire ſe réduit : mais je voudrois l'abandonner entiérement, plutôt que d'avoir ſur le cœur le poids que j'y ai.

RÉPONSE.

Je ne ſuis pas ſi délicate que vous, & je n'ai ſenti que de la joie, quand le Roi me dit hier au ſoir qu'il vous avoit donné dix mille francs ſur une confiſcation, qu'il deſtinoit auſſi quelque choſe pour moi, dont je ferai des aumônes. Je le remerciai en lui diſant, que ce ſecours venoit bien à propos pour envoyer à Barcelone : & quand mon rideau fut fermé, je fis pour plus de dix mille écus de projets,

avec la résolution de vous exhorter à ne pas dépenser votre argent dans huit jours : car il me paroît que vous le jettez très-volontiers. Mon sommeil en fut retardé bien long-temps, & il ne me passa point par l'esprit que vous eussiez dû m'avertir : je ne vis que de l'argent, & le plaisir de le distribuer : faites de même, ma chere niece, & ne le mettez par sur une carte. Je suis encore très-abattue. Mr. Voisin est un homme admirable.

LETTRE LV.

C'Est à l'heure qu'il est que je vais faire des projets & des résolutions sensées : mais hier, & cette nuit, je ne pouvois penser à cet argent qu'avec amertume. Quoi ! disois-je, je parle des affaires de tout le monde à ma tante, & je ne lui dis pas un mot d'une qui me regarde, & qu'elle apprend par le Roi ! peu s'en fallut que je ne visse le procédé honnête de Mr. Voisin, que comme un assassinat. Enfin, ne voyons donc plus que l'argent que je ne mettrai point sur une carte, je vous le promets : il payera le voyage de mon fils, & me fera

payer les avances de Mr. Thibaut. Faudra-t-il que je remercie le Roi? je crois qu'il faudroit prendre un temps où il n'y aura personne. Il n'eſt pas étonnant, mais bien fâcheux, que vous ſoyez encore ſi abattue: l'Abbé de Lignerac m'a pourtant bien loué la bonté de votre viſage.

LETTRE LVI.

De Mad. de Maintenon.

JE ſerois aſſurément très-aiſe de jouer avec vous; mais en me le propoſant, vous m'envoyez une lettre à lire, qui eſt très-raiſonnablement longue: vous m'ordonnez en même-temps d'écrire à M. d'Hudicourt: tout cela ne prendra-t-il pas preſque tout mon temps? Je ne ſuis pas deſtinée à vivre pour moi: je vais donc écrire à un homme, qui a une tête de bois, ſans nulle raiſon, & qui ſe ſoucie peu de mes ſollicitations. Je ſuis dans mon lit, aſſez laſſe de mon voyage, & l'eſprit rempli de ſujets triſtes. Mr. Fagon m'aſſure que l'état où vous êtes aujourd'hui eſt une preuve convaincante que vous n'aviez beſoin que d'une évacuation: je fais ce que je puis pour le croire, car

mes raiſonnements m'affligeroient trop. Bon ſoir à ma chere niece, juſqu'à demain à ſept heures. Mr. le Chancelier ne fait que commencer ſon travail : il vient de dire au Roi tout ce que Mr. le Cardinal de Rohan fait pour tirer d'affaire Mr. le Cardinal de Noailles : & vous ſavez ce que le parti en dit juſqu'ici : je ſuis bleſſée d'une telle injuſtice.

LETTRE LVII.

Bon jour, ma chere niece; je crains bien que la nuit n'ait pas été fort tranquille. Je ne reviens point de la foibleſſe de notre Roi. Si vous, ou votre fils, alliez mourir, vous ſeriez bien-aiſe de votre détachement pour toutes les choſes du monde, & vous ne voulez pas vivre comme vous voudriez mourir ! Il n'a fait ſa déclaration qu'après trois ans de réflexions : on peut eſpérer qu'elle ſera ferme. Adieu, mon enfant.

LETTRE LVIII.

JE voudrois de tout mon cœur que vous vous portassiez aussi-bien que le Roi; il est dans son lit avec le plaisir du repos, qui n'est pas peu de chose, quand on a été épuisé de fatigue. J'ai consulté Mr. Fagon sur votre état : il dit qu'il le trouve assez sérieux, & qu'il demande un grand ménagement. Il seroit à desirer si vous êtes destinée à demeurer dans votre chambre, qu'elle fût un peu plus commode. Je suis consolée d'une partie de Trianon rompue, puisque vous n'y auriez pas été. J'irai demain à St. Cyr, & je compte d'être à quatre heures & demie chez vous : il faudroit m'attendre avec une belle partie de piquet, & que Me. Desmarets en fût. Je demandai hier de vos nouvelles à Mlle. Plantier : elle me confia, après mille agréments, que vous preniez du quinquina. Vous voyez bien par ce billet, ma chere niece, que j'ai du loisir. Mr. de.... travaille avec le Roi : je suis dans une chambre enchantée, & je croirois l'être, si je ne sentois un mal de tête & une lassitude qui m'avertit que je suis mortelle : mais j'apper-

çois un miroir qui me dit que je suis morte. Vous n'apprenez rien que vous n'ayez prévu : vous êtes Chrétienne, & il n'y a rien en tout cela qui offense Dieu: la réputation sur le cœur est établie : imaginez-vous que la peur lui fit prendre un tel parti. Où en seriez-vous ? la Providence conduit tout. Je crois qu'il ne faut rien dire, mais le presser de venir ici, sans contrarier son projet, disant seulement qu'il est assez important pour le consulter ensemble. Votre état, ma chere niece, me serre le cœur ; profitons de la contrainte où il faut vivre à la Cour, & de l'oubli de nous-mêmes.

LETTRE LIX.

De Mad. de Caylus.

CE n'est point une nouvelle indifférente pour vous, ma chere tante, d'apprendre que Mr. le Cardinal d'Estrées m'a envoyé ce matin, le plus galamment du monde, dans une belle bourse, 300 liv. que j'ai données aussi-tôt à Me. de Conflans : cette pension sera payée jusqu'au temps où la Duchesse d'Estrées aura

laissé des logements vacants à l'Abbaye. J'aurai, de plus, bientôt pareille somme d'un autre homme, dont je fais remuer les entrailles. Je vous vis partir, vous suivant du cœur & des yeux, sans vous donner le moindre signe de mes regrets, tant nos Dames vous serroient de près! La soirée me paroissoit si longue, à la suite d'une journée où il n'y avoit eu que de la langueur! j'en fus moi-même si accablée, que de dépit je me couchai devant Me. d'Elbœuf. Il me sembloit que je portois toutes vos peines sur mon corps: du moins, il est bien certain qu'elles sont toutes dans mon esprit.

J'ai chargé Me. de Soubise du placet pour le Cardinal de Rohan, & je l'ai piquée d'honneur: il faut nous servir de tout.

Il y a bien long-temps, ce semble, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, ni de vous écrire: je n'appelle pas, comme vous savez, vous voir, que ce ne soit un peu plus seule. Je revins hier si sagement chez moi, que je m'imaginois mériter de grandes louanges.

Je me suis acquittée de votre commission pour le Cardinal: il défere très-naturellement, & point en Courtisan, à vos conseils. Il ne parlera plus de cette affaire;

il trouve que vous avez en cela, comme en tout, grande raison, & il feroit bien fâché de causer le moindre embarras au Roi. L'acharnement qui est ici contre Me. des Ursins, est porté au-delà de tout ce que vous sauriez imaginer. On fait ce qu'on peut pour me corrompre : car j'appellerois corruption infâme, de saisir cette conjoncture pour paroître piquée de ce qu'elle n'a pas si bien fait en dernier lieu pour mon beau-frere, qui lui a d'ailleurs de l'obligation : peut-être même que l'affaire est toute différente de ce qu'on me l'a dite ; mais quoi qu'il en soit, elle est malheureuse : elle est mon ancienne amie, & je vous assure, ma chere tante, que vous ne lui avez rien avancé qui ne soit bien vrai : je la plains infiniment.

LETTRE LX.

De Mad. de Maintenon.

EN envoyant cette lettre, ma chere niece, mandez qu'elle est écrite à la fin d'une fievre de trente heures, bien promenée pour chercher du repos. Rougissez d'être esclave de la coutume, au point

point d'être démontée de ce que votre fils ne suit pas le train ordinaire, qui l'auroit sûrement dérangé. A quoi vous sert tout l'esprit que vous avez? & pouvez-vous être désespérée, quand ce jeune homme n'a rien à se reprocher? Voyez-le, je vous prie, fuyant un jour de bataille, ou faisant une fripponnerie bien avérée. Tout son tort est d'avoir trop de sagesse : plus je pense à cette aventure, plus j'y trouve de sujets de consolation. Vous ne mépriseriez pas les discours du peuple! & qui l'est plus que le courtisan?

LETTRE LXI.

De Mad. de Caylus à Mlle. d'Aumale.

1715.

LA seule consolation, Mademoiselle, à laquelle je sois aujourd'hui sensible, & que j'ai reçue depuis notre cruelle séparation, me vint hier par le mot que vous mîtes au bas de votre Mémoire, & par la lettre de Me. de Glapion. Qu'il faut être malheureuse pour être consolée ainsi! Le sujet des commissions est affreux : il

les donne ? car ſi vous êtes laſſe des hommes, vous ne l'êtes pas encore des malheureux.

LETTRE LXIII.

1715.

NOtre Curé (1) a de grands ſoins de moi : c'eſt un ſaint Paſteur : je ſuis trop heureuſe d'être dans ſa Paroiſſe : mon habitation eſt commode, jolie, ſolitaire, & ſi ſéparée, que je ne crois pas que je puiſſe jamais m'appercevoir du voiſinage, ſur-tout ſi l'on me laiſſe l'Abbé de Choiſy, dont le train & la perſonne ne reſſemblent à rien de ce qu'on voit dans ce nouveau monde. J'entends, dès le matin, le chant des coqs, & le ſon des cloches de pluſieurs petits Couvents, qui invitent à prier Dieu. Depuis que je ſuis ici, je ne vois rien qui ne ſoit conforme à mes triſtes penſées. J'attends mes enfants avec une impatience mêlée de crainte. Ne vous verrai-je point, ma chere

(1) Languet de Gergy, Curé de St. Sulpice.

tante? eſt-il auſſi triſte d'être niece, que d'être mere?

LETTRE LXIV.

MR. d'Auxerre me rapporta hier au ſoir des nouvelles de St. Cyr, qui m'inquietent: j'envoye ſavoir, ma chere tante, comment vous avez paſſé la nuit. J'ai vu notre Curé : il eſt affamé de vous voir : il ſe tue, à force de travail : je ne vois perſonne qui ne ſoit content de lui. Quelque choſe me reprit hier aſſez fort: j'ai dormi cette nuit, & le reſte eſt calmé. Les ouvriers ſont encore chez moi. J'entrai un moment dans mon petit jardin, il eſt à peu près grand comme deux fois votre petite chambre de St. Cyr : cependant il y a deux cabinets extrêmement couverts, des paliſſades, des chaſſelas, des légumes, des fleurs : aſſurément le terrein eſt employé : j'ai une écurie que je n'embarraſſerai pas ſitôt par mes équipages.

depuis long-temps je n'avois reçu de vos lettres. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre Hermitage au milieu de Paris vous donne autant de plaiſir que vous me le dites ; mais je vous ſoupçonne quelquefois du deſſein de me diſſiper, quoique vous ſoyez bien rentrée dans vous-même & bien triſte. Je vous recommande Mlles. de Conflans : n'ont-elles que leur logement ? Voyent-elles Mr. le Curé de St. Sulpice ? La Ducheſſe du Lude leur donne 50 écus tous les ans : n'en pourroit-on tirer davantage ? Remerciez bien, je vous conjure, toutes les Dames que vous me nommez : je ſuis très-ſenſible à leurs bontés. J'ai reçu la lettre de Me. de Dangeau, plus agréable, plus aimable que vous ne le pouvez croire : je ſuis indigne d'y répondre. Si votre converſation eſt du ſtyle de vos lettres, elle ne me feroit pas tant de mal que celle de mon pauvre Duc du Maine, dont j'ai été deux jours malade : du reſte, je me porte bien, je ſuis tranquille, & je vais dans les claſſes voir des enfants, que Me. de Dangeau admireroit bien. Je ne ſaurois croire que Me. la Ducheſſe de Berry vous refuſe de paſſer dans le jardin en chaiſe : mais au pis aller, vous n'aurez pas plus de chemin à faire par la rue.

Outre le peu de vivacité que j'ai pour répondre à la jolie lettre de Me. de Dangeau, je ſuis bien-aiſe de pouvoir dire encore quelque temps que je n'écris qu'à vous : & vous voyez même que ce n'eſt pas de ma main. Je prends part à la joie de notre amie de voir Mr. de Dangeau augmenter dans la piété : c'eſt une bien grande conſolation pour elle, qui apparemment le verra mourir ſaintement : ſon cœur eſt trop bon pour ne pas eſpérer : elle eſt admirable de me dire qu'elle ſe ſouvient de mes diſcours : ſes actions, depuis qu'elle eſt au monde, ſont bien au-deſſus de tout ce que je puis dire, & vous ſavez à quel point je l'eſtime ; mais je crains toujours qu'elle ne vous échappe, ſi elle perd Mr. ſon mari, & qu'elle ne ſe mette dans un Couvent, où elle ſe ſouviendra de moi par les mécomptes qu'elle y trouvera. Il faut bien vous dire, avec cette charmante écriture, que je vous aime toutes deux bien tendrement.

LETTRE LXVI.

De Mad. de Maintenon.

11 *Septembre* 1715.

JE vous conjure de ne point envoyer d'exprès ici sur les petites fievres que vous me connoissez depuis si long-temps, & qui n'ont point de suite : vous saurez souvent de mes nouvelles par nous-mêmes, & vous en aurez toujours par Mr. Mauduit, homme d'affaires des Dames de St. Louis, qui n'est pas loin de chez vous. Je ne puis donc entrer jamais pour rien dans les ménagements de votre santé ! Je vous fais bien mauvais gré de ce que vous sortez toujours trop-tôt : vous êtes trop bien instruite, pour douter que vos prieres dans votre lit ne soient aussi agréables à Dieu qu'à l'Eglise, quand il vous met hors d'état d'y aller.

Je vis hier Mr. le Curé de St. Sulpice, qui est bien content de vous : je l'assurai de la sincérité de votre conversion, (1)

(1) Me. de Caylus, née Calviniste, avoit été Quiétiste, puis Janséniste, & enfin Catholique.

& je n'y eus pas grande peine : il est persuadé de votre droiture. J'approuve fort votre projet pour le ménage, & j'admire votre jardin. Mille amitiés à Me. de Dangeau : je comprends l'état de son mari : un attachement & une habitude de cinquante-cinq ans laisse un grand vuide dans la vie. Je viens à votre seconde lettre : vous avez raison de regarder mon cœur dans les présents que je vous fais. J'ai bien cru que vous seriez bien-aise de voir de mon écriture : je n'ai encore écrit à personne, & ce que je vous écrivis me mit en sueur à être nécessitée de changer de tout. Ne vous vantez pas de mes petits présents, pour épargner votre cousine (1) : elle vint hier ici, & Mlle. d'Aumale la refusa ; (*elle avoit reçu ordre de tout refuser dans ces premiers temps*) elle s'en tourna fort court, & je la crus en colere ; mais j'en reçus le soir une lettre toute pleine de raison & d'amitié : dites-lui bien qu'après un tel exemple, personne ne peut plus se présenter pour me voir : il faut que je me repose.

Je reprends ma lettre pour vous dire que je vous envoye deux petits coffres

---

(1) Mad. la Maréchale de Noailles.

assez commodes sur une toilette : ils vous seront précieux par le chiffre qui est dessus. Je voudrois bien que la piété eût plus de part aux résolutions du Comte de Caylus : les autres projets sont sujets au changement. Je ne puis plus tenir ma plume : je n'ai de mal que cette foiblesse, mais c'en est un qui me réduit à ne rien faire : ce qui est un martyre pour moi. Vos lettres me font plaisir. Madame d'O a envoyé savoir de mes nouvelles : faites-lui mes remercimens : il n'y a qu'à envoyer chez vous, dites-le bien à nos cheres Dames.

LETTRE LXVII.

De Mad. de Caylus.

13 *Septembre* 1715.

VOus voyez avec quelle soumission je vous obéis, malgré l'impatience que j'avois de vous remercier, ma chere tante, de votre derniere & grande lettre : je ne me sers que de la voie du pauvre Léger. Ce qu'il vous en coûte pour écrire, trouble bien le plaisir que j'ai de voir de votre écriture : au nom de Dieu, ma chère

tante ; ne me donnez cette consolation que quand ce vous sera à vous-même un amusement. Je ne suis pas sortie de mon lit depuis Dimanche, je m'en trouve bien : tout est passé, ne soyez donc plus piquée contre moi : je serai très-raisonnable à l'avenir. Vous pouvez ; ma chere tante, être assurée que Mr. le Curé de St. Sulpice sera de plus en plus persuadé de ma sincérité : & s'il étoit permis d'avoir en cela des vues humaines, je m'abandonnerois au plaisir de montrer que ce n'étoit pas pour vous faire ma cour, quoiqu'à vous dire la vérité, j'étois ravie que mes sentiments se trouvassent conformes aux vôtres. Il y a deux jours que je n'ai vu Me. de Dangeau ; j'espere que le troisieme ne se passera pas, sans que nous parlions bien de vous. Je n'ai point encore entendu parler de ma cousine. Je me garderai bien de me vanter des présents que vous avez la bonté de me faire : ces deux petits coffres me seront aussi précieux que vous l'avez jugé : trop de raisons les rendent tels.

La grosse d'O étouffe chez elle : elle envoya ici en arrivant, & me manda qu'elle viendroit me voir le lendemain : cependant elle n'est pas venue. A coup sûr, quelque misere l'en empêche, ou de

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

V[illegible] Mlle [illegible] elle [illegible]

[illegible]

l'élévation de M. le Cardinal de Biffy; mais c'eſt une joie modérée. Je voudrois bien que le Cardinal de Polignac fût tiré de l'indigence où il eſt : on m'écrit de Varſovie pour que je l'oblige à payer ſes dettes.

Les enfants gagnent toujours quelque choſe au déménagement : j'ai plus trouvé de richeſſes que je ne croyois en avoir : je crois que ce que contient le vieux ſac noir vous fera plaiſir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités ; je vous prie donc de me faire préſent d'une ſonnette d'argent. Adieu, ma chere niece ; je ne puis écrire : je ſue continuellement, & je ne dors point.

RÉPONSE.

Me. de Caylus ſe tient fort honorée des préſents que vous faites à Mlle. de Murçai : vous l'avez toujours traitée en mere : ce qui n'a pas moins fait ſa gloire que ſon bonheur : en un mot, ma chere tante, je ſuis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté ; mais je ne ſaurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractere & combien je ſuis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette conſolation.

ſa ſanté, ou de manque de carroſſe : je lui dirai que vous vous ſouvenez d'elle, & je lui ferai plaiſir. Me. d'Eſpinoy & Me. de Remiremont ne ſe démentent point ſur les témoignages de leur amitié : je trouve en tout la vérité de vos conſeils, & combien vos jugements ont de ſolidité.

Mon fils le Chevalier a pris la poſte pour revenir ; mais il s'eſt arrêté à Auxerre pour y attendre mes ordres : je lui ai mandé d'achever ſa courſe juſqu'ici : la vie que je mene l'ennuyera bientôt : dîner & ſouper tête-à-tête avec une mere malade & triſte, qui ſe retire de bonne heure, n'eſt guere ſoutenable à ſon âge ; mais je ferai de mon mieux : je n'ignore pas que c'eſt mon premier devoir : ſon frere viendra à mon ſecours.

M. & Me. d'Aubigné ont de grands ſoins de moi : ce ne peut être que pour vous plaire.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à cette longue lettre, que mon logement eſt ſi écarté, que Me. de Berry vint, il y a deux jours, voir le Luxembourg, & je ne m'en apperçus pas ; je ne le ſus que quand elle fut partie : il y a un détour pour arriver chez moi, qui me charme : on croit entrer dans un village.

LETTRE LXVIII.

MOn retour s'eſt auſſi bien paſſé qu'il ſe puiſſe, après vous avoir quittée : je trouvois ſeulement qu'on me ramenoit beaucoup plus vite qu'on ne m'avoit amenée : tout ſentiment à part, je m'en porte à merveille, & je ſuis beaucoup plus vigoureuſe que vous ne croyez.

Je n'ai point trouvé de nouvelles en arrivant, & s'il y en a, M. le Maréchal de Villeroi vous les dira. On dit que M. de Louvigny eſt mieux. La journée ne ſe paſſera pas ſans que je voye Me. de Dangeau. J'ai oublié ce que vous m'avez dit pour M. de la Vrilliere, & le nom du valet de chambre de M. le Cardinal : j'ai recherché ces deux choſes dans ma tête toute la nuit, ſans les pouvoir retrouver.

J'ai reçu des nouvelles d'Eſpagne, par leſquelles on me mande que le Roi ſe porte bien. Il n'eſt plus queſtion du Chapeau d'Alberoni : le Cardinal del Giudice n'a pas ſi tort à Rome qu'on l'avoit cru.

Je viens d'avoir un meſſage de Me. de Dangeau, plus pour vous que pour moi.

Bon jour, ma chere tante, je ne perdrai assurément pas une seule occasion de vous écrire, & même sans occasion.

Voila mon livre : on réimprime Télémaque, corrigé par M. de Cambray lui-même : dès que je l'aurai, je vous l'enverrai : on s'en promet l'âge d'or.

LETTRE LXIX.

De Mad. de Maintenon.

12 Septembre 171[illegible]

VOtre état me prive d'une grande consolation : plus je me dégoûte de tout ce que je vois, & plus je sens que je m'accommoderai de vous. Madame la Princesse fut une heure avec moi, & m'amena Mlle. de Clermont plus belle que jamais : elle l'envoya à la promenade avec Madame la Duchesse, & me l'annonça avec un sourire qui fut reçu assez froidement (1). Je suis bien-aise de

---

(1) Me. de M. croyoit qu'elle entroit dans ce qui se tramoit contre M. le Duc du Maine & contre ses enfants.

l'élévation de M. le Cardinal de Biffy; mais c'eſt une joie modérée. Je voudrois bien que le Cardinal de Polignac fût tiré de l'indigence où il eſt : on m'écrit de Varſovie pour que je l'oblige à payer ſes dettes.

Les enfants gagnent toujours quelque choſe au déménagement : j'ai plus trouvé de richeſſes que je ne croyois en avoir : je crois que ce que contient le vieux ſac noir vous fera plaiſir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités ; je vous prie donc de me faire préſent d'une ſonnette d'argent. Adieu, ma chere niece ; je ne puis écrire : je ſue continuellement, & je ne dors point.

RÉPONSE.

Me. de Caylus ſe tient fort honorée des préſents que vous faites à Mlle. de Murçai : vous l'avez toujours traitée en mere : ce qui n'a pas moins fait ſa gloire que ſon bonheur : en un mot, ma chere tante, je ſuis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté ; mais je ne ſaurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractere, & combien je ſuis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette conſolation. Je

porte vîte mes regards ſur une petite caſſette qui m'arrive, & que je reconnois : elle eſt ſeule digne de renfermer toutes vos lettres & ces charmants billets, ma conſolation & mon plaiſir. Que de choſes me ſont arrivées de votre part aujourd'hui ! mais j'abrege les remercîments que vous n'aimez point, & je fais taire ma reconnoiſſance.

Votre ſolitude va devenir telle que vous la deſirez : quand elle ſera bien établie, vous craindrez moins les conſéquences d'une permiſſion que celles d'un refus ; vous verrez qu'il eſt impoſſible que je vive ſans vous voir. Mon fils m'écrit de Gênes, en homme qui veut faire ſes conditions : il ne ſe trouve pas aſſez raſſuré par mes lettres : je ſuis perſuadée qu'il ne réſiſtera pas à la derniere, & que je l'aurai bientôt ici : vous ſavez ſi je le veux contraindre : il y a pourtant des meſures à prendre pour aſſurer ſon Régiment à ſon frere. Une des grandes marques d'amitié que vous puiſſiez me donner, c'eſt, ce me ſemble, cette reconnoiſſance que vous voulez conſerver pour Madame de Berry. Pour moi, ma chere tante, j'en ai pour vous, & là ſe bornent tous mes ſentiments. Mon fils me mande qu'il quitteroit ſa patrie, qu'il porteroit ſa tête

fur un échafaud, plutôt que de continuer à fervir : j'ai toutes fes lettres qui annoncent une réfolution bien prife.

LETTRE LXX.

De Mad. de Maintenon.

16 *Septembre* 1715.

JE m'étois bien doutée que ce qui fortiroit du petit fac noir vous feroit plaifir, & je comprends auffi l'inquiétude où tant de richeffes vous mettent. Quelque accoutumée que je fois à être bien fervie, je ne l'ai jamais été fi promptement que je le fuis fur la fonnette : le fon en eft un peu Laffay, je ne l'en aime pas moins.

Je fuis trés-édifiée du dîné que vous avez donné à Me. de Dangeau : nous ferions tous affez riches, fi nous ne voulions que le néceffaire : elle s'eft bien preffée de me renvoyer l'argent du jeu : je ferai tenir fon aumône à Avon. Faites-lui, je vous conjure, bien des amitiés pour moi : elle fait une grande partie du feul regret que je puiffe avoir au monde : car d'ailleurs ma retraite eft délicieufe : elle le comprendra bien.

L'état de Me. d'O me touche ſenſiblement. Je ſerai toujours bien-aiſe de ſavoir des nouvelles de la *cabale*. Vos lettres ſont charmantes : elles ne ſentent point les Dames de Cour. Si on les trouvoit, on nous croiroit des Dames d'Avon : encore eſt-ce trop près d'une maiſon Royale. Dites bien à la Ducheſſe de Noailles qu'elle m'a rendu un grand ſervice en ne me voyant pas : ſa mere me preſſoit fort : depuis qu'on ſait que ma vraie niece ne m'a pas vue, perſonne n'oſe plus le propoſer.

LETTRE LXXI.

29 Septembre 1715.

IL me paroît que Me. de Dangeau & vous, vous vous trouvez ſouvent à l'Egliſe, je crains que vous n'y alliez trop; car vous êtes une vieille catarreuſe, ou catarreuſe qui devez éviter le froid : du reſte, c'eſt le plus aimable rendez-vous que vous puiſſiez prendre, & même le ſeul bon : heureuſe celle qui eſt dans un oratoire bien fermé! J'ai trois cents trente pas à faire de ma chambre à la grille, & je m'en apperçois dans mes jours de foibleſ-

fe, qui font fréquents. Dites-moi à-peu-près comment vos journées fe paffent : & ne vous abandonnez pas trop à la folitude : vous êtes encore trop jeune : vous avez des enfants, peu de bien, & vous devez conferver des amis pour la fociété & pour les fervices. Votre ami, M. de Valincour, a cherché dans ce temps-ci à m'être obligé, & m'en a écrit avec une grande honnêteté. M. Beffe qui feul m'inftruit des nouvelles, me dit hier qu'il avoit cru toucher de l'argent de fes penfions, mais qu'il étoit venu un ordre de ne plus payer: je fongeai d'abord à vous : il me paroît que vous avez plufieurs amis dans le Confeil des Finances. Il faut que je faffe une paufe : je reprendrai tantôt ma lettre, qui fera longue.

Si votre fils aîné perfifte dans fon deffein, il ne lui faudra pas grand bien : je crois qu'il partagera volontiers avec vous celui qu'il a; mais je crois auffi qu'il en faudra beaucoup au Chevalier. Si je me laiffois aller à mon inclination, je vous prierois de venir demain, quoiqu'il nous doive coûter d'une telle entrevue : mais quand je penfe que du moment qu'on faura que je vous aurai revue, j'aurai une douzaine de Dames qui me demanderont la même faveur, je ne puis m'y réfou-

revient, si son dégoût se dissipe, ou si le temps le mûrit : en attendant, son ancienneté de Colonel court toujours : voilà les raisons qui m'ont déterminée, & qui m'ont fait écrire au Duc de Noailles, que je m'abandonnois entiérement à lui pour la vente de ce Régiment : je n'en ai point eu de réponse : je n'en suis pas étonnée ; il en attend apparemment de ceux qu'il avoit en vue : il a d'ailleurs bien d'autres affaires : il a bien voulu aussi se charger du mémoire de ma pension : les ordonnances & les payements de toutes ont été suspendus ; & il n'est rien arrivé à M. Besse de particulier : on ne sait encore ce qui en sera décidé : cette décision m'est de quelque importance : mais ce que je compte, ma chere tante, pour infiniment davantage, c'est l'inquiétude que vous en voulez bien prendre.

Mon fils est arrivé, tel qu'il nous a paru dans ses lettres, ferme dans sa résolution, que tous les événements d'ici confirment de plus en plus. Il m'a dit qu'il auroit un grand desir d'avoir l'honneur de vous voir : je lui en ai su bon gré : je lui laisse la liberté d'être seul, tant qu'il veut : je suis bien-aise les soirs quand la compagnie est sortie, de le retrouver : il n'est point triste, & a vu

beaucoup

beaucoup de choses, entre autres Me. des Urſins, avec laquelle il a eu une converſation de trois heures. Je ne crois pas qu'il y ait de contraſte plus parfait que celui de ces deux caracteres: ce qui me fait eſpérer que comme l'âge & les aventures fâcheuſes ne corrigent point l'ambition, que l'ambition pourra bien ne pas venir à un homme qui n'en a pas à l'âge où il lui ſiéroit bien d'en avoir. Comptez que cette femme n'eſt point déſabuſée de faire encore quelque perſonnage; je ne ſais pas bien où, ni comment, mais le ſentiment en eſt dans le cœur. Toutes les vertus morales ſont dans ce petit garçon, à la réſerve de la piété, qu'il faut eſpérer toujours: en attendant, c'eſt une compagnie fort aimable que j'ai avec moi. Le Chevalier n'a point encore fait de ſottiſe qui ſoit venue à ma connoiſſance; je vis ſur cela comme il faudroit faire ſur-tout, au jour le jour.

Il eſt vrai que je ne vois point le C. de Rohan par toutes les raiſons qui vous ont été mandées, & parce qu'auſſi il n'eſt pas en trop bonne ſanté. J'ai remis toutes nos affaires entre les mains de Me. d'Eſpinoy & de Me. ſa ſœur. Me. de Villette a été bien mal, mais elle eſt hors d'affaire. Me. de Dangeau vint avant-hier ici,

où elle ne trouva que ſes deux ſœurs que je vous cite ſouvent : nous fûmes toutes bien-aiſes de nous voir raſſemblées. Je ne vois point Me. d'O par l'éloignement de quartier & la difficulté des voitures : mais j'ai ſu qu'elle s'étoit rendue malade réellement par ſes médecines de précaution.

Ma pareſſe, ou mes infirmités, car il y entre de tout, me ſauveront peût-être de la petite-vérole, dont on dit qu'il y a une grandiſſime quantité. Me. de Chauvelin en eſt morte, après avoir vu mourir ſon mari, enſuite ſon fils. Il faut que je me garde avec vous, ma chere tante, de la démangeaiſon de trop écrire, & que je me ſouvienne des exemples, & des leçons que j'ai reçues de vous, de ſonger plus aux autres qu'au plaiſir préſent que l'on goûte.

RÉPONSE.

JE ſuis bien-aiſe que vous ſuiviez le conſeil du Duc de Noailles pour le Régiment. C'eſt grand dommage que Mr. le C. de Caylus n'ait pas de piété : un très-honnête homme ne me paroît pas loin de Dieu : il n'auroit qu'à le prendre pour l'objet & la fin de tout ce qu'il fait : car il

n'est pas nécessaire d'être toujours à l'Eglise : je n'ai point vu de projet subsister sans ce fondement : du reste, je vous trouve très-heureuse d'avoir une si bonne compagnie dans la personne d'un fils que vous aimez si tendrement.

Je ne suis point surprise de ce que vous dites de Me. la Princesse des Ursins : j'ai cru le voir dans ses discours.

J'ai appris de bien des côtés l'état de Me. de Villette : si elle mouroit, vous seriez chargée de ses enfants : car je ne lui vois aucun parent bon à montrer, de son côté.

Je suis vraiment en peine de Me. d'O : M. d'O voit quelquefois Mlle. d'Aumale : il me paroît que leurs visites se passent à pleurer.

Benoît ayant oui dire que je prends du quinquina, m'apporta hier douze bouteilles de ce bon vin ; je fus si touchée de cette honnêteté, que j'allai le voir un moment au parloir : ce ne fut pas sans larmes de part & d'autre. Un frere de Me. de Glapion m'écrit qu'il a oui dire que j'ai renvoyé tous mes gens : que toute la Noblesse du Royaume devroit venir pour me servir, & qu'il s'offre à commencer. Ne reconnoissez-vous pas-là les sentiments de sa soeur ?

Mr. de St. Sulpice ne m'écrit point, ſans me dire que votre ſanté ſe rétablit. Je lui manderai de vous croire ſur votre parole : j'ai mes raiſons pour ne vouloir pas qu'il compte ſur d'autres. Ne vous contraignez pas pour m'écrire, ni pour ne me pas écrire : mais comptez que vos lettres ſont mon ſeul plaiſir, & le ſeul que je deſire. Léger m'a dit que vous êtes fort triſte : ſurmontez-vous là-deſſus, ma chere niece ; la triſteſſe n'eſt bonne, ni pour ce monde, ni pour l'autre. Croyez-en une perſonne aſſez gaie de ſon naturel, aſſez triſte par état, & fort inſtruite des maux inſéparables des ſoucis.

LETTRE LXXIII.

De Mad. de Caylus.

MR. de St. Sulpice n'a pas de tort de vous parler de ma bonne ſanté, j'en ſuis ſurpriſe moi-même. Je me trouve à peu près ſur un certain article, comme il y a dix ans : en vérité, on ne ſait ce qui fait du bien ou du mal. Non, ma chere tante, ſoyez aſſurée que je ne me contraindrai jamais pour vous écrire.

Je fais de mon mieux sur la tristesse : je sais trop combien vous avez raison : elle n'est bonne à rien : mais, ma chere tante, je suis prise par trop d'endroits, & tous si sensibles ! Mon fils m'est en effet une compagnie fort agréable : j'espere que la piété lui viendra : ses moeurs sont si bonnes & ses intentions si droites ! tant de vérité & d'éloignement du mal me persuadent que Dieu le touchera : il a toujours dans la tête de vous aller voir : il ne m'est point encore revenu que son frere ait fait de sottise. La petite Brindinete seroit-elle Molitar ? J'en ai grand'peur.

Nous avons joué une partie de l'après-dîné avec Mlle. de Courcillon : son petit nez paroît devoir être un jour celui de la grand'mere. Nous ne voyons point du tout Me. d'O : j'ai été chez Me. de Levis, qui ne me paroît entendre raillerie, non plus que moi, sur ce que vous ne voulez pas nous voir. Je dis de vos nouvelles à beaucoup de gens qui s'en informent, & qui desirent que je vous les nomme : la liste ne laisseroit pas d'en être encore assez longue : mais cette lettre l'est trop.

LETTRE LXXIV.

NOus savons briller à peu de fraix, quand nous avons l'habileté de nous faire croire si souvent à l'Eglise : ma dévotion dépend de ma santé : je n'y vais qu'une fois par jour : encore y en a-t-il où je n'y vais point. Nous sommes assez commodément à St. Sulpice dans une Chapelle, où il n'entre que des personnes de mérite : il n'y eut jamais un lieu plus commode, il n'y eut jamais un temps plus propre pour se détacher du monde, & pour se donner à Dieu : il faudroit être bien incorrigible & bien malheureuse, pour ne le pas mettre à profit. Je souffre beaucoup du trajet que vous avez à faire pour communier : pourquoi ne pas prendre le logement d'en-haut, où vous avez un Oratoire, auquel tient une petite Chapelle où vous communieriez avec une grande facilité ? Il est vrai que vous ne feriez plus de plain pied à la Communauté & au jardin : mais ne pourroit-on point vous descendre en chaise, quand vous seriez foible ? Ne pourroit-on pas même, quand vous le seriez au point de ne pouvoir sortir, faire monter la Com-

munauté dans votre chambre, aux heures où vous aimez à vous y trouver? Vous feriez plus à portée des classes. Quant au dérangement, (qui est ce qui vous arrêtera le plus) ce qui est en-haut aujourd'hui ne sera-t-il pas aussi-bien dans votre appartement bas? Vous vous moquez de moi, direz-vous, de me donner des conseils pour l'arrangement: j'avoue que je ne m'y entends pas aussi bien que vous: mais personne aussi ne s'entend comme vous à prendre toutes les incommodités sur elle: savez-vous, ma chere tante, que c'est prendre sur-tout ce que vous aimez, sur cette sainte maison qui fait toute votre consolation, sur chacune de ses filles, qui donneroient toute leur vie, leur sang pour vous conserver? Je ne m'abandonne point à la solitude: je ne la crains, ni ne la cherche. Si mes amis m'abandonnent, je ne courrai pas après: jusqu'à présent, je ne vois que trop de monde. Je me leve, c'est-à-dire, je m'éveille à huit heures, je prie Dieu dans mon lit, j'y fais ma lecture Chrétienne, & ensuite mon petit déjeûné: quand je me sens vigoureuse, je vais à la Messe; & quand j'en suis revenue, j'écris, si j'ai à écrire: je donne vogue à mes affaires; je donne audience à un

Mr. Thibault, à un créancier, à d'autres gens d'affaires, dont les uns me découvrent que ce Mr. Thilbault est un frippon, qu'il faut pourtant ménager jusqu'à ce que les grandes affaires de l'Etat puissent permettre à Mr. Fagon de prendre quelque connoissance des miennes, & que je voye avec lui le remede qu'il faut appliquer à ce désordre. Je dîne, je soupe seule, ou avec mon fils. Pour l'ordinaire, après mon dîné, mon fils & moi, nous jouons ensemble au trictrac: je cause avec lui, je travaille, il me fait la lecture: sur les quatre ou cinq heures, il me vient du monde, quelquefois trop; à huit heures, tout part: je demeure dans ma solitude. J'ai retenu une fois Me. de Barneval & Mr. d'Auxerre, plus pour mon fils que pour moi: il est si affidu à me tenir compagnie, je crois qu'il lui est si bon qu'il s'en fasse une habitude, que j'ai grand soin qu'il ne s'ennuye pas trop. Voilà, ma chere tante, quelle a été ma vie jusqu'à ce jour. A l'égard des amis qui me sont demeurés, ils ne sont pas fort en état de me rendre service, à la réserve de Mr. Fagon, sur lequel je compte beaucoup: si celui-là me manque, il ne faut plus se fier à personne. Je vous mandai, il y a deux jours, que Mr. le Duc

de Noailles m'étoit venu voir, qu'il étoit entré avec bonté dans l'affaire de mon fils : il veut bien aussi parler de ma pension ; mais il ne me rassura guere sur le bruit qui court, qu'elles seront retranchées du tiers. Mr. de Valincourt soutient, par les visites qu'il me rend, le personnage qu'il vous a montré dans ce qu'il a eu l'honneur de vous écrire : je l'ai toujours reconnu pour un fort honnête homme. Mon fils & moi vivrons avec Brindi comme avec notre enfant : c'est ainsi que je fais mon projet.

Mr. le Maréchal d'Harcourt me fit aller d'autorité, il y a quelques jours, chez Madame de Berry : je m'adressai à la pauvre d'Avaise : je demandai un moment où toute la France n'y seroit pas : je l'obtins : j'y fus une minute : on me traita honnêtement : je sortis de-là, hors de moi, trempée de sueur & dans une agitation qu'il vous est plus aisé de comprendre, qu'à moi de l'exprimer. Je conçois vos raisons, ma chere tante, pour que je n'aille point encore à St. Cyr : je les avois devinées : mais la Duchesse de Noailles ne sera pas en état d'y aller, quand même vous le lui permettriez, qu'elle ne soit accouchée, à moins que la jalousie ne lui fît trouver des forces. Il

me passe une chose par la tête, qu'il faut que je vous dise, malgré la longueur de cette lettre : ne seroit-il point possible, que je trouvasse aux environs de St. Cyr une chambre ? quand ce seroit dans une maison de paysan, je ne m'en soucierois pas, pourvu qu'elle pût passer dans le monde pour une maison de campagne, où j'irois prendre l'air : il ne seroit pas naturel que vous me refusassiez, dans le voisinage, l'entrée de St. Cyr : j'y serois plus ou moins, selon qu'il vous conviendroit : & personne alors ne seroit en droit de se plaindre. Quand on a vécu avec les gens, on les devine sans qu'ils parlent : il y a trois jours que je disois à Me. de Dangeau tout ce que vous m'écrivez sur les pensions que vous faites. Je ne serois pas à portée de parler à Mr. de Caumartin, quand il seroit en état, lui, de m'entendre : mais il n'y est pas : il est du nombre de ceux qui ont été remerciés : il est, à ce que j'ai ouï dire, fort mal dans ses affaires. Me. de Dangeau se seroit volontiers chargée de le toucher. Je vous rendrai compte du Cardinal de Rohan, dès que je l'aurai vu ; je vous assure d'avance, qu'il fera ce que vous desirez, s'il lui est possible. Me. de Barneval est fort incertaine sur sa pension : c'est l'état où nous som-

mes tous : mais elle est fort reconnoissante de la charité que vous avez pour elle. Ce qui nous rend sans ressources, c'est que nous sommes un nombre de gens, honnêtes gens à la vérité, pleins de probité, d'honneur, mais de la vieille Cour, mais bons à rien. Je ne réponds point, ma chere tante, à la fin de votre lettre : celle-ci n'est que trop longue : & je vous conseille d'en reprendre la lecture, autant de fois que vous avez été à m'écrire la vôtre. Bien des gens s'adressent à moi pour savoir de vos nouvelles : de ce nombre sont quelques-uns de mes Maréchaux, entre autres le Maréchal de Tallard.

RÉPONSE.

J'Ai à répondre à deux de vos lettres, ma chere niece, l'une du 1er. de ce mois, & l'autre du 6. Il y a deux projets dans la premiere, assez extravagants : l'un regarde mon logement ici, & l'autre, la maison de plaisance que vous voulez prendre dans le village de St. Cyr. Le premier auroit de plus grandes incommodités que celui où je suis : ce n'est pas la peine de vous l'expliquer. Quant au second, il ne seroit peut-être pas impossible d'avoir une chambre à Trianon, ou

à la Ménagerie : mais comment nous joindrions-nous ? Il faudra y penser au printemps. Je suis très-contente de la description ; elle est mêlée de solitude & de compagnie : cet endroit-là me paroît à souhait. On dit que Mr. Fagon est très-occupé ; je crains qu'il ne puisse vous donner le secours dont vous avez besoin. Mr. le Maréchal d'Harcourt a bien fait de vous faire aller chez Mad. de Berry : car après tout, vous lui devez être obligée de votre logement : il ne faut pas mettre sa grandeur d'ame à être ingrate. Je voudrois que vous pussiez obtenir qu'on vous changeât de voisins : il est triste d'être entre des espiegles & de beaux esprits.

LETTRE LXXV.

De Mad. de Caylus.

CE n'étoit pas sans quelque soupçon du jugement que vous avez porté de mes deux projets, que je vous les avois confiés : non que je ne les crusse moi-même très-raisonnables ; mais par la connoissance que j'ai de cet oubli de vous-même, d'un côté, & de cet esprit de Néron, de l'autre. Cependant, ma chere

tante, vous convenez que je pourrai aller à la Ménagerie ou à Trianon. Pourquoi me remettre au Printemps? Hé! l'hyver me tuera, avant que je puisse profiter de la belle saison. Il est vrai, que M. Fagon est fort occupé, & que mes affaires en souffrent : mais c'est pourtant mon bel endroit. Me. de Dangeau n'est point malade ; j'ai passé le jour chez elle. Le Maréchal de Villeroi m'avoit envoyé demander hier au soir, si je voulois lui donner à dîner, ou me trouver chez Me. de Dangeau. Hà! bon Dieu! m'écriai-je, lui donner à dîner! je ne suis pas si sotte : il n'y a point de comparaison entre en recevoir ou en donner : j'irois à quatre pattes pour éviter ce dernier inconvénient, dussé-je y faire la plus méchante chere du monde. J'ai donc été au rendez-vous. On ne veut point à Charenton de la fille de Me. de Barneval. Me. de Villette est hors d'affaire ; j'en suis ravie, & pour elle, & pour sa famille : elle a quelques vûes pour notre Régiment. Je n'aurois jamais cru avoir un souvenir tendre pour Benoît, vous me l'avez inspiré. Pour le frere de Me. de Clapion, il ne m'étonne pas, il a raison. Qu'il seroit aimable de vivre avec de telles gens! que ceux qu'on trouve ici sont différents.

LETTRE LXXVI.

De Madame de Caylus à Madame de Glapion.

IL est vrai, Madame, que la durée de la derniere fievre m'avoit extrêmement inquiétée, & que je croyois la visite de M. le Maréchal de Villeroi peu propre à rétablir une santé languissante : je l'avois pourtant bien prié de nous ménager : c'est quelque chose que nous en ayons été quittes pour un mal de tête. Je me serois servie des avis que vous me donnez, Madame, si je n'avois été dans la nécessité, de répondre précisément à ce qu'on m'a écrit, & j'ai cru qu'il falloit remettre cette pensée à une autre fois. Cependant, Madame, j'en suis bien touchée, & avec autant de raison, pour le moins, que vous en avez eu de l'être, d'une lettre où je faisois bien naturellement les honneurs de votre maison, comptant que vous n'avez toutes de plus grand intérêt que la conservation de ma tante & sa commodité : il semble qu'elle en a de tout opposés. Non, Madame, M. d'Auxerre ne vous croit point de ces pauvres Re-

ligieuſes qui s'ennuyent : ayez meilleure opinion de ſon diſcernement, & croyez que quelqu'un qui m'appartient d'auſſi près, quand il ne vous auroit jamais vûe, ne pourroit ignorer au moins une partie de ce que vous êtes. Je craïns bien de n'avoir pas reçu M. votre parent, comme je le devois : je ne lus la fin de votre lettre, qu'après qu'il fut parti ; mais j'aurois dû le connoître à ſa politeſſe. On m'a flattée de l'eſpérance de voir un jour Mlle. d'Aumale à Paris : que je ſerois aiſe de la tenir un peu chez moi, & de bien cauſer avec elle ! Adieu, Madame.

LETTRE LXXVII.

De Mad. de Maintenon.

11 Octobre 1715.

ENfin, je ſuis parvenue à ſavoir l'état de votre ſanté, quoique M. d'Auxerre ne me voulût parler que de votre beauté. Vous êtes ſouvent couchée, & vous n'allez point en carroſſe ; mais comment accommodez-vous cette ſageſſe avec l'impatience que vous marquez de faire huit lieues pour me venir voir ?

Je ne crois pas devoir y conſentir : conſidérez, d'un autre côté, que dès le moment que je vous aurai revue, il faudra diſputer quelques ſemaines contre les autres, les voir à la fin une à une, & enſuite toutes à la fois : votre couſine relevera pendant ce temps-là, & je ſerai toujours troublée d'un projet de dîné, de viſites & de diſpute : vous êtes ſi ſenſée, que je ne ſaurois croire que vous penſiez autrement que moi. Vous me direz : cela eſt vrai, mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que ſi j'en pouvois demeurer à vous, je vous prierois de venir demain. Je vis hier M. le Maréchal de Villeroi, plus pathétique que je ne l'avois vu : il pleura beaucoup, & je pleurai ſi bien, que je ne ſuis pas encore bien remiſe de la nuit qu'il m'a fait paſſer : il ne me parla point de votre ſoupé : il n'y eut pas le moindre badinage entre nous : il fut quatre heures avec moi : il eſt perſuadé qu'on retranchera les penſions, & croit que tout ce qui vous regarde doit paſſer par le Duc de Noailles (1).

Me. de St. Pars trouve que M. d'Auxerre

(1) Alors Préſident des Finances.

vous ressemble comme deux gouttes d'eau: la ressemblance avec un beau-frere n'est pas fort honnête; mais elle est si sensible, qu'elle ne peut s'en taire. Vous voyez par ce trait qu'au moins Me. de St. Pars ne ressemble pas à Me. de Glapion.

LETTRE LXXVIII.

De Mad. de Caylus.

C'Est précisément parce que je veux aller à St. Cyr, que j'ai tant de soin de ma santé; d'ailleurs, je ne suis pas fâchée qu'on ne me croye point en état de faire des visites: mais je consens, ma chere tante, quoiqu'avec peine, de laisser couler encore un peu de temps: je veux ce que vous voulez, quoiqu'il m'en coûte: il n'y a que la Duchesse de Noailles qui m'embarrasse; car pour toutes les autres, j'en triompherois aisément: pourroient-elles trouver injuste que j'aye des préférences? aux amies la parenté doit être une raison: aux parentes, l'amitié & l'attachement particulier, s'il y a encore quelque justice dans le monde. Ce n'étoit donc pas sans raison que je crai-

gnois tant la visite du Maréchal de Villeroi ! voilà celle que, malgré tout son mérite, vous deviez vous retrancher : elles ne sont plus bonnes qu'à vous tuer. Je ne veux point croire encore que les pensions soient retranchées : cette pensée me meneroit à des projets un peu trop violents : à chaque jour suffit son mal, j'en ai eu jusqu'à présent plus que je n'en pouvois porter. Il faut me consoler par la ressemblance flatteuse que j'ai avec M. d'Auxerre : je ne crois pourtant pas que Me. de Glapion eût consenti volontiers que vous me l'eussiez écrit ; mais je vous en remercie, car elle m'a fort divertie. Le Cardinal de Rohan vous verra bientôt : il compte qu'il y aura quelque chose pour Moret : mes Princesses Lorraines feront de leur mieux auprès de Me. la Princesse de Conti ; mais elles me dirent qu'elles l'avoient trouvé par avance découragée sur cette bonne œuvre, parce qu'il lui étoit revenu que vous n'y vouliez plus rien donner. Me. de Dangeau vint dîner avec moi, il y a deux jours : elle étoit toute abattue, & pas encore remise d'une visite qu'elle avoit rendue à Madame aux Carmélites, où son cœur avoit souffert. Me. de Levis est à Provins. Mon Philosophe & mon Brindi sont tous

deux assez raisonnables, chacun en leur espece ; voilà, ma chere tante, tout ce que je sais, ou tout ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire. On dit que les postes sont sûres, mais la défiance l'est davantage.

LETTRE LXXIX.

De Mad. de Caylus.

CE n'est, ma chere tante, que pour le plaisir de vous écrire, que je vous écris : ainsi ma lettre sera fort courte ; je ne sais pourtant si je n'ai point oublié de vous dire que j'ai vu le C. de Rohan ; qu'il s'adressera directement à la Reine d'Angleterre pour ce qui la regarde ; & qu'à l'égard de Moret, il fera tout ce qui dépendra de lui ; mais qu'il ne sait encore de quoi il sera le maître. Je continue à me bien porter. Je n'ai point vu Me. de Dangeau ; je sais seulement qu'elle est en bonne santé : celle de Me. de Villette a de la peine à revenir, je pourrai lui vendre mon Régiment, si elle, de son côté, peut vendre sa Charge. J'écrirai directement à M. le Duc d'Orléans

pour ma pension : je ferai rendre ma lettre par le Maréchal de Villeroi. Voilà où j'en suis, avec beaucoup d'autres choses peu agréables ; mais je suis contente de mes enfants, & fort tranquille chez moi. Je suis infiniment occupée de ce qui se passe à St. Cyr : je vous suis dans toutes vos heures : je m'y transporte en esprit : on ne s'apperçoit ici en façon du monde d'être dans la dépendance d'un palais : les ouvriers sont & seront encore long-temps chez moi : je suis toujours dans ma petite chambre haute, accablée par la quantité de meubles. Je viens de recevoir une visite du petit Léger : il est fait à peindre : il m'assure qu'il est fort sage : il a tout l'air de dire vrai. Après la promesse que je vous ai faite, je n'ose entamer une autre page.

RÉPONSE.

J'Ai perdu votre lettre : Mlle. d'Aumale m'assure qu'elle me va dire tout ce qui y étoit.

Je serois bien fâchée que le Duc de Noailles vous abandonnât ; il m'a toujours paru vous aimer : il me revient de tous côtés qu'il est accablé de travail. Vous m'assurez toujours que vous vous

portez bien : mais je voudrois savoir le détail de cette bonne santé ; est-ce que vous n'avez plus rien, ou l'avez-vous sans accident ? N'êtes-vous plus foible ? dormez-vous ? j'attends réponse sur tous ces articles-là.

Brindelette dit qu'elle ne se souvient plus de rien : son mérite passe celui de Molitard ; l'une prend les manieres & les impressions de St. Cyr, l'autre les quitte. J'ai reçu ce matin une lettre de vous. Pourquoi m'annoncez-vous d'abord qu'elle sera courte, vous qui savez que mon unique plaisir est de les lire ? Si M. le Cardinal de Rohan donne quelque chose à Moret, il faut que je le sache. Dites un mot à vos Princesses Lorraines, pour voir si elles ne pourroient point toucher le cœur de Mad. la Princesse de Conti, pour ces pauvres filles-là : ce sont des Saintes qui meurent de faim : elle leur donnoit autrefois, & avoit même la bonté d'y aller : elle pourroit leur attirer quelques aumônes & quelques quêtes, si l'on en fait encore à la Cour : si elles passoient par Me. la Duchesse de Ventadour, nous y aurions quelque crédit : il faudra que ce Couvent-là se sépare, si la charité n'en prend soin.

Faites-moi savoir, je vous prie, où

l'on en eſt pour les penſions, & ce que vous aviez du Roi. M. le Maréchal de Villeroi eſt un bon ami : il faut, ma chere niece, s'accommoder au temps ; il y a plus de ſageſſe à cette conduite, que de lâcheté. C'eſt beaucoup que vous ſoyez contente de Mrs. vos enfants : car c'eſt-là le ſenſible.

Vous me répondez bien froidement ſur Me. d'O : y auroit-il quelque choſe qui vous auroit ſéparées ? Je ne vois plus en elle que ſa douceur, ſa bonté, & l'attachement pour tout ce que nous avons le plus aimé.

LETTRE LXXX.

De Mad. de Caylus.

IL y a quelque choſe de bien terrible dans l'air, il en faut convenir : combien d'obſtacles pour tout ce qui peut faire plaiſir aux gens raiſonnables ? Le Roi d'Angleterre cauſe ici de grandes inquiétudes à ceux qui ſont véritablement dans ſes intérêts, quoique l'Ecoſſe ſoit comme en ſûreté pour lui, & que par la diſpoſition du camp du Duc d'Argile, il ne puiſ-

ſe, à ce qu'on dit, ſortir d'où il eſt, qu'il ne ſe trouve entre deux feux, tant le Comte de Marr le tient ſerré. Mais les Provinces d'Angleterre, qu'on diſoit être ſoulevées, ou prêtes à ſe ſoulever, ne le ſont point : & vous ſavez mieux que moi, puiſque vous avez vu la Reine, la belle action qu'à faite le Duc d'Ormond, de ne vouloir être ſuivi de perſonne, & de s'expoſer ſeul à deſcendre dans un pays ennemi. Ce qu'il eſt devenu, auſſi-bien que le Roi d'Angleterre, depuis qu'ils ſe ſont embarqués, voilà notre ſujet de crainte. Les Anglois qui ſont à Paris dans les intérêts du Roi Jacques, ſe plaignent du peu de ſecret de St. Germain, & les ſoupçons contre Midleton ſont tels qu'ils ont toujours été, quoiqu'un de ſes enfants ait été arrêté par l'ordre de Mr. le Duc d'Orléans, comme il alloit paſſer en Angleterre pour ſuivre le Roi ſon Maître. Voilà, ma chere tante, tout ce que je ſais, & que je tiens de Me. de Villette, qui, malgré ſon état, eſt très-bien informée : elle avoit vu le matin Bolingbrocke, qui paroît faire ſes adieux dans Paris, pour en ſortir.

On dit que Mr. Deſmarets eſt attaqué pour 1600000 livres, qui ont été employées ſans les formalités requiſes. L'ar-

gent se resserre plus que jamais : l'affaire est si sérieuse, qu'il n'y a si grand & si petit, si éclairé & si imbécille, qui ne soit dans la consternation.

La pauvre la Jonchamp me serre le cœur : le procédé noble de son mari mériteroit une autre récompense.

LETTRE LXXXI.

De Mad. de Maintenon.

25 *Octobre* 1715.

JE ne saurois croire que le Duc de Noailles vous abandonne, à moins que je n'en voye une plus grande certitude : il me paroît vous aimer, il est honnête homme ; il faudra voir l'effet de la Régence. Mr. le Maréchal de Villeroi insista bien sur ce qu'il faut que ce soit lui qui entre dans toutes vos affaires, & qu'il seroit fâché avec raison, si d'autres s'en mêloient.

Mr. d'Auxerre m'avoit dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos pensions, & le compte que vous m'en envoyez, me dit seize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Me. de Dangeau, &

& une peinture bien naturelle de son état ; je crains toujours qu'elle ne perde bientôt son mari, & que vous ne la perdiez ensuite. Elle m'écrit qu'elle va aux Carmélites, & qu'elle y attaque le Jansénisme : mandez-moi si elle ne me trompe point ; elle se fait un grand plaisir de la solitude qu'elle projette avec vous : elle a grande raison ; elle envie le bonheur des Evêques qui me voyent, & je ne sais pourquoi je me suis embarquée à cette distinction ; mais j'espere qu'il y en aura peu qui en abuseront. Elle finit sa lettre par des assurances d'amitié, toutes pleines d'esprit & de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur romanesque, mais je sais bien l'aimer tendrement. J'ai reçu aussi une lettre de Me. de Levis, qui me paroît ne point entendre raison sur ce que je ne la veux point voir : remerciez-la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, & que je crois sincere. Toutes ces visites troublent fort ma paix : je n'ai pu m'empêcher, dans les commencements, de faire quelques exceptions ; ceux-là y veulent revenir : les autres me pressent : il y en a parmi que je serois fort aise de voir ; mais de la maniere dont tout cela tourne, je ne goûterai pas assez le repos de la solitude.

LETTRE LXXXII.

Ce 27 Octobre 1715.

JE me hâte de répondre à votre lettre d'hier, ma chere niece, à cause des intérêts des pauvres filles de Moret. Il n'est point vrai que je ne veuille plus leur rien donner. Si la grande Princesse & M. le Cardinal de Rohan pouvoient leur assembler 2000 liv., j'en donnerois volontiers 3000. Il faudroit, en ce cas-là, que les aumônes passassent par la Princesse, qui a quelques domestiques qui connoissent cette maison-là : elle s'accoutumeroit à en entendre parler ; & à ma mort, il est vraisemblable qu'elle ne les abandonneroit pas. Conduisez bien cette affaire ; vous avez de bons négociateurs.

Je vous prie de me mander, s'il est vrai que M. le Duc d'Orléans ait retenu 10000 liv. de pension sur la Charge de premier Médecin, pour les donner à M. Fagon avec son habitation au Jardin des Simples. Si le feu Roi fait cela, il l'aura fort approuvé.

LETTRE LXXXIII.

1715.

IL ne faut pas se rendre sur la Princesse de Conti : il faut tâcher de savoir au vrai ce que nous donnera le Cardinal de Rohan ; je pense qu'il compte bien, qu'en lui demandant cette nouvelle grace, je lui remets toutes celles qu'il me faisoit aux Communions du Roi. Vous mettez-vous encore en peine d'entendre dire que j'ai la fievre ? n'y êtes-vous point accoutumée depuis plus de dix ans ? Ma santé est toujours la même, excepté que je suis plus foible qu'à l'ordinaire, & souvent dans mon lit. J'ai vu le Duc de Noailles : je lui ai fait vos remerciments ; je l'ai prié de revenir le plus tard qu'il pourroit & cela bien sincérement ; car je vous avoue que toutes les tristesses me font grand mal, en me remettant devant les yeux ce que je voudrois oublier. J'ai une curiosité que je vous prie de satisfaire en confiance : est-il vrai qu'il n'y ait plus personne au logis du Maréchal d'Harcourt ? si cela est, on n'a que faire d'avoir une bonne tête.

Pourquoi laissez-vous venir votre neveu ici ? Tâchez de me faire oublier ; & si vous vous le mettez bien dans la tête, vous y parviendrez.

LETTRE LXXXIV.

Ce 7 Novembre 1715.

VEnez, puisque vous le voulez absolument : mais après vous, je vois venir Me. de Mailly, Me. de Villette, & Me. d'Aubigné. Je vis hier M. le Duc du Maine : vous m'annoncez M. le Cardinal de Rohan. La Reine d'Angleterre ma écrit qu'elle viendroit au premier jour ; le Maréchal de Villeroi me presse tout de nouveau : en vérité, ma chere niece, ce n'est pas une retraite, ni une vie tranquille ; chaque visite me rend toute l'amertume de la Cour passée, & de la Cour présente. Je suis bien affligée de voir tant d'ennemis au Duc de Noailles. Je suis charmée que M. de Bonrepos soit du Conseil : je le serois davantage, s'il pouvoit y faire du bien. Assurez M. Fagon de mon estime, de mon amitié, de ma reconnoissance éternelle.

LETTRE LXXXIV.

Ce 11 Novembre 1715.

J'Ai vu M. le Cardinal de Rohan, qui ne m'a point fait de mal : il n'inſpire & ne reſpire que la douceur, la paix, & preſque la joie : je ſentois ſa vertu, ſon courage, ſon humeur, & il me ſembloit entretenir toutes les perſonnes qui lui appartenoient. J'appris hier au ſoir, en parlant de lui, que notre Supérieure, Me. de Vertrieux, lui demande quelquefois des graces, & qu'il les accorde avec trop de bonté ; je crains qu'elle n'en abuſe ; rien de plus indiſcret que les plus diſcretes Religieuſes.

Remerciez M. d'Auxerre de ce qu'il a fait pour Me. D...n. J'ai écrit à Me. de Dangeau, qui m'a paru le deſirer. Ne me laiſſez rien ignorer, je vous prie, de tout ce qui regarde le Chevalier de St. George, & tout ce qu'il a fait ; je ſens bien la maniere dont il en uſoit pour moi en toute occaſion. J'attends de vos nouvelles ſur le voyage auquel j'ai conſenti, & qui me fait trembler pour votre ſanté. Adieu, ma chere niece.

LETTRE LXXXVI.

De Mad. de Caylus.

LEs forces de Me. de Dangeau reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voyage ; & pourvu que nous ſoyons toutes deux en état de marcher, nous laiſſerons ce qui ne nous pourra ſuivre, puiſqu'après leur en avoir fait la propoſition, elles ne ſeront en aucun droit de ſe plaindre.

Me. de Villette eſt bien mal : elle ſe confeſſa hier : elle eſt tant ſoit peu mieux ce matin. Perſonne n'entre dans ſa chambre que ſes gens pour la ſervir, des Médecins, & Monſieur de St. Sulpice, ou ſon Confeſſeur ; car ce ne fut pas lui qui la confeſſa hier, mais un autre Prêtre de la Paroiſſe. On la ſaigna du pied après ſa confeſſion, ce qui parut la ſoulager : elle fut juſqu'à minuit aſſez bien ; le reſte de la nuit n'a pas été de même, mais depuis le matin elle eſt mieux.

C'eſt aujourd'hui le neuf de la petite-vérole du Marquis de Villeroi, & il eſt bien : ſa tante la Religieuſe l'a auſſi : ce qui afflige fort ce pauvre Maréchal, qui

croit, après ce qu'il vient de perdre, que tout lui va manquer. Me. de Pracontal étoit hier tout-à-fait hors d'affaire.

Je vous envoye, ma chere tante, les bonnes nouvelles d'Angleterre bien détaillées par M. de Dangeau. Il est si rare de trouver de quoi se réjouir, qu'il n'en faut pas perdre l'occasion.

Quoique Léger vous ait pu dire de la pâleur de mon visage, je me porte pourtant assez bien. Je sortis hier pour Me. de Villette, & de-là chez Me. de Dangeau, où je ne vis que gens que j'étois bien-aise de voir, Me. de Levis, Mmes. d'Espinoy & de Remiremont, qui, ne m'ayant point trouvée chez moi, me vinrent chercher là; Me. d'Elbœuf, Me. de Pompadour. Notre joie de nous retrouver ne fut pas sans regrets, ni sans parler de vous, ma chere tante : Me. de Dangeau s'amuse beaucoup avec sa petite fille : si elle osoit, elle ne sortiroit point de dessus ses genoux. Adieu, ma chere tante.

LETTRE LXXX

De Mad. de Maintenon

1715.

LA visite de Bolingbroke
moins convenable à l'état
Villette, que celle de M. de G
Voilà M. Desmarets dans u
état! il me fait grand pitié, &
feroit guere, s'il étoit à Mai
repos, comme il y a déja été.
peine du Marquis de Villeroi :
ble que nos afflictions nous re
sensibles à celles de nos amis.

LETTRE LXXX

De Mad. de Caylus.

ENfin, ma chere tante, n
résolu, Me. de Dangeau
Levis & moi, de partir Je
pour avoir l'honneur de vous
ne fais point mention de Me.

[illegible]

ce q [illegible]
ame [illegible]
cue [illegible]
le l [illegible]
je f [illegible]
dre [illegible]
je a [illegible]
cre [illegible]
tion [illegible]
Vil [illegible]
ren [illegible]
que [illegible]
fon [illegible]
che [illegible]
con [illegible]
je [illegible]
vo [illegible]
de [illegible]
[illegible]
M [illegible]
far [illegible]
Co [illegible]
m [illegible]

LETTRE LXXXVII.

De Mad. de Maintenon.

1715.

LA visite de Bolingbroke me paroît moins convenable à l'état de Me. de Villette, que celle de M. de Gergi.

Voilà M. Desmarets dans un étrange état ! il me fait grand pitié, & ne m'en feroit guere, s'il étoit à Maillebois en repos, comme il y a déja été. Je suis en peine du Marquis de Villeroi : il me semble que nos afflictions nous rendent plus sensibles à celles de nos amis.

LETTRE LXXXVIII.

De Mad. de Caylus.

ENfin, ma chere tante, nous avons résolu, Me. de Dangeau, Me. de Levis & moi, de partir Jeudi matin pour avoir l'honneur de vous voir : je ne fais point mention de Me. d'O par-

ce que je suis presque persuadée qu'elle aura, ou ses grandes vapeurs, ou quelques médecines qui l'en empêcheront : je le lui proposerai pourtant. Quant à moi, je sors des obstacles que je pouvois craindre : malgré de si heureuses apparences, je ne laisserai pas d'envoyer encore Mercredi un exprès vous porter la confirmation de notre voyage. Le pauvre M. de Villeroi va verser, dans votre sein, son renouvellement de douleur ; & voilà ce que votre destinée & votre bonté vous font avoir de bons amis ; pour moi, ma chere tante, je vous déclare que ce sera contre ma volonté & mes résolutions, si je fais autre chose que de me réjouir de votre vue. Si je pouvois, en me moquant des bons cœurs, endurcir le mien !

M. de Bonrepaux fera son devoir pour M. de Goulher : j'attends ses ordres pour faire agir Valincourt auprès de M. le Comte de Toulouse. On m'interrompt, ma chere tante.

vous soyez contente de notre Cardinal : est-il possible que celui-là soit nôtre, & que l'autre...... Il faut se taire ; mais en effet, le Cardinal de Rohan mérite d'être vôtre. Je vous envoye une lettre de M. de Fréjus : il me vient voir de temps en temps ; il me semble aussi qu'il est à nous. Pour le pauvre M. de Villeroi, dès qu'il a un jour, il le donne, ou à Me. de Dangeau, ou à moi : il est comme une ame en peine. Je garde votre compliment à M. Fagon pour la premiere visite qu'il voudra bien que je lui rende : son fils m'a dit qu'il falloit encore le laisser quelque temps. Je ne crois pas que Me. de Villette soit sitôt en état de vous importuner ; & quoiqu'elle ne soit plus dans un danger pressant, c'est une femme bien malade. Le Maréchal d'Harcourt donne sa charge de Capitaine des Gardes à son fils : c'est une grande grace qu'on lui fait, mais je le trouve encore plus heureux que son fils. Je ne manquerai pas de faire à M. d'Auxerre, de votre part, les remerciments que je lui avois déja faits d'avance. Il est à la campagne avec mes enfants. Permettez-moi, ma chere tante, de vous représenter que de voir la Reine d'Angleterre, c'est voir une fille de Ste. Marie, & que vous en serez reposée quand

nous aurons l'honneur de vous voir. A l'égard du Maréchal de Villeroi, que j'honore pourtant beaucoup, ce n'est pas trop mal fait de le refuser : je ne lui saurois pardonner sa derniere visite, qu'il m'avoit promis de ne pas rendre si tragique. Mr. du Maine, vous l'aimez : il a besoin de consolation & d'être fortifié ; c'en est fait, il n'y retournera de long-temps. Vous trouverez sans doute, & vous aurez raison, que depuis que je sens que j'ai la permission de vous voir, je suis fort indulgente pour les autres : il est vrai, ma chere tante, que cette espérance met dans mon sang un baume que je ne connoissois plus.

RÉPONSE.

Ce 17 Novembre 1715.

JE reçois dans ce moment deux lettres de vous, ma chere niece, l'une du 12, l'autre du 16 ; toutes deux dans le même paquet ; j'y vais répondre par ordre. Je ne parlai point de Moret à Mr. le Cardinal de Rohan ; vous savez que je suis timide à demander. Vous ferez une grande charité, si vous tirez quelque chose pour ces pauvres filles : l'avenir m'inquiete plus

de temps en temps, & je n'ai rien à faire là.

Je ne sais aucune nouvelle d'Angleterre : je suis inquiete de ce pauvre Roi. La Reine ne veut-elle donc point expédier sa visite? Faut-il que nous trouvions encore des Princes? Ce n'est pas que je ne sente que je lui sacrifierois tout, à l'exception de ma visite de St. Cyr. Nous pleurerons, mais il y a de la douceur même dans ces larmes : de plus, comme il faut commencer par-là, le plutôt que nous aurons pleuré sera le mieux. Ma santé est si bonne présentement, & je suis si peu sûre de sa durée, que j'ai grand regret au temps que je perds.

Je n'importunerai point M. Fagon, & je n'irai le voir que quand son fils & M. Boudin me diront que je le puis sans l'incommoder. Adieu, ma chere tante, vous savez combien je vous suis tendrement attachée.

RÉPONSE.

SI vous ne venez point Lundi, n'y pensez plus : le beau temps rendra tout plus facile, & éloignera davantage notre douleur ; la mienne est beaucoup plus supportable quand j'ignore tout ce qui

se passe, & je vous plains infiniment d'avoir un cœur si sensible.

J'ai vu Mr. le Maréchal de Villeroi plus tragique que jamais : il n'a rien qui le console : Dieu le touchera peut-être à force de malheurs. Mr. le Curé de St. Sulpice est venu ici. L'état de Me. de Villette me fait pitié ; il croit que vous la voyez ; j'en doute. On nous fait espérer ici que l'argent paroîtra au mois de Janvier par ce qu'on va faire sur les billets : je le souhaite bien ardemment.

Que vous êtes heureuse d'être Chrétienne & raisonnable ! Je vous vois servant Dieu, & travaillant dans votre lit, ou dans votre chaise, environnée de vos enfants, & les portant à la vertu : dans cette idée, je vous embrasse de bon cœur.

LETTRE XCII.

De Mad. de Caylus.

ME. de Villette, que nous croyions hier beaucoup mieux, a reçu tous ses Sacrements ce matin : je n'en ai été avertie qu'après : j'y ai couru, mais je ne suis point entrée dans sa chambre, &

il est vrai que je ne l'ai pas vue depuis qu'elle est si mal. Je sais qu'elle a reçu les Sacremens avec beaucoup de Religion, & qu'elle a mis ordre à tout avec un grand courage : elle est dans une tranquillité & une soumission à la volonté de Dieu bienheureuse. Ses femmes & ses Médecins, & tous les gens qui l'approchent pour la servir, en sont fort édifiés: elle n'étoit plus assez accoutumée à moi, & nous étions trop bien ensemble, pour que j'aye cru nécessaire de la faire tourmenter pour la voir : il me suffit qu'elle ait fait tout ce qu'elle devoit, & de témoigner à son fils qu'il trouvera en moi une sœur tendre & une amie fidelle : il viendra chez moi d'abord pour y passer les premiers jours.

J'ai eu bien du déplaisir & de l'inquiétude, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir : mon fils le Brindi s'étoit fait une méchante affaire; Mr. le Maréchal de Villeroi l'a accommodée : il est vrai que son tort est ancien, & qu'en dernier lieu il n'avoit pu faire autrement que de soutenir ce qu'il avoit une fois avancé : il assure fort qu'il est incapable de faire à présent les mêmes sottises que l'année passée. Je vis hier la Duchesse de Noailles en très-bonne santé. On dit que le

Duc de Noailles est transporté de joie : je ne le vis pas : il n'étoit ni chez lui, ni chez Me. sa femme. Je me trouvai hier en carrosse dans les rues de Paris & dans le même quartier : j'allai chez Mr. Desmarets, que je trouvai au bout du plus bel appartement du monde, très-mal éclairé, seul, assis, par habitude, je crois, à son bureau : Me. sa femme étoit en-haut avec deux Généraux, dont le Maréchal de Tallard étoit un : voilà le monde. J'ai besoin, pour terminer l'affaire de Mr. de Goulhere, de savoir quel est son emploi & dans quel lieu il est ; il me faudroit aussi un placet ou mémoire que je ferai donner à Mr. le Comte de Toulouse par M. de Valincourt, qui a eu l'honnêteté de songer à un autre emploi, au cas que celui-là ne fût pas conservé ; & cela, avant que je lui en aye parlé. J'espere donc d'une façon ou d'une autre, que votre ami Mr. de Goulhere ne demeurera pas sur le pavé. Vous n'avez point mal jugé, ma chere tante, de la tranquillité de ma retraite ; à la privation près d'avoir l'honneur de vous voir, je serois aussi contente qu'on le peut être dans cette misérable vie ; mais je ne puis, je vous l'avoue, m'accoutumer à cette privation. Il y a aussi le point des em-

barras d'affaires que la dureté du temps augmente beaucoup. Il est survenu un accident fâcheux à la vente de notre Régiment :

Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous mette en repos.

Il m'a donné un esprit assez tranquille, & un cœur un peu trop tendre pour les gens que j'aime. Je suis contente de mon fils aîné : c'est un honnête homme & un aimable ami. Je vois souvent Me. de Dangeau, & ce m'est toujours un nouveau plaisir.

LETTRE XCIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 15 Décembre 1715.

JE reçois en ce moment votre lettre d'hier & la nouvelle déclaration : on en jugera par le succès. Je vous écrivis dès hier, & ma lettre ira à vous par Mr. de Guignonville, & pour cause. Brindi deviendroit-il Fermier général ? Rien ne doit plus surprendre.

Quand vous vous trouverez dans cette compagnie, dont vous m'avez parlé, dites-lui que j'y voudrois être. Je suis fâchée de ce que notre Cardinal souffre.

Ce 17 Décembre. Pourquoi vois-je une lettre de Me. de Dangeau, & rien de vous? J'ai vu ce matin Mr. Blouin, qui m'a apporté de la part du jeune Roi, son portrait qu'il a barbouillé lui-même: le présent & la visite m'ont fait plaisir, mais ne m'ont pas donné de joie.

J'ai reçu une lettre de Me. d'Aubigné, ma belle-sœur, tout-à-fait raisonnable: elle est très-discrete & ne demande jamais rien; elle me parle pour la premiere fois de ses affaires, & me mande qu'elle a une grande confiance dans les bontés de Mr. le Duc de Noailles: rien n'est plus à sa place que d'être protégée par un gendre. Je n'ai pas peur de loin. Adieu, ma chere niece: je vais reprendre mon carreau pour faire des lacets pour la cabale. Je crains bien que la mode n'en passe, car ils sont très-jolis.

Ce 18 Décembre. On nous assure ici que la petite-vérole a renouvellé à Paris avec beaucoup de pourpre: Dieu veuille conserver le jeune Roi! Nous avons perdu cette nuit une Professe de vingt-deux ans, Me. de Nobleval, qui promettoit beau-

coup ; j'aurois donné une demi-douzaine de nos Demoiselles pour elle ; mais c'est bien nous que Dieu consulte ! Cette mort augmente les frayeurs de Mlle. d'Aumale. Les louanges de Mr. le Maréchal d'Harcourt pour Me. d'Aussi ne me sont pas indifférentes : j'ai bien des raisons de l'aimer ; mais il y en a une (1) que je ne puis jamais oublier. Prenez garde qu'elle n'abandonne pas Me. de Ventadour, à qui elle a tant d'obligations. Qu'est-ce que la fille de Mr. d'Harcourt ?

J'ai eu le courage de revoir les reliques que le Roi portoit sur lui. Votre sincere attachement pour sa personne & votre piété vous rendent digne d'en avoir quelque chose : c'est, dit-on, de la vraie Croix, & apparemment des mieux avérée : j'ai distribué le reste ici.

---

(1) Les bontés dont le Roi l'avoit honoré dès le berceau.

LETTRE XCIV.

Ce 1 Janvier 1716.

BOn jour, bon an, ma chere niece. Je vous souhaite de tout mon cœur une augmentation de piété, de raison, & de santé : est-il de plus grands biens? Les trois mots que vous m'écrivîtes la semaine passée, n'ont point été perdus. Il est vrai que je ne puis être indifférente sur l'état des affaires générales : j'étois accoutumée à en être occupée, même malgré moi. J'avois toujours ouï dire qu'on éloigneroit M. Desmarets pour la raison que vous dites : d'autres croyent que c'est un prétexte accrédité par ses ennemis. Me. de Mailly (1) me fait grand pitié. En quel état est Me. de Listenoy (2) pour sa conduite & pour ses affaires? Votre ambition pour dix mille francs, mis en rente, est assez modérée. J'ai tout le temps & toute l'amitié qu'il faut pour penser sou-

(1) Aussi sa niece, à la mode de Bretagne, comme Me. de Caylus.
(2) Me. de Listenoy étoit sa fille.

vent à vous ; & je vous vois dans un Couvent, tranquille & fort aimée. Je ſuis en peine des pleurs de Madame d'Orléans : vous lui avez rendu de ſi bons offices auprès de moi, que je ſuis toute attendrie pour elle : qu'eſt-ce que c'eſt ? Je crains toujours pour M. du Maine ; il n'y a qu'elle, vous & moi qui l'aimions : & ſon plus grand démérite eſt d'avoir été trop chéri du Roi. Je ſupporterois bien plus aiſément l'ingratitude des uns & l'oubli de tous, que l'amitié qu'on me témoigne ; & ce Prince redouble la ſienne pour moi ; de ſorte que je me retrouve dans le monde par l'intérêt que je prends à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, ſans partager leurs plaiſirs.

J'ai écrit à Me. d'Auſſi pour la ſoutenir dans le bien. Le bois eſt-il cher à Paris ? Je m'intéreſſe encore au bien du peuple. J'embraſſe bien tendrement Me. de Dangeau : je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner, que la continuation d'une eſtime, d'une amitié & d'une inclination dont je ne pourrois me défaire, quand je le voudrois. La pente que j'ai à l'avarice, eſt bien augmentée depuis que j'entends crier miſere de tous côtés, & qu'on ne voit plus d'argent. Je ſerois trop

à

à mon aise, si j'étois moins sensible. Que voulez-vous me dire sur l'Angleterre? Vous me faites tous entendre que tout est perdu. J'envoyai avant-hier à St. Germain témoigner mes inquiétudes à la Reine: elle me manda que tout ce qu'on disoit de bon & de mauvais étoit également incertain, qu'il n'y avoit que Dieu qui sût où est son fils; qu'aussi-tôt qu'il seroit débarqué, il lui écriroit.

On vient de m'apprendre que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes, & qu'une Province, récemment révoltée, facilitera la jonction des Ecossois avec les Anglois du même parti.

LETTRE XCV.

Ce 9 Janvier 1716.

VOs lettres sont tout le délassement de ma triste vie; je les attends avec impatience, & je les reçois toujours avec joie. Je veux que nos lettres soient de dates différentes; elles seront plus longues & nous donneront moins de peine. L'état de M. Desmarets me paroît fort bizarre. Les vingt mille écus sur les Etats de Languedoc font un grand plaisir à ceux qui

vous voyent avec cinq mille liv. de rente. Votre piété & votre raison sont de grands trésors.

M. le Chancelier (1) vous manqueroit-il pour le conseil, aujourd'hui qu'il a moins d'affaires que M. Fagon ? Voilà donc Me. la Duchesse d'Orléans plus malheureuse que jamais ; tant les chagrins sont à proportion des grandeurs ! Les projets des bals nous sont venus par les gens d'affaires. Je voudrois bien qu'il me fût permis de haïr M. le Duc (2) de tout mon cœur ! La confiance que j'ai en votre amitié, ne m'empêche pas de me conduire avec quelque discrétion.

Il est vrai que tous les d'Aubignés sont des gens de la vieille roche ; mais ils ne sont pas d'aussi bonne compagnie que vous. On doit à M. de Canillac l'ordre & la justice dans les affaires : son attachement pour le Duc du Maine me le faisoit déja aimer. Je hais bien cette goutte de M. le Cardinal de Rohan ; mais quand il en sera guéri, il partira ; & que devien-

(1) M. Le Chancelier Voisin, peu consulté par le Régent.

(2) Il étoit l'ennemi de M. le Duc du Maine.

dra l'accommodement ? Est-il vrai que le Pape est malade ?

Ce 10 *Janvier*. Ce matin il m'est venu trois pensées sur mon carrosse : la premiere, de le donner à Me. de Dangeau ; la seconde, de vous le prêter ; la troisieme, de le vendre au profit de mes pauvres. Décidez, Madame.

Ce 11 *Janvier*. M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit ce matin la bonne nouvelle de l'arrivée du Roi d'Angleterre en Ecosse, & la Reine me l'a confirmée un moment après : elle a donc enfin un instant de joie.

Je ne comprends pas où j'ai eu l'esprit quand j'ai eu tant de curiosité de savoir d'où viennent les larmes de Madame d'Orléans : c'est honorer la mémoire de son pere, que de déplorer les égarements de son mari.

Vous souffrirez quelque chose en demandant l'aumône à M. le Régent : j'en attends le succès.

J'ai grand'peur de ces bals, quoiqu'on nous dise qu'on y observe beaucoup d'ordre ; ce n'est pas à ceux-là que le Régent & les Présidents dansent. J'ai ici M. l'Archevêque de Rouen, pénétré de la lettre qu'on fait écrire aux Evêques : il m'a apporté tous ses déplaisirs ; on l'insulte tous

les jours, en lui disant qu'il ne faut plus compter sur ce que le Roi a fait : son cœur souffre par toutes sortes d'endroits ; il part demain. Taisez-vous là-dessus, c'est à nous à souffrir. Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres : je vous paroîtrois flatteuse, & à mon âge il ne faut pas changer de caractere.

Ce 12 *Janvier.* J'arrive de la Messe, & j'apprends que deux petits de Glapion, qui sont au Séminaire, sont très-mal de la petite-vérole ; qu'une Dame de St. Louis, des meilleures de la maison & propre à la Supériorité, quoiqu'elle n'ait, je crois, que trente ans, a reçu cette nuit tous ses Sacrements ; qu'une excellente Sœur Converse va les recevoir, & que nous avons la petite-vérole : je ne vois ici que des visages affligés ou effrayés. M. le Curé de St. Sulpice me paroît honnête homme : je ne parle plus, qu'en doutant, des gens que j'estime le plus. Le discours de M. l'Evêque de Troyes est infâme (1). Son

(1) M. l'ancien Evêque de Troyes ayant dit que M. le Régent devoit abandonner tous les Evêques acceptants : *Non, Monsieur,* lui dit le Maréchal d'Uxelles, *M. le Duc d'Orléans ne peut ni ne doit les abandonner : & quand ils feroient encore plus mal, il ne les abandonnera pas.*

neveu en reçoit la récompenſe. Mes fievres, tenant de leur premiere cauſe, me donnent toujours un ſerrement de cœur, qui me fait croire que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde. Je ne vous voudrois pas ces jours-là; car je ne fais que pleurer : venez les jours où je ſuis plus raiſonnable. Je ne ſerois pas trop fâchée que M. le Duc d'Orléans eût un attachement nouveau : je verrai, ſi vous en devinez la raiſon. Il eſt vrai que notre Cardinal n'eſt pas de l'Egliſe de France : mais ſa préſence, ſes conſeils, ſa fermeté ne ſont pas indifférents; je ne crois pas qu'il conſeillât aux Evêques de ſigner cette lettre qui fait tant de bruit. Je vous remercie du diſcours que vous m'envoyez, quoique je n'en liſe aucun ſur cette matiere : mais je ſuis bien-aiſe qu'ils ſoient tous dans cette maiſon, qui certainement n'eſt pas ingrate.

M. le Maréchal d'Harcourt me fait trop d'honneur de penſer encore à moi. Je n'ai plus le courage de cauſer : il fait un mariage bien aſſorti.

LETTRE XCVI.

Ce 31 *Janvier* 1716.

IL y avoit treize jours que je n'avois reçu de nouvelles. Je pensois que nous en viendrions à ignorer qui la France a pour Roi. Mon premier soin n'a pas été de répondre à votre lettre : c'est le plaisir de toute la semaine. Je suis bien fâchée que l'histoire du bal se trouve véritable. Vos deux Maréchaux de France ont-ils dit à M. le Duc du Maine qu'il ne devroit point aller à ce Conseil de Guerre ? M. de Courcillon doit être cru sur ce qui est de bienséance. Ce n'est pas assez d'être proclamé en Ecosse, il faut du bruit en Angleterre. Je vous répondrai à loisir sur Me. de Mailly.

J'ai pensé d'abord, comme vous, sur ce qui regarde la Duchesse de Noailles : elle a raison de trouver sa fille trop jeune ; mais le mariage qu'on propose est si essentiel au repos des Noailles, qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver : elle a encore raison de ne pas vouloir se ruiner pour ses enfants. Je lui conseillerois de sacrifier quelque chose pour plaire à

son mari, comme d'aller jusqu'à 50000 écus : mais il n'est pas juste qu'elle se fît pauvre, notre Roi l'ayant fait si riche. Il est fâcheux pour vous, & il le seroit pour moi, d'entrer dans une affaire où il est sûr qu'on déplaira : rien n'est plus sage que le discours que vous lui tîntes.

J'ignorois l'Ambassade de M. le Duc de la Feuillade : je ne sais que ce que vous me mandez. De quel côté est-ce que les gens de guerre tournent ? Je suis bien en peine de M. du Maine. Notre petite-vérole continue, & pas une ne meurt, mais toutes vont à l'extrêmité.

Je crois *la grosse* très-assidue auprès de Me. la Duchesse d'Orléans. Le Maréchal de Villars seroit bien sage de faire un voyage le premier de Février. Je suis inquiete sur M. du Maine, depuis que vous m'avez mandé qu'il va à ces Conseils. Un mot de vous me rassure, au moins pour le passé.

LETTRE XCVII.

Ce 4 Février 17

VOus passez trop légérement sur vo-tre sollicitation à Mr. le Duc d'Or-léans : je reconnois bien Mr. le Maréchal de Villeroi à celle qu'il lui a faite sans vous en rien dire : il en usa de même pour moi à la mort de la Reine-mere : il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je suis bien-aise que la Duchesse de Noailles ait fait ce que son mari desiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propositions qui la ruinent. L'état de Mr. le Duc du Maine m'afflige, & le Régent pourra se repentir de la figure qu'il fait faire à Mr. le Duc : il n'y a qu'à se taire sur Me. la Duchesse. Le personnage de Mr. d'Antin est terrible. La ligue dont vous me parlez, fait trembler (1) : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite.

Je ne saurois me flatter sur le Préten-

(1) Apparemment celle des Bretons.

dant, tant qu'il n'y aura pas de bruit à Londres. Il est vrai que voilà un beau soleil : mais ce n'est pas lui qui fait les beaux jours.

Je crois Me. de Ventadour une très-bonne femme : elle a le cœur très-noble : elle m'a demandé à me voir cet été : je ne la refuserai pas, mais il n'en faut rien dire.

Ce 5 Fév. Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre en assez bon état, s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me semble qu'on attend pour l'argent ce qui se passera à la Monnoie. Mr. le *Duc du Maine* ne me paroît pas si inquiet que nous ; il se flatte peut-être : ce qui est encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'est plus galant que le discours du Régent ; mais je crains que sans refuser, il ne fasse rien sur les *pensions.* J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mr. le Maréchal de Villeroi d'un style plus tragique que celui de Racine, & passant même Longe-Pierre. Un joli chapelet siéra bien à Mlle. de Courcillon : car je ne la crois pas encore Janséniste.

Je n'envoye rien à Me. de Barneval, parce que je n'ai point d'argent : jusqu'ici on m'a payée exactement ; mais les aumônes que je fais étant presque toutes des

LETTRE XCVII.

Ce 4 Février 1

VOus passez trop légérement sur tre sollicitation à Mr. le Duc d'O léans : je reconnois bien Mr. le Ma chal de Villeroi à celle qu'il lui a fai sans vous en rien dire : il en usa de m me pour moi à la mort de la Reine-m re : il demanda au Roi une pension po moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. suis bien-aise que la Duchesse de Noa les ait fait ce que son mari desiroit : ne doit pas à l'avenir lui faire des pr positions qui la ruinent. L'état de Mr. Duc du Maine m'afflige, & le Réger pourra se repentir de la figure qu'il fa faire à Mr. le Duc : il n'y a qu'à se tai sur Me. la Duchesse. Le personnage d Mr. d'Antin est terrible. La ligue dor vous me parlez, fait trembler (1) : & j vois bien que je ne trouverai pas le repo dans ma retraite.

Je ne saurois me flatter sur le Préten

(1) Apparemment celle des Bretons.

LETTRE XCVII.

Ce 4 Février 1716.

VOus passez trop légérement sur votre sollicitation à Mr. le Duc d'Orléans : je reconnois bien Mr. le Maréchal de Villeroi à celle qu'il lui a faite, sans vous en rien dire : il en usa de même pour moi à la mort de la Reine-mere : il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je suis bien-aise que la Duchesse de Noailles ait fait ce que son mari desiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propositions qui la ruinent. L'état de Mr. le Duc du Maine m'afflige, & le Régent pourra se repentir de la figure qu'il fait faire à Mr. le Duc : il n'y a qu'à se taire sur Me. la Duchesse. Le personnage de Mr. d'Antin est terrible. La ligue dont vous me parlez, fait trembler (1) : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite.

Je ne saurois me flatter sur le Préten-

(1) Apparemment celle des Bretons.

dant, tant qu'il n'y aura pas de bruit à Londres. Il est vrai que voilà un beau soleil : mais ce n'est pas lui qui fait les beaux jours.

Je crois Me. de Ventadour une très-bonne femme : elle a le cœur très-noble : elle m'a demandé à me voir cet été : je ne la refuserai pas, mais il n'en faut rien dire.

Ce 5 Fév. Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre en assez bon état, s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me semble qu'on attend pour l'argent ce qui se passera à la Monnoie. Mr. le Duc du Maine ne me paroît pas si inquiet que nous ; il se flatte peut-être : ce qui est encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'est plus galant que le discours du Régent ; mais je crains que sans refuser, il ne fasse rien sur les pensions. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mr. le Maréchal de Villeroi d'un style plus tragique que celui de Racine, & passant même Longe-Pierre. Un joli chapelet siéra bien à Mlle. de Courcillon : car je ne la crois pas encore Janséniste.

Je n'envoye rien à Me. de Barneval, parce que je n'ai point d'argent : jusqu'ici on m'a payée exactement ; mais les aumônes que je fais étant presque toutes des

penſions, je me défais fort vîte de ce que je reçois : je demeurai le mois paſſé aſſez long-temps avec ſix louis & demi pour tout tréſor. J'avois fait autrefois le petit fonds que vous me conſeillez, dont je diſpoſois même après ma mort : mais à la diminution de l'argent, on me conſeilla de le mettre avec celui de St. Cyr. Nous le donnâmes, & nous ne pûmes le retirer. Je ſuis aſſurée que Mr. le Duc de Noailles ſe met en pieces pour nous ſervir, & c'eſt ce qui me prouve l'extrêmité où l'on eſt : ne ſoyez pourtant pas en peine de moi ; Maintenon me ſuffit pour ne pas mourir de faim.

Le Conſeil réſervé, s'il ſe fait, détruira bien vîte les autres Conſeils. Je crois la Maréchale de Noailles bien étonnée de n'avoir rien de.... on dit qu'elle eſt bien riche. Voilà trois pieces de vaiſſelle pour les pauvres : voilà le chapelet pour la petite belle : voilà huit cents francs pour Me. de Mailly, & voilà M. Mauduit porteur de tout cela.

LETTRE XCVIII.

Ce 16 Février 1716.

QUel paquet reçus-je hier au soir, ma chere niece ? & quel malheur d'être sensible au bien public & particulier ! mais change-t-on dès qu'on est en retraite ?

Voilà donc Me. de Mailly à l'aumône ! j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévots, mais non avec la même indifférence. Si je paroissois, on espéreroit de plus grands secours : & il me passeroit souvent dans l'esprit, que j'ôterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Me. de Mailly. Vous ne me dites rien de ses enfants : sont-ils à sa charge ? Mr. & Me. de la Vrilliere savent-ils cette extrêmité ? elle devroit renvoyer ses domestiques. Quand je vins ici, je n'avois pas de quoi donner le deuil aux miens : je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à mesure qu'il m'en est venu : ils m'auroient trop coûté à nourrir. Continuez à l'assister, ma chere niece, avec le plus de vraisemblance qu'il se pourra.

Vous m'avez fait un grand plaisir, en

m'épargnant la peine de donner un dégoût au Maréchal de Villars, que je n'aurois pas vu : je ne veux pas augmenter le nombre des diſtingués : il fait bien ſagement de s'éloigner. Je trouve Me. de Rutland aſſez heureuſe d'aller en Amérique : & ſi Me. de Dangeau, & vous, preniez ce parti-là, je vous réponds d'une troiſieme. J'étois très-fâchée de ſavoir le mariage de nos amis rompu : car il me paroiſſoit bien convenable ; mais la maniere eſt encore plus affligeante que le fait. Eſt-il poſſible qu'il n'y ait nulle eſpérance de raccommodement ? Tous les gens de bien y ont intérêt : le Roi ſe trouvoit par-là entouré de ce qu'il y a de meilleur à la Cour, & les voilà retranchés les uns contre les autres. Me. de Ventadour en mourra. Je ne puis vous dire à quel point cette affaire me touche, & en vérité, elle me touche trop. Voilà Me. de Parabere dans une entiere liberté. Me. de Ventadour m'écrit d'une maniere fort touchante, mais très-ſuccinte : je ne reviens point de voir que c'eſt le Maréchal qui rompt ce mariage. Je le lui ai vu deſirer ardemment : & il craignoit qu'il ne ſe rompît par le défaut du tabouret. La lettre de Mr. le Duc du Maine ne m'apprend rien de bon ni de mauvais.

Votre amitié fait honneur à Me. de Noailles, toute riche, toute grande Dame qu'elle est.

LETTRE XCIX.

Ce 17 Février 1716.

EST-il vrai qu'un Espagnol, qui avoit épousé une fille de Mylord .... donne de l'argent à tous ceux qui veulent passer en Ecosse ? Je n'exclus point Me. de Dangeau, je l'aime trop : mais je vois de grandes difficultés à nous joindre.

Je ne plains point Me. de Mailly de faire mauvaise chere : punition de l'avoir fait trop bonne : elle a de la piété.

Notre Supérieure a un neveu qui vient d'entrer Exempt dans les Gardes du Corps, par un procédé de Mr. de Charost bien obligeant pour moi. Ce neveu a une Compagnie à vendre dans le Régiment de Mr. le Prince d'Espinoy, qui veut un homme de condition, & ceux-là n'ont point d'argent. Ce neveu présente le fils d'un Président de Rouen, qui jusqu'ici n'a pu être agréé. Je ne puis refuser une recommandation auprès de Me. la Prin-

ceſſe d'Eſpinoy : car vous ſavez que ſouvent on aime mieux celle à qui on recommande, que celle pour qui on parle : & certainement j'aime mieux Me. d'Eſpinoy que Me. de Vertrieux : le neveu eſt homme de qualité, très-pauvre, & qui n'a de reſſource que cette Compagnie. M. le Comte d'Aubigné m'a bien dit des choſes : on eſt fâché de les ſavoir, & encore plus inquiet, ſi l'on ignore tout. Vos lettres, ce me ſemble, font le milieu entre ces deux extrémités. Qu'eſt devenu le Maréchal de Berwick ? paroît-il à la Cour ? comment eſt-il avec la Reine d'Angleterre.

On m'a dit que les Janſéniſtes font ce qu'ils peuvent pour gagner M. l'Evêque de Liſieux : Me. de Dangeau ne le retiendra-t-elle pas ? Je crains pour les Brancas M. de Berwick : car il eſt fort du parti. J'ai toujours cru que Me. la Princeſſe de Conti voudroit remplacer Me. de Longueville : je deſire de tout mon cœur de m'être trompée.

M. Vaudemont eſt-il à Paris, & en quel état ? J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villars, qui me dit que vous l'avez empêché de venir. Je lui ai répondu que je vous en étois fort obligée : & du reſte, je lui fais beaucoup

d'honnêtetés : je le trouve heureux de s'éloigner de ce Conſeil.

Je viens de recevoir un Courier de M. le Maréchal de Villeroi, avec toutes ſes juſtifications, qui me font voir qu'il n'y a point de raccommodement à eſpérer : il prend M. du Maine, Me. de Dangeau & vous à témoin ; je voudrois bien que cette affaire-là ne diminuât rien de l'amitié de Meſſieurs de Rohan, des Princeſſes Lorraines, & de Me. de Ventadour pour vous : car j'y compte fort, & que vous les trouverez les mêmes dans tous les temps. Mais que deviennent mes pauvres ? Mes amis m'intéreſſent, mais mes pauvres me touchent.

LETTRE C.

Ce 19 Février.

AUtre lettre de Mr. le Maréchal de Villeroi, qui, malgré ſes peines, a la bonté de me mander que le petit Roi s'eſt trouvé mal : cette nouvelle nous ſeroit venue par Verſailles, & m'auroit plus inquiétée : ma tendreſſe pour cet enfant me dit bien toute celle que j'avois

pour celui qui nous manque. J'apprends aussi que les affaires du Roi d'Angleterre sont en mauvais état : les pensées de Dieu sont différentes des nôtres.

Je commence à répondre à votre lettre. Je ne me souviens point du tout de mon favori M. le Duc de Fronsac : il est...... mais je tremble pour Mr. votre fils, & je voudrois que ces malheureux jours fussent finis. Je n'entends pas parler de M. le Chancelier : il est sage, & ne veut pas se commettre ; Il sait bien qu'il est des exceptés, & Pere temporel de St. Cyr : ainsi la porte ne lui en sera pas fermée. Il a une conduite qui ne lui donne point d'exclusion, & peut-être reviendra-t-on à sa bonne tête, quand on aura essayé de tous ces cerveaux brûlés. J'aime mieux M. le Prince Charles que Me. d'Elbœuf ; ainsi je trouve fort bon qu'il soit Gouverneur de Picardie. Il y a long-temps qu'on m'a dit que M. le Prince d'Espinoy épousoit Mlle. d'Albret : que la belle-fille soit digne de la belle-mere ! je plains Mlles. de Barneval, si elles perdent leur mere : je ne puis plaindre ceux qui meurent.

Le Maréchal de Villars ne mérite-t-il point la lettre que je lui ai écrite ? Je ne l'ai pas soupçonné d'être du nombre

des Courtisans qui se sont déshonorés il y a six mois (1). Me suis-je trompée? Je n'ai pas oui parler du mariage du Prince de Dombes, j'ai peine à le croire. Vous savez l'estime que j'ai toujours eue pour Me. de Castries : dites-lui là-dessus ce que vous jugerez à propos, il n'est plus question de moi. Il est vrai que vous ne m'écrivez pas des choses fort agréables, ma chere niece; mais ce seroit encore pis, si vous ne m'écriviez pas du tout; car ce qui me reviendroit me mettroit dans de grandes inquiétudes, & je sais par vous la vérité : j'avoue qu'elle ne nous est pas favorable. Il me reste encore assez de sensibilité pour me réveiller souvent : & la seule envie de savoir comment les jours gras se sont passés par rapport à vous, me feroit envoyer mon Courier. La pauvre Me. de Barneval n'est donc pas assez heureuse pour mourir! Vous en avez usé selon cette prudence que j'admire en vous, dans l'affaire de Mrs. de Rohan & de Villeroi. Ce dernier me paroît content de vous : je crains plus les Courtisans que les Auteurs. Je vois bien qu'il ne faut pas espérer un raccommo-

(1) En cassant le Testament du Roi.

dement. M. le Maréchal d'Harcourt a raison de se tenir dans sa famille : la campagne vaut mieux que Paris. On me mande pourtant que les Provinces sont dans une grande misere. J'apprends de mauvaises nouvelles du Roi d'Angleterre.

LETTRE CI.

De Mad. de Caylus.

Ce 27 Février 1716.

C'Est aujourd'hui la conférence : elle doit être décisive : le Chancelier dit qu'il faut finir l'affaire ; le Régent, qu'elle l'est, & tout le reste, qu'elle ne le peut être. Bien des gens sensés ne croyent point que celle des Princes puisse être jugée : la requête que les Ducs viennent de présenter, y jette un nouvel embarras, & fournit, ce me semble, un nouveau prétexte à M. le Régent : par-là, les Ducs se sont ôté le pouvoir de juger ainsi, en tout, je trouve que cette requête est plutôt un bien qu'un mal. M. d'Argenson est mieux : mais il a pourtant encore une petite fievre qui le mine.

Me. la Ducheſſe de Noailles a un rhumatiſme qui la fait beaucoup ſouffrir.

Le Cardinal de Polignac a reçu une lettre du Cardinal del Giudicé, qui lui mande pour nouvelle que Me. des Urſins vient en France, apparemment pour quelque choſe de bien important, puiſqu'on envoye un ſi grand perſonnage. Que dites-vous de l'effronterie de cet Italien ?

Je ſuis un peu laſſe : il n'y paroîtra pas demain ; mais je vous ai laiſſée bien abattue, ce me ſemble : ce qui m'inquiete bien davantage.

LETTRE CII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 27 Février 1716.

JE n'écrirai point aujourd'hui à M. le Duc du Maine par diſcrétion : il ne faut pas abuſer de la bonté qu'il a de m'inſtruire de tout ce qu'il m'eſt néceſſaire de ſavoir pour me réjouir ou pour m'affliger. Il y a tant de meſures à garder, que l'on ne ſait que dire. Le petit mot de M. de Dangeau

m'a fait plaisir : je n'en ai point de plus grand que d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il en coûte quelques larmes, mais elles sont plus douces que celles qu'on verse sur l'ingratitude des Courtisans.

St. Cyr ne me fournit rien pour remplir mes lettres : nous n'y entendons parler que de maladies. Je voudrois soulager mes pauvres; mais je n'ai point d'argent. Je suis toujours dans l'incertitude, quoique j'aye fort à me louer du traitement qu'on me fait : je ne laisse pas d'être inquiete pour St. Cyr : les peines suivent par-tout. Il est triste de dépendre des gens qu'on n'aime point. Le sort du Duc du Maine me prouve que j'ai bien fait de ne m'être pas élevée.

LETTRE CIII.

Ce 8 Mars 1716.

JE commence dès aujourd'hui à vous répondre, ma chere niece, & par un article que je pourrois oublier : c'est la lettre que j'ai reçue ce matin de M. de Murçai, qui veut que j'écrive à M. le Régent ou du moins au Duc de Noailles,

pour le payement de la pension de ses enfants. Je vous prie de lui dire que je ne puis faire ni l'un ni l'autre, & qu'il ne me faut plus compter. Puisque vous êtes en commerce avec M. de Fréjus, remerciez-le de ce qu'il m'a envoyé : dites-lui que je me tiens trop honorée de son commerce, pour le céder à Mlle. d'Aumale, & que je suis fâchée de ne le pas voir; mais je crains fort que l'année ne se passe avec la petite-vérole. Vivez de bonne heure en vieille, comme j'ai fait, & vous vivrez aussi long-temps que moi. Je suis bien-aise de la maniere dont M. votre fils en use avec vous : il ne fait que son devoir : mais qui est-ce qui le fait ? que tant de vertus ne soient pas inutiles ! Les enfants des hommes auroient grand tort de faire du mal à celui que vous nommez Abel : car il n'en voudroit faire à personne. Où ira-t-il si la Lorraine n'ose le garder ? L'Archevêque de Rouen est comme Job, affligé dans son corps, réduit dans son lit, affligé dans son cœur par l'état de la Religion, & de la perte que nous avons faite, insulté par tous ceux du parti, vilipendé en pleine audience, pour un procès qu'il ne peut perdre, mais qu'on veut plaider pour le traiter de calomniateur. L'affaire du pre-

mier Président sera un surcroît de douleur. Il me paroît que les Prélats, qui soutiendront le bon parti, voudroient que M. le Cardinal de Rohan ne s'éloignât point : il ne peut pas faire ce qu'il feroit s'il étoit de l'Eglise de France : mais il parlera au Régent avec plus de poids, d'autorité & de facilité. Il soutiendra M. le Cardinal de Bissy & tous les autres : son nom & son mérite sont d'un grand poids. Si j'osois le prêcher, je lui dirois qu'il faut joindre à ses talents la piété qui les fait valoir.

Ce 9, Mars. Je voudrois savoir les démêlés de votre frere, & de votre neveu: je serois bien fâchée qu'ils dégénérassent du courage de leurs peres.

Soyez ferme dans le dessein de ne point augmenter votre dépense, & d'arranger l'avenir ; ce n'est que la vanité qui nous porte à vouloir tant de choses : le nécessaire, même abondant, ne va pas loin. Tout ce que votre Philosophe voit & entend, doit le confirmer dans sa résolution : la durée en fera le mérite devant les hommes. Dieu veuille la rendre utile au salut ! Je suis bien-aise que l'état de M. Desmarets ne soit pas si mauvais qu'on l'avoit dit : celui de M. le Duc du Maine trouble fort mon repos. S'il est vrai

que Me. la Duchesse & M. d'Antin gouvernent M. le Duc, notre Prince sera à plaindre. Sans être habile en politique, j'ai bien compris que la tranquillité des Anglois seroit mauvaise à tout le monde; mais la nature de leur Gouvernement me fait espérer que ce repos sera bientôt troublé.

Ce 10 *Mars.* J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villeroi, qui me paroît aussi affligé que les premiers jours. St. Cyr pourra bien devenir un lieu de tourment pour moi : on ne paye d'aucun côté, & la dépense journaliere est forte : on ne subsiste que par le crédit, acquis en payant comptant. Il m'est revenu que dans le Conseil des Finances, où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roi a donnés aux Demoiselles qui sortent, Fagon s'étoit récrié, en disant qu'un Régiment en subsisteroit. Oui, s'il étoit question d'établir St. Cyr : mais bâti à la satisfaction de toute la Noblesse de France, il doit être sans doute soutenu. Vous voyez, ma chere niece, que je ne manque pas de peines : je serois bien fâchée que ce propos revînt au pere de Fagon.

Je suis en peine de M. de Guignonville : vous connoissez mon imbécillité sur les

affaires : & vous savez aussi que je ne vivois pas pour moi ; de sorte que je ne sais déja plus où j'en suis. Ce détachement de tout m'attire aujourd'hui bien des peines ; cependant je ne m'en repens pas.

LETTRE CIV.

Ce 15 Avril. 1716.

TOut ce qui me plaît à vos soupés chez vous, est l'intérêt de la Duchesse de Noailles, que vous accoutumez à la bonne compagnie ; du reste, je ne crois pas que vous y soyez à votre aise, & la dépense & le désordre me font de la peine. Que deviennent à tout cela vos deux enfants ? Le Maréchal paroît bon & fidele ami, mais je le crois tyrannique.

Je consens au voyage du Cardinal de Rohan, par la raison du retour en cas de besoin : je crains bien même qu'on ne le fasse pas revenir. Il me semble que ce temps est toujours rempli de parties de plaisirs : la belle saison, la sortie du Carême inspirent quelque joie. Me. la Ferté est bien propre à inspirer le silence aux gens sensés. La promenade au bois de Vincennes

Vincennes est encore des maisons dont vous me faites souvenir. Je tâcherai de profiter pour M. du Maine des choses que vous & d'autres m'apprenez. Le paquet de M. de la Haye est mauvais : je ne le crois pas capable de l'avoir imaginé pour plaire à Madame de Berry, mais bien d'être entré dans quelque politique de Madame d'Orléans, qui, dans de certains temps ménage sa fille.

Il faut donc aimer les Quiétistes : je le veux bien. M. le Chancelier ne trouve pas l'Etat mal gouverné : il espere de la Chambre de Justice : il n'est pas engoué de sa faveur : il me parut assez tranquille, & toujours sage. J'approuve fort un remerciment à M. d'Antin : il est, comme tous les autres, composé de bon & de mauvais.

M. le Chancelier ne me dit rien de la Noblesse.

M. le Curé de St. Sulpice seroit une grande perte. Madame de Ventadour m'écrit une grande lettre sur la merveilleuse représentation du jeune Roi, & trouve qu'il ressemble à celui que nous pleurons. Je ne puis croire que sa santé ne soit pas intéressée à de si longues contraintes.

Ce 16 Avril. La Reine d'Angleterre

ſort d'ici : vous vous doutez bien que cette viſite m'a fait plus d'honneur que de plaiſir ; elle étoit précédée de celle de Madame d'Havrincourt, qui m'a bien fait pleurer nos pertes ; elle y eſt ſi ſenſible, que mon amitié pour elle en eſt augmentée.

Vous ſavez qui j'ai vu. Il y eut des temps où je me trouvai fort bien avec M. de Fréjus : il y en eut d'autres, terribles par rapport à la Religion ; mais je n'aurois pas été malade, ſi j'en étois demeurée à lui. Les larmes que je verſai avec Me. d'Auſſy, me donnerent une douleur de tête dont je ne ſuis pas encore remiſe. J'attends demain M. le Duc du Maine, & ſa converſation me fait peur. Adieu, ma chere niece, juſqu'à Lundi, ſi quelque contradiction nouvelle ne s'y oppoſe pas.

LETTRE CV.

De Mad. de Caylus.

Ce 3 Mai 1716.

VOus ne voulez point à ce que m'a dit M. le Maréchal de Villeroi, que j'envoye à St. Cyr : mais vous voulez bien, ma chere tante, que je profite des occasions qui se présentent : celle de M. de Fréjus me fait plus de plaisir qu'une autre, parce qu'il vous dira des choses agréables du jeune Roi ; mais l'Eglise vous serrera le cœur.

Il y a bien du bruit dans la Maison de Conti : la mere a dit à son fils des choses qui la font blâmer de tout le monde : on est bien à plaindre d'avoir tort avec de telles gens. Les portes du Luxembourg fermées révoltent tout le quartier, & raniment les faiseurs de chansons. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que la Chambre de Justice ne produit encore rien, & qu'on ne sait ce que devient l'argent qui a été porté à la Monnoie ; tout le monde, au moins ceux que je vois, est dans un état si souffrant, que la vie en

devient triſte de plus en plus. C'eſt demain la noce de nos Rohans, que je ne prends point du tout à cœur. J'apprends que M. le Maréchal de Villeroi vient de partir tout-à-l'heure pour aller à St. Cyr; que de choſes il vous dira! il ſe ſoulagera, & vous accablera : pourvu encore, qu'il ne vous aille pas donner un accès de fievre! Paſſons vîte au Curé d'Avon, que je vis l'autre jour avec grand plaiſir; ne le verrez-vous point auſſi? ou ne l'avez-vous pas déja vu? Il ne dit rien de triſte; il me paroît même que nos amis ſont riches; ils le ſont en effet, puiſqu'ils ne deſirent rien. Nous avons eu un accident, qui a été réparé par le Sacrement, & qui n'eſt pas même arrivé à un de nos néophytes.

Le vieillard de la Ducheſſe de Noailles eſt mort le même jour que ſon argent eſt fini. Me. Fagon eſt morte ſubitement. M. ſon mari l'a appris d'une façon qui devoit le tuer. On lui tait ce coup de foudre : on le laiſſe aller juſqu'à la porte de la chambre : là on l'aſſomme de ces mots: *Madame eſt morte.* Il fut ſaiſi : il ſe porte mieux. Adieu, ma chere tante; je vais me coucher à votre intention.

LETTRE CVI.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 *Juin*. 1716.

JE fuis bien fâchée de la Maréchale d'Harcourt pour les familles qu'elle afflige.

Il faut efpérer que de l'extrémité où eft l'affaire de l'Eglife, naîtra quelque changement : ou bien il faut fe préparer à un fchifme ; la propofition d'aller à Maintenon eft impraticable. Papareille eft très-criminel, & les exemples font néceffaires : cette affaire-là ne m'agite point. J'ai bien cru que l'état de la Maréchale d'Harcourt vous affligeroit & vous occuperoit : je crains fort qu'elle ne foit morte. Je partirois pour Conftantinople, comme votre fils, fi j'avois quelques années de moins.

Ce 5 *Juin*. Je ne manquerai aucune occafion de concilier les perfonnes dont nous defirons l'accommodement ; mais il me femble que Me. de Ventadour a raifon de ne pas vouloir fe féparer de Mrs. de Rohan. Vous prenez un bon parti fur les

pensions : votre sagesse est un grand trésor : c'est la maudite opinion, qu'il faut faire comme les autres, qui a tout perdu. On nous mande que les portes du Luxembourg n'ont été fermées que parce que vous vous y promeniez trop tard : n'estimez-vous pas, après cela, nos Nouvellistes ? Je ne vous reconnois pas à cet exercice outré. Me. la Princesse de Conti a toujours été du parti : elle se contraignoit pour le Roi, & le trompoit : je ne lui ai jamais donné le plaisir de croire qu'elle me trompât aussi, quelque parole qu'elle eût donnée en ma présence. Je lis avec plaisir le Journal de M. de Dangeau : j'y apprends bien des choses dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. Personne ne contribue plus que vous à mon amusement, ma chere niece ; vous me mandez de vos nouvelles & de celles de nos amis : vous faites mes commissions sans en paroître fatiguée : que me faut-il de plus ? J'apprends que la Maréchale d'Harcourt est morte : j'en suis bien fâchée pour deux familles, qui méritoient d'être heureuses.

Ce 6 Juin. Je vis hier M. le Duc du Maine moins abattu de corps & d'esprit, mais avec tout l'ennui de la plus triste vie. Je n'ai point trouvé la Reine aigrie

contre Bollingbrock : elle ne le soupçonne pas de trahison. J'espere que j'embrasserai bientôt ma fausse niece, (Madame de Caylus) ce qui ne me sera pas indifférent. Entre vous & moi, M. & Me. Desmarets veulent me voir, & je ne le veux pas ; soutenez-moi bien sur la retraite : un autre parti seroit ridicule. Il ne me convient de m'exposer, ni aux faux empressements des heureux, ni aux ennuis des disgraciés, ni aux murmures des mécontents, ni à la curiosité des indiscrets.

Ce 8 Juin. Il est vrai, Madame, qu'il n'y a pas grand'chose à répondre sur votre lettre ; mais on doit être content, le jour qu'on n'apprend rien de fâcheux : il est encore vrai qu'on craint tout pour le lendemain : car il me semble que tout est disposé pour quelque événement terrible sur les affaires de l'Eglise. Je vous plains le jour que vous irez faire votre cour à Madame de Berry. On dit que tout augmente de prix, depuis ce qui s'est fait sur la monnoie; ainsi l'un revient à-peu-près à l'autre. Beaucoup de gens disent que la suppression des billets sera toujours un bien : mais est-on assuré qu'on n'en remettra pas, si l'on en espere la moindre utilité ? Je vous prie, ma chere niece, de demander de ma part, à notre Maréchal, d'ob-

lui fait miséricorde : que faisoit-il sur la terre ? Remerciez bien M. de Dangeau de la permission qu'il me donnera sur ses *Mémoires* : ils sont si agréables, que j'ai tout lu : vous entendez ce que cela veut dire. Ne s'est-il point trompé, quand il dit que feu M. le Duc tenoit une boutique ? Je ne me souviens point de lui dans nos plaisirs ; mais comme il a écrit tous les jours, il est plus aisé que je me trompe que lui : il m'écrit quatre mots fort galants : il y a long-temps que je n'avois qui parler de la beauté de mes yeux : je les ai encore assez bons pour vous écrire souvent.

Ce 9 Juillet. Madame la Princesse aura de la peine à faire huit lieues pour me voir : ne sait-elle pas qu'il ne peut y avoir aucune utilité à ce qu'elle me dira ? J'ai vu M. le Duc du Maine qui me paroît toujours moins effrayé que moi sur ce qui le regarde ; je ne l'ai pas trouvé fort vif sur l'affaire de M. de Berwick. Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin des vers de Geneve à la Sorbonne : ils sont très-mal copiés, & il y manque même un vers entier ; du reste, ils sont assez jolis. Les *Mémoires* m'amusent toujours. Voilà donc la guerre de l'Empereur avec le Turc déclarée ! je voudrois que M. votre fils y

voir un peu trop parlé, dont je suis désaccoutumée ?

Je vis hier Me. la Duchesse de Chevreuse, qui me donna un grand mal de tête; je la trouvai toujours la même : elle me dit mille choses obligeantes de la part de Madame de Levis, qui me toucherent; mais je n'y répondis point, voulant oublier tout & être oubliée : elle me dit ce que M. le Duc veut faire demain contre M. le Duc du Maine; ce qui n'a pas peu augmenté le mal de tête de cette nuit. Je voudrois bien ne me plus souvenir de ce que j'ai laissé à la Cour : c'est trop d'en avoir les agitations avec l'ennui de la solitude. Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amusent très-agréablement : c'est dommage qu'il n'écrive pas aussi lisiblement que nous! Je ne crois pas qu'il y ait de mal à me les faire lire par Mlle. d'Aumale : elle voudroit en extraire ce qui me regarde, & quelques autres articles. Je m'adresse à vous pour en demander la permission, afin qu'il la refuse plus librement, s'il le juge à propos.

Ce 20 Juin. Vous savez que notre chere Dauphine disoit que Me. d'Harcourt ressembloit à la vertu : vous voyez qu'elle soutient en tout ce personnage : M. d'Harcourt est trop heureux, si Dieu

pas mérité. Vous aurez aujourd'hui le Maréchal de Villeroi, qui ne vous laissera rien ignorer. Je n'ai donc, ma chere tante, qu'à vous donner le bon jour, & dire que j'envie tout ce qui vous voit.

LETTRE CVIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 11 Juillet 1716.

VOus êtes trop prudente pour écrire en Espagne, ni pour en rien recevoir que vous ne puissiez afficher : il me semble que c'est l'endroit délicat, & on ne cesse de dire que toutes les lettres sont ouvertes. Non, vous n'avez point l'air d'une plaideuse, mais vous ne pouvez trop penser à vous procurer du repos pour l'avenir ; car il vient un temps où tout nous manque. On nous assure que la chambre de Justice finira bientôt par des taxes sur tous les Financiers, & qu'il n'y a que ce moyen pour avoir de l'argent, & pour établir le commerce. Les espérances sur les affaires de la Religion ne sont pas bonnes : Dieu nous abandonneroit-il ?

Je n'ai rien à dire sur Me. de Maisons ; ce qui s'est passé sur son mari n'est pas glorieux à sa mémoire : je ne sais s'il est public : notre Chancelier y fait un beau personnage. Il faut suspendre son jugement sur la Chambre de Justice, & en juger sur l'événement. Vous êtes excessive dans vos présents : ma favorite en est charmée. On attend avec impatience la vraie niece : on croit que c'est une nation qui donne toujours : on en sentira la différence, & moi aussi.

Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin un Mémoire de M. du Maine, très-bien fait, ce me semble ; mais que servent les raisons contre un homme (M. le Duc) qui dit qu'il a une aversion pour ce pauvre Prince, comme on a pour certaines bêtes ?

Ce 13 Juillet. En vérité, ma chere niece, je ne saurois croire que vous ne renonçassiez de bon cœur au plaisir de me voir, si vous pouviez comprendre ce que je souffre des visites que je reçois. Elles sont mauvaises à mon salut, à ma santé, à mon repos, à ma conduite : les conversations ne sont pas agréables, & l'on entend toujours recommencer ce qu'on voudroit ignorer : & les nuits sont cruelles.

M. le Maréchal de Villeroi a bonne opinion de la Chambre de Justice; mais il ne croit pas qu'elle finisse sitôt.

LETTRE CIX.

Ce 12 Juillet.

Mr. Couturier passe, ce me semble, pour fort honnête homme; mais je crains qu'il n'ait pas de fonds. Il me paroît qu'on est plus déchaîné que jamais contre la Chambre de Justice; on criera toujours tant qu'on ne verra point d'argent.

J'attends avec impatience le troisieme livre des *Mémoires* qui m'amusent si fort, mais que je lis trop vîte. Je voudrois fort que Madame d'Orléans fût bien: & tout cela, par rapport à M. du Maine, dont l'état me déchire le cœur. M. de St. Sulpice ne profitera pas beaucoup, à ce que je crois, de son zele pour la sainteté de M. le Duc, qui ne me paroît pas fort touché des bonnes œuvres. Je plains fort M. Chamillard; & je lui ai écrit, quoique je ne me croye pas trop bien avec lui.

M. le Maréchal de Tessé m'écrit une

lettre de trois pages, pleine d'esprit, de sentiments, de délicatesse; & tout cela, pour nous demander de ne point envoyer de Demoiselle de St. Cyr à une place de Régale dans une Abbaye, qu'il vient d'obtenir pour une de ses parentes; j'aimerois mieux y payer sa pension, que d'écrire de si belles choses.

Ce 22 Juillet. Je n'imagine point de fin dans les affaires de l'Eglise que par la rétractation ou la condamnation de M. le Cardinal de Noailles: la premiere lui seroit honorable aujourd'hui: il a reçu assez d'encens: tout autre accommodement ne sera point, ce me semble, avantageux à la Religion, & n'empêchera pas les progrès du Jansénisme.

LETTRE CX.

JE commence à répondre à la derniere Gazette: la longueur me met dans la confusion; mais c'est le plus agréable supplément à l'absence. Plus j'ai pensé à Mlle. de Courcillon, plus j'ai trouvé que je ne devois pas m'en charger, quand j'aurois une chambre à lui donner. M. le Maréchal de Villeroi est bien malheureux

de ne pouvoir aimer qu'un objet inaccessible ! il m'a proposé de parler pour votre pension : je l'ai prié d'attendre, dans la crainte qu'il ne gâte quelque chose, & qu'il n'y ait quelque tracasserie entre le Duc de Noailles & lui par M. le Duc d'Orléans : on voit bien des moyens pour gâter, & nul pour réussir. Je n'espere aucun accommodement aux affaires de l'Eglise. On m'a dit, ce matin, que la Chambre de Justice finira dans deux mois : je ne le crois pas. Il est, ce semble, encore plus difficile de finir les affaires des Princes : on dit que M. le Comte de Toulouse veut bien céder quelque chose pour la paix, parce qu'il est sage, & que M. le Duc du Maine tient ferme à ne rien céder : ce qui en lui s'appellera foiblesse. J'ai vû Blouin, ce matin, qui m'a fait souvenir de l'empressement avec lequel M. du Maine vint au lever du Roi, à la mort de M. le Duc, pour parler en faveur de celui qui le persécute à présent : on ne comprend pas en effet le sujet de sa haine : je la pardonnerois au Prince de Conti, qui a souffert réellement de la prévention du Roi contre les Princes du Sang ; mais M. le Duc a tout ce qu'il a pu desirer, & avant de l'avoir demandé. Le Régent est incompréhensible de ne les pas

remettre à la majorité : il ne décideroit rien. M. du Maine croit qu'il vaut encore mieux être dégradé par la violence, que de l'être de son consentement : je ne crois point qu'en cela vous le trouviez déraisonnable. Le grand-Prieur a beaucoup d'esprit : je ne suis pas surprise qu'il ait bien parlé. C'est dommage que la disgrace d'Alberoni n'ait pas été plus longue ! On m'a expliqué les lettres des Régiments, en faveur de l'ancienne Catholicité ; ils ont raison. Il n'est pas nécessaire, ma chere niece, de vous dire qu'il ne faut pas qu'il paroisse que je dis un mot sur les Princes, non que je me cache d'être dans les intérêts des nôtres ; mais on pourroit dire ce qui ne leur conviendroit pas. Me. de Simiane ne vous pardonnera jamais votre changement : Dieu veuille le récompenser ! vous soutenez présentement la foi que vous avez combattue. Rien n'est plus raisonnable que ce que vous me mandez de Me. de Dangeau à l'égard des Chevaliers de St. Lazare : elle est charitable, & les pauvres Goulhers lui ont toujours fait pitié. On ne peut trop estimer M. de la Feuillade sur son procédé avec M. de Chamillard. Quand il seroit vrai que les préventions de M. le Cardinal de Noailles seroient sin-

ceres, je ne comprends pas comment il se pardonne d'anéantir l'Episcopat.

Ce 6 Août. Bon jour. On m'assure que la paix avec le Turc se fera bientôt. A l'égard de votre fils, attendez le temps des réflexions, qui, je crois, viendront tard dans cette tête-là.

Me. de Ventadour, prête à quitter le Roi, me veut parler sur son éducation. On dit, mais c'est peut-être dans le parterre, que M. Desmarets rentre dans les Finances, qu'il sera Contrôleur-Général, & le Duc de Noailles Sur-Intendant. Tout ce qu'on dit d'Espagne est affreux: il y a sans doute de l'exagération.

LETTRE CXI.

Ce 20 Août 1716.

UN messager de M. le Duc du Maine interrompit hier au soir ma lettre : vous croyez bien, ma chere niece, que la sienne ne m'inspira pas de la gaieté : elle ne m'apprit pourtant rien de nouveau. J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendroient pas contre M. le Duc, ni les édits du feu Roi contre le Parlement, qui se fait un honneur & un plai-

ſir d'anéantir ce qu'il avoit enregiſtré : il faut attendre un temps plus favorable. Je voudrois bien ſavoir par où les amis de M. le Duc ſoutiennent ce qu'il fait contre ſes plus proches parents, & contre les intentions de ſon bienfaiteur, ſans qu'il puiſſe lui en revenir ni gloire ni utilité. Votre ami, M. de Valincourt, eſt-il bien à ſon aiſe entre M. le...... ſon intime, & ſon maître (le Comte de Toulouſe,) dont cet intime ſe déclare l'ennemi ? Comment peut-on blâmer M. le Comte de Toulouſe d'avoir été au Parlement, n'étant point parent ? Le Duc de Noailles a un grand courage : Dieu veuille le bénir ! je n'entends point parler de lui. Les Jéſuites ſont accoutumés aux révolutions, & ſe tireront de celle-ci comme des autres. Je croyois que M. le Chancelier avoit empêché l'établiſſement des Anabaptiſtes : & je ſavois la conduite de M. de la Houſſaye : toutes les erreurs ſont indifférentes à ceux qui ne ſont pas bons Catholiques : vous voyez ce que deviennent les objets de votre admiration. Je n'ai pu lire ſans étonnement la docilité de M. le Duc d'Orléans pour le Parlement : il pourra s'en repentir. Je ſuis moins ſurpriſe du retardement de M. le Cardinal de Noailles : il ne s'eſt jamais dé-

menti là-dessus. Je suis bien fâchée de l'état de M. de la Vrilliere, pour lequel on doit craindre jusqu'à la fin : je suis plus indifférente sur celui du Prince de Conti.

Me. de Dangeau a une humeur merveilleuse, & il falloit d'aussi grands malheurs que les nôtres, pour lui ôter la joie : elle la retrouve à sa campagne, parce qu'elle n'y voit personne. Je plains plus Me. de Pompadour que Me. d'Elboeuf. La présence de M. le Cardinal de Rohan ne peut être que bonne : il fortifiera & consolera le bon parti ; mais il n'y aura pas d'accommodement, & je ne sais si l'on doit en desirer un mauvais. Redonnons à notre commerce son ancienne liberté : le Régent a bien autre chose à faire qu'à lire nos lettres !

Le 30 au soir. Rien n'est plus ennuyeux que ces visites qui filent : on s'ennuye moins quand on n'attend personne. Il y a bien des heures dans le jour, où Me. la Princesse d'Espinoy voudroit être avec vous.

Me. la Duchesse de Sforce n'est point propre à égayer un repas : son fort est le raisonnement. Le Prince de Conti ne mourra point : on dit à Paris qu'il a forcé Madame sa femme de s'enfermer avec

lui. Pouvois-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris, ma chere niece? J'admire les louanges qu'on me veut donner là-dessus: me voudriez-vous à Paris, recevant des visites? je jouerois là un beau rôle.

Ce 31 *Août.* J'attends demain M. l'Archevêque de Rouen, qui me confiera ses peines sur l'état de l'Eglise: tout ce que je vois me parle de ses malheurs.

M. le Duc du Maine sort de ma chambre, sensible comme il l'est en tout, mais rien moins que foible; jamais conversation ne fut plus triste & plus courageuse. Adieu: je suis poursuivie en quelque lieu que j'aille: je suis née pour mourir des maux d'autrui. Je finis hier ma journée par les matines pour le service du Roi: jugez de l'état où je suis.

LETTRE CXII.

Ce 2 *Septembre* 1716.

C'Est quelque chose que M. le Duc n'obtienne pas de précipiter son affaire: il peut arriver bien des choses avant la St. Martin: j'ai de la peine à comprendre un accommodement. Je n'ai point

douté que M. le Prince de Conti ne se tirât de la petite-vérole : la mort n'en vouloit qu'à ceux qui nous étoient chers. Me. de la Vrilliere sauve-t-elle sa beauté avec sa vie ? Il me semble qu'elle n'en abuse point. Ne soyez point en peine de moi : qu'ai-je de mieux à faire que de languir ?

Vous passez trop légérement sur le Duc de Noailles, quand vous dites qu'il a besoin de courage & d'expédients : son état est-il empiré ? La disposition de Mr. d'Elboeuf en faveur de Mlle. de Noailles est admirable, & mérite tout ce qu'on en dira. Si elle vit encore, & qu'elle soit assez malheureuse pour se soucier de mes compliments, dites-lui que je n'écris point sans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agonisants qui auront cette foiblesse ; mais s'il en échappe quelqu'un, au nom de Dieu, qu'il ne vienne pas m'en remercier. L'état de Me. d'Elboeuf est assez touchant pour exciter l'éloquence que Me. de Pompadour a héritée de M. son pere.

Ce 3 Septembre. J'appris à Me. de Dangeau le personnage de M. de...... dans la proposition des Anabaptistes : elle a peine à croire qu'il ait tort.

La journée d'hier ne se passa pas si

agréablement entre Me. de Dangeau & moi, que la soirée du Jeudi : elle me fit le matin un long éclairciſſement ſur le Janſéniſme, dans lequel elle me montra tout ce que j'avois cru voir en elle : il n'y a point de Janſéniſtes : c'eſt un prétexte pour perſécuter les plus honnêtes gens : leurs mœurs ſont reſpectables : le contraſte de M. le Cardinal de Noailles & de M. le Cardinal de Rohan n'y fut pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intérêt, &c. Voilà ce qui fut amplement traité entre nous & fort franchement de part & d'autre : elle dit avec raiſon que les femmes ne devoient point ſe mêler de parler là-deſſus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. Nous nous ſéparâmes pour aller à l'Egliſe : nous dînâmes, & nous entrâmes dans une autre converſation ſur l'affaire des Princes : elle a une grande eſtime pour la fermeté de M. le Duc, & croit qu'il ſeroit capable de bien gouverner. Nous finîmes par des propoſitions de venir paſſer quelques jours ici, dont la plus ſenſée fut de vous mettre dans ces beaux greniers qui ne peuvent être remplis, & qui en effet ſont très-vuides. Elle me pouſſa à bout ſur tout cela, & je demeurai ſi épuiſée, que je

n'ai presque pas dormi. Au premier mot que j'en dis à Mlle. d'Aumale, elle me répondit qu'elle s'étoit apperçue, dans ce qu'elle avoit eu à traiter avec Me. de Dangeau, qu'elle ne revient jamais de ses idées. Il ne faut donc plus disputer, ma chere niece, mais vous conformer par amitié à mes raisons ou à mes bizarreries. Je vous prie donc de venir ici le moins que vous pourrez, de m'avertir quand vous y viendrez, & de ne plus dire un mot pour obtenir la permission d'y coucher.

Je suis bien fâchée de voir la conduite que la Duchesse de ** tient avec son mari, qui la rendra très-malheureuse à l'avenir : je fais tout ce que vous avez fait pour la rendre raisonnable. Vous m'avez si bien mise dans les intérêts de M. de Levis, que je suis fâchée du dégout qu'on lui donne, en mettant le Comte d'Evreux au Conseil de guerre.

LETTRE

LETTRE CXIII.

Ce 6. Septembre 1716.

N'Allez pas croire que les disputes dont je vous ai rendu compte, ayent mis la moindre froideur entre Me. de Dangeau & moi. Je lui répondis, ce me semble, avec beaucoup de douceur sur le Jansénisme : & les instances qu'elle me fit pour demeurer ici quelquefois, étoient accompagnées de tant de tendresse, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touchée. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir tant de goût & d'amitié pour une personne qui ne peut plus être un objet de pitié, de dégoût & de tristesse. Dites-lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25 d'Août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas souvent, & toute remplie d'agréments, ce qui lui arrive toujours. Elle me propose, pour mon amusement, de lire quelques Histoires divertissantes, & m'assure que tout me seroit permis en l'état où je suis : je le voudrois bien, & n'en ferois point scrupule : voyez ce que vous pourriez me prêter ou acheter :

consultez vos lecteurs ; car il me semble que vous avez des amis de toute espece.

8 *Septembre.* Vous êtes plus vive que moi sur le Jansénisme : je vous le pardonne : il faut bien souffrir que chacun pense à sa mode. Il est vrai que la conformité des sentiments augmente bien l'amitié : je l'ai éprouvé en vous ; & la maniere dont vous êtes, me doit consoler sur Me. de Dangeau. On m'a dit que M. le Duc de Noailles & Me. la Maréchale d'Estrées ont donné des soupers au Régent, dont la Duchesse de Noailles n'a pas été : je m'en suis réjouie : c'est le meilleur personnage qu'elle puisse faire ; & si c'est le Duc qui l'exclut, c'est la meilleure preuve qu'il puisse lui donner de son estime : mais pour un homme chargé d'un fardeau si pesant, il donne bien du temps à ses plaisirs. J'ai de l'inquiétude sur lui. Il me semble que les choses ne se raccommodent pas, & je trouve qu'on l'espere moins qu'on ne faisoit il y a trois mois. Je crois, comme M. le Cardinal de Rohan, que son voyage sera inutile.

M. le Maréchal de Villeroi me parla de lui de la maniere la plus obligeante : je vous le dis sans dessein : car il ne me paroît pas que cette affaire se puisse re-

nouer, non plus que les autres : il n'a pas manqué de me dire, que si M. le Cardinal de Noailles ne finit, il sera ôté du Conseil de conscience.

Je ne suis jamais pressée du retour du messager : les nouvelles qu'on reçoit de Paris, ne réjouissent point les solitaires. J'attends M. le Duc du Maine : ce sera sa quatrieme visite dans cette semaine : je ne puis me croire retirée. Je reconnois bien le P. de la Tour (1) à ce que vous m'en mandez : il a toujours donné des conseils très-sages, mais peu suivis.

LETTRE CXIV.

Ce 11 Septembre 1716.

MOnsieur le Duc du Maine sort de ma chambre : je l'ai trouvé le même, persuadé qu'il ne faut pas se dégrader de son consentement, mais souffrir ce que la loi du plus fort voudra faire, & y revenir en temps & lieu. Je n'entends pas l'endroit de votre lettre, où vous dites qu'ils ne pourront revenir, s'ils ne se

(1) Général de l'Oratoire.

laiſſent condamner : c'eſt un raiſonnement tout contraire : la défenſe n'empêche pas l'oppreſſion. Le Prince de Rohan a répondu en honnête homme : on eſt étonné d'en trouver encore. Jamais le Régent n'a eu une volonté ſi ferme que nos Meſſieurs d'Antin & de Torcy. On dit que M. le Duc d'Orléans répond que les affaires de l'Egliſe ſeront finies dans ce mois-ci, & qu'il n'y a rien à craindre du côté de Rome.

Ce 12 Septembre. J'ai paſſé une mauvaiſe nuit ; & pour me repoſer, je dis que je ſuis en retraite, afin de n'être pas interrompue : mais les méditations ſur toutes les choſes dont on me parle, ſont bien terribles. Que vous avez raiſon, ma chere niece, de vous récrier ſouvent ſur les défauts des hommes ! Conſervez bien M. de Fréjus, s'il eſt tel que vous le croyez ; car ſous ce regne, on aura beſoin d'un homme de ce mérite & de ce caractere. M. le Duc du Maine me parut bien content de M. ſon frere & de Me. la Ducheſſe d'Orléans : mais que peuvent-ils, que s'affliger enſemble ? De la maniere dont on m'a parlé ces jours-ci, M. le Duc de.... eſt dans les plaiſirs de ſon Maître, & s'y conforme en tout. Si le Roi d'Eſpagne maigrit & part de cette manie-

re-là, il sera difficile de ne pas soupçonner Alberoni.

Lisez, je vous prie, la lettre de la Dlle. de St. Cyr : je n'ai pu refuser ce mouvement de vanité pour l'éducation d'ici ; mais à ce qu'elles vont trouver dans le monde, que leur servira-t-elle ?

LETTRE CXV.

Ce 14 *Septembre* 1716.

JE vous envoye la petite mignature que vous desirez : comme elle est de mon invention, je la trouve fort dévote : il faut s'approcher bien près de la Croix pour recevoir cette goutte de sang. Dieu ne vous en laissera pas manquer.

Je suis bien fâché du nouveau dégoût que Madame la Duchesse d'Orléans vient d'avoir.

Je n'ai point lu les Arrêts : le préambule ne me plairoit pas, & je n'entends rien au reste : mandez-moi l'effet qu'ils produisent.

La proposition de M. le Duc d'Orléans au Premier Président est, ce me semble, une déclaration bien nette qu'il prend le parti du Jansénisme ; il est bien à craindre

qu'on ne se sépare de Rome. Je crois que la désunion du Chancelier & du Duc de Noailles seroit à desirer.

LETTRE CXVI.

Ce 6 Octobre 1716.

JE respire, en me disant qu'il peut arriver bien des choses avant le 15 de Novembre, que j'appréhende certainement plus que la mort. Votre peur vous dispose plus à la petite-vérole que la présence de la petite-vérole même. Mlle. d'Aumale prétend que je dois prier tous mes amis de ne point venir ici, de crainte que vous ne nous apportiez le mauvais air.

Je plaindrois bien ceux qui s'amuseroient à lire nos lettres. Il ne faut pas hésiter à voir le Prince le plutôt que vous pourrez; vous êtes encore trop jeune pour renoncer à tout, & vous en avez besoin; mais quand cela ne seroit pas, il est toujours plus sage de ne se point singulariser. Je voudrois de tout mon cœur que l'union de M. de... & de Me. d'Orléans augmentât tous les jours, tant pour elle que pour nos Princes, qui les touchent de trop près pour être dégradés. Je n'ai

point vu la Déclaration contre les gens d'affaires. M. le Duc de Noailles me l'avoit promise, en m'assurant que j'en serois fort contente ; voilà comme les jugements sont différents. Je savois l'affaire de M. d'Argenson, mais non que M. le Duc de Noailles fût plus brouillé avec lui, que tous ceux dont la Chambre de Justice est composée. Je crois vous avoir déja dit que tout le monde loue M. le Cardinal de Rohan : on lui donne un raisonnement qui paroît bien précis : on prétend qu'il a dit que les Prélats de l'Assemblée ont fait tout ce qu'ils ont cru devoir faire en conscience, & que tout est fini de leur part ; que si les autres Evêques trouvent que l'Assemblée en a trop fait, qu'ils en fassent moins dans leurs Mandements ; que si l'Assemblée n'en a pas assez fait, qu'ils en fassent davantage ; que si le Pape en est content, à la bonne heure. Il me semble qu'on ne peut répondre là-dessus, si ce n'est qu'on voudroit que tous les Evêques se brouillassent avec Rome. Le procédé de M. le Cardinal de Rohan sur le Secretaire est fort de mon goût : je serois bien fâchée qu'il se fût trop avancé.

LETTRE CXVII.

De Mad. de Caylus.

Ce 12 *Octobre* 1716.

IL n'y a rien de plus avancé ſur les taxes. Le Traité avec la Hollande & l'Angleterre n'eſt pas encore public : tout eſt dans le même état. Me. d'Olonne eſt morte de la petite-vérole, ayant fait ſon teſtament avant d'entrer dans la chambre de M. ſon mari, comptant ſur une mort certaine. Cette maladie ne diminue pas, comme vous voyez, mais elle eſt plus parmi les gens de condition que dans le peuple. Me. d'Armenonville paye le tribut de ſa grande élévation : on eſpere pourtant qu'elle n'en mourra pas. M. le Cardinal de Rohan a trouvé les chemins bien Janſéniſtes, ce ſera bien pis au retour. J'ai impatience d'apprendre ſi M. le Duc du Maine vous a autant affligée que vous vous y attendiez : je ſuis en peine auſſi de ſavoir des nouvelles de Mlle. de Glapion. Bon jour, ma chere tante, mon cœur ſuit & envie tous ceux qui vont à St. Cyr.

RÉPONSE.

Ce 22. Octobre. Vous ne sauriez douter, ma chere niece, que je ne fusse très-aise de vous voir, & je regrette souvent d'être éloignée de vous.

Il est heureux que nos Evêques ne se partagent pas : je suis en peine sur M. de Rouen : je sais qu'on le demandera, & encore plus certainement, qu'il ne relâchera rien : il voudroit ne point aller à l'Assemblée du 20 Novembre, & je crains qu'il ne déplaise. J'espére aussi que M. le Cardinal de Rohan ne se commettra pas : je ne puis vous dire à quel point retentissent ses louanges dans toutes sortes d'états : il ne doit pas être fâché contre ceux qui l'ont fait entrer dans cette affaire. Ce seroit un grand bonheur que le Régent connût la cabale des Jansénistes : & notre Cardinal ne doit rien oublier pour conserver ce qu'il a acquis d'estime auprès de lui, pourvu qu'il conserve la vérité toute entiere. Les réponses modestes du Cardinal de Noailles sont de ma connoissance. Il est fâcheux que vous ne puissiez aller au Palais-Royal : mais si on ne travaille pas aux pensions, vous êtes moins pressée de marcher. Je souffre des

souffrances de Me. de Levis. Il est surprenant que Me. le Duchesse puisse surprendre : mais son zele pour M. de Lassay au son du tambour n'a pas laissé de m'étonner.

Les Héros ne sont pas toujours propres à élever des enfants. Les Jansénistes ont grand soin de répandre que le Pape se relâche. L'action de Me. d'Olonne est belle. C'est dommage qu'une telle femme meure ! Le Traité qui déplaît, étoit absolument nécessaire, à ce que disent les politiques. Je vous remercie de m'avoir sauvé la visite de M. de Polignac.

Ce 23 Octobre. Les Caylus, dites-vous, ne sont pas bons à grand'chose, sans en excepter les vôtres. Le Philosophe a-t-il fait quelque nouvelle sottise ? J'envie bien l'état de cet homme, qui passe sa vie en bonnes œuvres.

Si votre état continue à ne pouvoir aller au Palais-Royal, il faudra bien que vous en écriviez au Régent, & en même-temps au Ministre des Finances ; car il est fort répandu qu'on va régler les pensions.

Il est inutile de vous recommander Me. de Mailly : je la crois assez raisonnable pour demander vos conseils, & vous assez bonne pour les lui donner.

Ce 24 Octobre. M. de Fréjus est venu ce matin : les matieres qu'on traite aujourd'hui sont si différentes de celles du temps passé, que je ne puis dire que notre conversation ait été réjouissante : mais, en vérité, il y a plaisir à l'entendre & à lui répondre. Il ne m'a rien dit de nouveau. Ne vous lassez point de m'écrire, ou du moins de m'aimer.

LETTRE CXVIII.

Ce 18 Novembre 1716.

UNe dévote de la Providence vint ici, il y a quelques jours, avec une Dame qui venoit querir sa fille : elle raconta à nos Dames qu'elle alloit à Toulouse pour établir une Communauté ; qu'elle avoit des lettres de M. le Duc du Maine, adressées au Parlement, & que M. l'Archevêque de Toulouse y donnoit son consentement. Ensuite elle dispensa de grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à St. Cyr, & demanda avec instance qu'on lui en confiât les Réglements. Nos filles sont fort simples : (1) elles cru-

(1) Cela a bien changé depuis : & quelque ins-

rent, sans hésiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de leur donner nos regles ; mais comme je ne suis pas si simple qu'elles, j'ai craint d'abord que ce ne fût un établissement du parti, qui remplaçât celui de Mondonville, dont apparemment vous avez ouï parler. Confiez ce que je vous dis à M. de Fréjus, qui pourra peut-être avertir M. l'Archevêque de Toulouse d'être sur ses gardes : il ne convient pas que je sois nommée, à moins qu'il n'y eût de l'utilité pour la Religion. Pressentez M. le Cardinal de Rohan, je vous prie, pour savoir pourquoi il veut l'Archevêque de Rouen à cette Assemblée ; car il sait qu'il est d'un caractere à ne pas consentir au moindre relâchement : ainsi il ne peut que se brouiller à la Cour, dont il auroit besoin à chaque moment, pour soutenir la persécution que le parti lui fait : je crois que le mieux que nous pourrions faire, seroit de consulter notre Cardinal, & nous en tenir à son avis. J'ai vu aujourd'hui M. Chamillard comme malheureux : il me paroît qu'il reçoit en Chrétien tout ce qui lui est arrivé.

---

tance que j'aie faite, je n'ai pu obtenir ces Réglements.

Ce 19 *Novembre.* Savez-vous que les filles de Port-Royal sont en liberté ? Vous pourriez bien voir le Port-Royal rétabli. J'embrasse Me. de Dangeau.

LETTRE CXIX.

Ce 24 *Novembre* 1716.

SI dans les fêtes qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaisir, on en auroit davantage : c'est l'imagination qui gâte tout, à force de tout embellir. J'ai été surprise de l'accouchement de Me. de Levis : je ne puis m'en réjouir, quand je pense qu'elle...

Mes Prêtres me racontent aujourd'hui ce que vous m'avez écrit il y a quinze jours : je les écoute sans peine, & j'entends avec plaisir les louanges qu'on donne à M. le Cardinal de Rohan. A propos de lui, M. le Maréchal de Villeroi est dans un grand étonnement de ce qu'il ne m'est pas venu voir. Il me dit là-dessus ce qu'on pourroit dire sur mes anciens amis : il n'est pas aisé de lui faire entendre raison ; mais pour vous, qui l'entendez fort bien, empêchez bien notre Cardinal de se faire une contrainte pour

me voir ; & confiez-lui, de façon à le persuader, que c'est sincérement que je ne veux voir personne : ce seroit une grande fausseté d'affirmer l'opposé de ce que je pense, & de vouloir jouir du mérite de la retraite avec celui de l'empressement des Courtisans.

Ce 25 Novembre. On est charmé surtout de ce qu'il laisse les intérêts du Grand-Aumônier, pour ne parler que de ceux de l'Eglise. Peut-être dans la suite on sera moins favorable à l'Episcopat, que le feu Roi ne l'étoit : car tout le crédit des Jésuites a toujours échoué à cet endroit-là. Il est donc essentiel de profiter des moments où ce corps n'est point avili. J'ai bien entendu accuser de Jansénisme M. l'Abbé Fleury ; mais je n'ai pas cru que M. de Beauvilliers & M. de Cambray l'eussent ignoré. Le Pere de la Ferté est mal payé de son désistement. Le changement du Maréchal d'Huxelles seroit un grand coup dans l'affaire présente. Un rhume, qu'on arrête la nuit à force de pavots, me tourmente beaucoup le jour, & me force à vous quitter jusqu'à demain.

Ce 26 Novembre. Le Cardinal de Noailles fait bien tout ce qu'il faut pour dégouter le Régent ; mais le Duc de Noailles & le Procureur-Général raccom-

modent tout. Ce que vous me mandez sur les pensions seroit assez raisonnable ; mais qui entend raison comme vous ? & qui se sacrifie à l'Etat ? Le zele pour le bien de l'Eglise est encore moins rare, que le zele pour le bien de la Patrie.

J'ai jetté les yeux sur les curiosités de Paris, mais pas assez pour voir si je m'en amuserai. M. de Tigny est venu me dire la perplexité où est M. l'Archevêque de Rouen : il est persuadé qu'on ne peut, en aucun cas, toucher à ce que l'Assemblée a fait : il ne peut changer d'avis : il voit qu'on ne le veut que pour le nombre : il ne présume pas assez de lui-même, pour croire qu'il entraînera les autres : on le dira pourtant, s'ils demeurent tous fermes. Il est véritablement très-incommodé, & si vous l'aviez vu, au dernier voyage qu'il a fait, entrer dans ma chambre à la renverse, appuyé, ou plutôt tombé sur deux écuyers, avec le visage large, qui est augmenté d'un tiers depuis un an, vous ne lui conseilleriez pas de venir : il comprend qu'il déplaira ; mais il craint bien plus de déplaire à Dieu, & de trahir l'Eglise, par cette espece de désertion d'une Assemblée où il feroit du bien. Voilà de ces états attristants.

Je suis ravie de ce que vous avez Me. de Remiremont ; & ce bon nez dont vous parlez, a vu depuis fort long-temps, qu'elle étoit faite pour vous plaire : je ne la crois pas si bonne que l'autre ; mais en pareille matière, ce n'est pas toujours la raison que l'on consulte. J'aime fort le nom des Paraberistes : j'ai conseillé à Mlle. d'Aumale de s'en parer : elle l'a fait avec succès. Le Traité avec la Hollande seroit, ce me semble, une bonne nouvelle.

Ce misérable M. d'Auxerre n'a pas même un bon carrosse ? voilà de quoi le raccommoder avec moi. La fievre s'est lassée de ma personne : mais le rhume tient bon.

LETTRE CXX.

Ce 28 Novembre 1716.

VOus aurez peine à croire ce que je souffre de la Chambre de Justice : cependant je m'en trouve accablée par toute les recommandations qu'on me demande auprès de M. le Duc de Noailles, trop juste pour y être accessible : je suis si persuadée de leur inutilité, que je les refuse toutes : & s'il faisoit des exceptions, que

de querelles j'aurois ! Je compte toujours ſur des parties de ce que vous aurez avancé à M. de Solanet, à Me. Chanteloup, & à Charlot. Mes lettres ne peuvent être longues, que lorſque j'ai ſous les yeux votre aimable gazette, & que je réponds aux articles qui m'intéreſſent : quand ce ſecours me manque, je n'ai pas le mot à dire : & les incidents de St. Cyr ſont funeſtes. La bonne Dame de la Providence ſait de quels moyens il faut ſe ſervir pour réuſſir : elle ſe récria ſur l'éducation de St. Cyr, & marqua une envie extrême d'en avoir les réglements. Me. de... *ouvrit le bec, laiſſa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donna le livre de la maiſon : elle vint triompher de ſon aventure à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſottiſe. Je voudrois ſavoir la ſuite de cette aventure : il n'importe par où : M. l'Archevêque de Toulouſe vous parlera, je crois, bien franchement : quant à M. du Maine, il eſt très-propre à être dupe. Vous ne pouvez croire combien je ſuis touchée de ne pouvoir ſervir Me. de Choiſy, & Me. de Groiſy, & pluſieurs autres ; mais je ne doute point que le Duc de Noailles ne ferme la porte aux recommandations : entre vous & moi, je ne puis être

sonne. J'ai reçu l'argent que vous m'avez envoyé, comme si c'étoient les galions. Je ne sais aucune nouvelle du Roi d'Angleterre : Mr. le Maréchal de Villeroi vous en dira : il vous apprendra la mort de Me. de Louvois, si vous ne la savez pas : c'est une grande perte pour les pauvres.

Adieu, ma chere tante ; permettez-moi d'espérer encore au Lundi ; vous trouverez sans doute que je suis bien incorrigible sur l'espérance. Le Roi se porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable : ce qui ne se corrigera point.

Ce 4 Décembre, Il me paroît que ma tante se rend bien commune aux Evêques : n'en déplaise à leur sainteté, ils ne sont point meilleurs à voir que d'autres. M. d'Auxerre veut s'en mêler aussi, & m'insulte, parce qu'il a des privileges que je n'ai pas, & que je mérite mieux que lui. Mon histoire est vraie, & la meilleure que j'aye entendu raconter depuis que je suis ici, où l'on n'est occupé que de la disette d'argent, qui redouble tous les jours. Personne ne paye, & dans peu je serai réduite à vivre du lait de ma vache & des œufs de mes poules. Le pain est pourtant à bon marché, mais rien n'est si cher que l'argent. Un de mes in-

times amis a fait banqueroute. Ne voilà-t-il pas bien des gentillesses que je vous écris? C'est ainsi, Madame, qu'on a de l'esprit à Paris : aussi me garderai-je bien d'écrire à ma tante. Je vous donne le bon soir. Je n'aime point à écrire quand la nuit est venue : je baisse infiniment avec le Soleil : je me porte à merveille : j'en suis toujours honteuse.

LETTRE CXXII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 Décembre 1716.

MA tendresse augmente tons les jours pour Petin, quand je pense qu'il ne s'en passe guere que je ne vous écrive par lui, ou que par lui je ne reçoive de vos lettres.

Je plains infiniment M. le Cardinal de Rohan d'être chargé en chef d'une si triste & si importante affaire : d'un côté, son honneur & sa conscience, de l'autre, le repos de toute sa famille & le sien : cruelles extrémités! j'en souffre, vous en souffrez : combien n'en doit-il pas souffrir? Le Parlement tombera apparemment sur

la malice horrible d'avoir inventé & imprimé une piece sous le nom d'un Prélat respectable par tant d'endroits.

Ce 5 Décembre. Me. de Berry pourra être une sainte : elle a beaucoup de chemin à faire : mais elle est encore jeune : Dieu veuille changer son cœur ! Dieu veuille qu'elle édifie plus qu'elle n'a scandalisé ! Je ne sais point ce qui s'est passé entre le Duc de Noailles & le Duc de la Force : je vois très-peu de gens, & ils n'osent me parler de mon neveu : ils craignent sans doute mon amitié pour lui : je suis véritablement en peine. Je vous envoye ce que je crois vous devoir. Il y a long-temps que M. le Maréchal de Villeroi n'a envoyé ici : je ne sais si sa délicatesse voudroit que je m'en plaignisse : mais *ma solidité* s'accommode fort de savoir de ses nouvelles par vous.

L'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi : on n'est ni opiniâtre, ni incorrigible dans cette race-là. Il est vrai que c'est un grand malheur pour lui d'être Roi sans avoir été sujet : mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.

LETTRE CXXIII.

Ce 14 Décembre 1716.

IL faut au moins que la brutalité que je vous montrai hier, m'attire aujourd'hui votre confiance par les douceurs que je vais vous dire. Je me trouvai fort bien avec vous quand vous proposâtes de vous en aller, & je ne pus vous dire adieu sans larmes, toutes de tendresse pour vous : ceci s'adresse à vous deux : vous n'étiez pas à la Ménagerie, que je songeai à vous écrire. Je vous envoye cinquante pistoles, que je n'osai vous donner hier. Je ne vous parlai point de l'état de mes affaires, qui n'est pas bon, quoiqu'on me traite à merveille : mais le peu d'argent que j'avois étoit demeuré entre les mains de nos Dames de St. Louis, qui l'ont mis avec le leur pour sauver la perte des diminutions : & aujourd'hui elles ne peuvent retirer ni l'un ni l'autre.

Je ne voulus pas hier disputer contre Madame de Dangeau : mais il faut que vous alliez incessamment chez Madame la Duchesse d'Orléans, & que vous lui fassiez bien de très-humbles compliments

pour moi, & des amitiés à Me. la Maréchale de Rochefort. Il faut être sage, & ne se piquer de rien. En savez-vous assez pour suivre l'affaire de M. de Goulher? J'attends avec impatience les nouvelles de Me. de Villette. Mille amitiés à notre Duchesse de Noailles: j'approuve fort le dessein que vous avez fait de la voir souvent. Mais il faut aller au Palais-Royal: la grandeur d'ame ne consiste point à fronder ceux qui ont l'autorité en main, quoiqu'il manque à cette autorité quelques formes légitimes: je vous réponds que les mânes de notre Roi ne vous feront là-dessus aucun reproche inquiétant.

LETTRE CXXIV.

Ce 19 Décembre 1716.

VOici le premier moment, ma chere niece, où je puis espérer de répondre à cette gazette, mon unique amusement. Je n'eus pas la force Mardi de vous faire des questions: je vous aurois demandé ce qui fait votre liaison avec le Cardinal de Bissy: je crains pour vous les N. dans les conjonctures présentes.

La

La taxe imposée à M. de Guignonville, me fâche tout-à-fait : il y a quarante ans qu'il me sert avec une grande affection : & il me semble qu'on devoit s'en souvenir, puisque je ne le rappellois pas. Les espérances que vous me donnez sur l'affaire des Princes, m'ont fait grand bien : mais je crains de tomber de plus haut, si elles tournent mal. Je vais faire une pause.

M. l'Evêque de Chartres, qui ne fait qu'aller & venir de Paris ici, croit que l'affaire de l'Eglise sera terminée dans quinze jours : il prétend que nos Cardinaux ne se sont point trop avancés, comme on l'avoit dit. Mais les hérésies ne meurent pas si vîte. Cest tout de bon que je n'ai pas la force d'écrire, & encore moins de dicter.

Ce 20 Décembre. Me. de Dangeau toute incapable qu'elle est de se méprendre, a apporté quatre volumes de M. de Dangeau, dont il y en a deux que nous venions de rendre : faites donc qu'elle nous en renvoye deux autres ; elle a aussi oublié le livre de tous les Ordres Religieux, que nous lui renvoyons. L'Histoire d'Angleterre & celle de la Ligue nous ont charmées ; je doute que les *beautés de Paris* ayent le même succès : cherchez

donc, mon enfant, quelque chose qui m'amuse : car, en vérité, j'en ai besoin. Vous voulez m'adoucir le sang sur l'affaire de nos Princes : leur Mémoire me paroît convainquant. Il est certain qu'il n'y a que la douceur à opposer aux fraudes de Brindy : que feriez-vous par les menaces? M. d'Antin ne soutient pas son caractere, qui étoit, de mon temps, de ne se plaindre jamais de personne, de louer tout le monde, & de tout ménager par-là : il a grand tort par rapport à vous : mais ils ont la loi du plus fort. Le Duc de Noailles est tout propre à manquer à un rendez-vous. La Duchesse vient de partir : je l'ai trouvée plus froide, & plus... qu'elle n'étoit.

LETTRE CXXV.

Ce 31 Décembre 1716.

MOnsieur l'Evêque de Chartres me mande de Paris que les affaires de l'Eglise s'accommoderont. Je vois, comme un grand malheur, qu'elles demeurent en l'état où elles sont : mais je ne puis comprendre un bon accommodement.

On m'écrit qu'il y a des Commissaires

nommés pour l'affaire des Princes : je ne puis me garantir d'en être allarmée.

N'est-ce pas une grande nouvelle, que le Traité d'Angleterre & de la Hollande soit signé ? & n'est-ce pas une cruauté d'éloigner la Reine ? Elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ce matin M..., que j'ai entretenu : mais il ne sait rien. Si quelque projet pouvoit promettre de la douceur présentement, ce seroit celui que vous faites pour les montagnes d'Auvergne : cependant il pourroit arriver telle chose, que vous seriez mieux dans une ville. Je crois, comme vous, qu'il faut attendre au mois de Janvier pour voir si on fera quelque chose sur les pensions. Ce que vous me mandez de l'humanité du Roi, me fait grand plaisir. Il faut espérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raisons de regretter, nous qui l'avons si bien connu. Vous êtes encore assez jeune pour voir tout cela : pour moi, je n'ai qu'à prier & à mourir : & je n'en suis pas fâchée.

LETTRE CXXVI.

Ce 1 Janvier 1717.

MOnſieur le Duc de Noailles prétend que M. de Guignonville eſt très-bien traité, & lui ſe regarde comme perdu : j'en ſuis véritablement affligée. Je ſuis bien fâchée de l'état où eſt Me. de Levis. Vos raiſons pour voir le Cardinal de Biſſy ſont bonnes : il faut bien ſe réſoudre à l'implacable inimitié du parti. Que je ſerois fâchée que notre Cardinal perdît la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans cette malheureuſe affaire ! Nous avons été charmées de l'Hiſtoire d'Angleterre, & lu avec plaiſir celle de la Ligue : nous avons pris en averſion la *Cyropédie* : Louis XIII nous amuſe fort, en paſſant les affaires étrangeres & bien d'autres endroits.

Donnez toujours aux pauvres dont vous avez bien voulu vous charger.

Je n'entends point ce qui regarde le Pere Daniel : mais eſt-il vrai que votre Avocat de Toulouſe eſt un fou qui donne de mauvais conſeils à nos Princes ? Il eſt impoſſible, ma chere niece, que ma bouteille ſoit fermée : on a des amis aux-

quels on s'intéresse : les lettres entrent par-tout, & excitent quelque curiosité sur des sujets qui en valent la peine : tout cela trouble & attriste au point, que je voudrois retourner en Amérique : c'est dommage que quatre-vingts ans s'y opposent ! Votre état me touche : il n'y a nulle ressource ici pour la diversion, & la maladie affoiblit l'esprit comme le corps.

LETTRE CXXVII.

Ce 8 Janvier 1717.

IL est temps de commencer à répondre à la Gazette : le premier article est les Princes.

Madame de Villette ne me donne pas tant d'espérance que vous : & je la crois bien instruite là-dessus : je vous soupçonne souvent de vouloir m'épargner des peines. J'avois lu la lettre de M. de Rheims, ou plutôt parcouru : car ces matieres-là m'ennuyent fort. Il n'y a plus rien à ménager par rapport au Parlement : tout est renversé : il est, ce me semble, difficile de comprendre comment les choses se rétabliront. Pourquoi vous êtes-vous en-

semble que vous voyez ce qu'il y a de meilleur à Paris : ne vous laissez pas aller à la tristesse : à quoi sert-elle ? Il est heureux & édifiant que les Evêques soient fermes & unis. J'aurois grand regret à la réputation de notre Cardinal : car je l'ai vu en bon chemin.

Je ne doute point de la bonne foi du Duc de Noailles, & de ses vœux, & de ses efforts pour que son oncle sorte d'affaire avec honneur.

On ne peut répondre sur l'article de Mlle. de Charolois : l'aventure du Chevalier de Caylus n'a de mauvais que l'imprudence d'être allé où il étoit : mais comment enfermer un homme de son âge ?

Ce 10 *Janvier.* Je voudrois bien que les démêlés des premiers Gentilshommes de la Chambre fussent les seuls troubles de la Cour : je serois en grand repos, hormis sur M. le Maréchal de Villeroi, qui mérite qu'on s'intéresse à lui. Si le Régent essayoit de la fermeté qu'il vient d'avoir sur la lettre de M. de Rheims, il s'en trouveroit mieux. Je suis véritablement fâchée de la conduite de Madame la Duchesse d'Orléans : & je ne comprends pas Mme. de Sforce : car sans la regarder comme une héroïne, il me semble que ses intérêts iroient mieux, si cette

Princesse avoit plus de crédit. Les bals solitaires sont, ce me semble, une grande nouveauté. Me. de Courcillon est toute faite pour mourir de la poitrine : Dieu veuille qu'elle ne tue pas Me. sa belle-mere, qui ne s'épargnera pas pour la sauver de toute façon ! Le Duc de Noailles seroit-il assez bon pour croire que les repas des Présidents les réunissent ? Le public ne peut compter là-dessus : plus ils se verront, & plus ils se déplairont. Je crois assez M. le Maréchal de Tallard : ce n'est pas une petite marque d'estime que je lui donne : mais il est vrai que j'ai cru lui voir un peu d'amitié pour moi, & de reconnoissance de toutes les inquiétudes que j'ai eues quand je lui en voyois : s'il espere pour nos Princes, je me flatterois : car il a le pressentiment bon, & connoît bien la Cour. La politesse de Me. la Princesse d'Espinoy est extrême de n'avoir pas voulu me dire à moi-même ce qu'elle écrit à Mlle. d'Aumale : vous savez parfaitement ce que je pense des deux sœurs.

Ce que vous me dites du Comte de Charost est admirable. Je n'ai compté pour rien la visite de M. le Duc à M. le Comte de Toulouse. Le Maréchal de Villars a raison de vous desirer : mais comment

vous accommodez-vous de Me. sa femme? Ce que je vous écris ne me fatigue point: & je vous ai déja mandé que c'est ma seule récréation.

Ce 11 Janvier. Ce seroit un grand bien pour l'Eglise & pour l'Etat que le Régent fût mécontent des Jansénistes. Il ne manque donc à votre projet d'Auvergne qu'un Confesseur! & vous imaginez de lui donner une bonne pension pour le retenir auprès de vous: il n'y a guere de Province, où il ne se trouve un honnête homme: on ne les a pas commodément; mais je vous crois aussi raisonnable sur ce sujet-là que sur les autres: votre Evêque n'est pas immortel. Je lis des guerres civiles, qui me font craindre la campagne. Voici un Courier de M. le Maréchal de Villeroi, qui me mande qu'il viendra Jeudi, apparemment pour me dire adieu.

Vous avez raison de compter sur l'inimitié irréconciliable du parti: ils connoissent tout ce qu'ils ont perdu en vous. Mon commerce avec Me. des Ursins est totalement fini: que nous dire? & est-ce la peine d'écrire, pour moraliser & gémir? M. de Guignonville m'attriste, en m'apportant de l'argent: jugez si je suis touchée de son état. Conservez votre santé

jusqu'à ce que vous soyez vieille : quand on n'est plus jeune, la vie n'est bonne à rien.

LETTRE CXXVIII.

Ce 17 Mars 1717.

JE brûle les feuilles de votre Gazette, à mesure que j'y réponds.

Cet Archevêque de Rouen, que vous croyez qui prend les choses sérieusement, me vint voir sur le bruit de ma fievre : il me consola, & je craignois d'en être accablée. Il m'échappa de dire, par rapport au Jansénisme, que tout étoit perdu : il se leve là-dessus avec la vivacité d'une aigle, & me dit : „ Tout n'est pas » perdu : il ne faut ni le dire, ni le penser : le Clergé de Paris est en grand » désordre : mais il n'en est pas de même par-tout : j'ai seize ou dix-huit cents » Curés, dont trente-deux ont rejetté la » Constitution ; de ces trente-deux, il y » en a un ou deux qui veulent revenir ; » le Parlement de Rouen me soutient fort » bien : je tombe, en suivant les regles, » sur tous ceux qui font des fautes répréhensibles ; j'ai cinquante ou soixante

» maisons de filles dont je suis content : » il est vrai qu'il faut veiller continuel- » lement : mais je suis Evêque pour cela ". N'est-il pas vrai que ce discours est consolant ? Lisez-le, je vous prie, à M. de Dangeau.

Bon soir : je n'en puis plus, ma tête est aussi foible que mes jambes. Toute la jeunesse va en Hongrie : que devient M. votre fils ?

LETTRE CXXIX.

Ce 5 Avril 1717.

MR. le Maréchal d'Huxelles passoit mieux son temps à Paris qu'il ne fait à la Cour, depuis qu'il joue un grand personnage ; je ne suis donc pas surprise qu'il ait quelque tentation de quitter ; mais il demeurera par les mêmes raisons qui l'ont engagé à sortir du repos où il étoit. On n'a plus guere de santé à l'âge de M. de Dangeau, & l'on traîne un reste de vie bien triste ; grande pénitence pour les malades, & pour ceux qui sont auprès d'eux : je crains que Me. de Dangeau n'y succombe. Je ne manquerai pas de remercier M. le Maréchal de Villeroi de ce qu'il

a dit au Régent, quoique très-assurée qu'il l'auroit fait pour vous seule.

M. le Cardinal de Rohan me fait grand'pitié : il se tue pour un travail très-désagréable, & ne peut guere en recevoir que du déplaisir ; il sert la Religion, c'est ce qui doit le soutenir.

On nous annonce tous les jours quelque nouveau don de M. le Régent (1) sur les taxes : & l'on murmure beaucoup de cet emploi de l'argent des gens d'affaires. L'Abbé Dubois a bien de l'esprit.

Je suis bien-aise que le Prince de Conti n'aille plus en Hongrie, à cause du Prince de Dombes. La visite de M. du Maine me serra bien le cœur : son état l'étouffe : car il est forcé à faire ce qu'il fait : il me répondit bien obligeamment sur vous, quand je lui fis vos remercîments. Les bains à la Samaritaine me paroissent si assortis à tout le reste, que je ne puis les désapprouver,

Ce 10 Avril. Vous avez, je crois, raison de regarder la visite du Maréchal d'Huxelles comme un retour vers vous : c'est toujours un bonheur qu'un homme comme lui ait vu de près la mauvaise

---

(1) A ses Maitresses.

foi de nos adversaires : je crois que les Jésuites ont les papiers qui furent pris autrefois au P. Quesnel, & envoyés ici par l'Archevêque de Malines; c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : & j'ai passé dix ans à les lire tous les soirs; on y voit les intrigues & les commencements de tout ce que nous voyons aujourd'hui : toute cette iniquité a été préparée de loin.

M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit une grande lettre pour me faire un portrait achevé du jeune Roi; il sait bien à quoi je suis encore sensible. Comment le Duc de N. prendra-t-il ce que le Maréchal de Villeroi a fait pour vous ?

Notre Supérieure est un peu mieux, mais encore assez mal pour donner de l'inquiétude. Tout ce qui se passe dans les affaires de l'Eglise est si embrouillé & si différent d'un jour à l'autre, que je ne sais plus de quel parti sont ceux dont j'entends parler. Je n'ai pas encore lu ce que vous m'avez envoyé.

Ce 11 Avril. Je vis hier Me. la Duchesse de N.; elle arriva à onze heures, nous causâmes jusqu'à midi : Mlle d'Aumale venoit de temps en temps ranimer le tête-à-tête; nous dînâmes toutes ensemble, & je ne la revis plus qu'à six heu-

res du soir, un quart-d'heure, que j'employai à tout ce qui pouvoit lui plaire le plus.

Je me suis fait lire la lettre de nos Evêques, dont je suis très-contente : je n'y trouve ni hauteur, ni satyre ; tout m'y paroît plein de modération, de douceur, de sagésse : je croyois reconnoître souvent le caractere de celui qui est à la tête ; j'y sentis la charité, l'humanité de St. Paul avec l'autorité de l'Episcopat : il y a une honnête hardiesse, une sage liberté dans ce qui s'adresse au Régent dans la Déclaration, du respect & de l'attachement pour le Pape dans le témoignage qu'il rend au feu Roi. L'exhortation qu'il fait à M. le Duc d'Orléans sur les engagements de son Baptême, & sur ce qu'il doit à la Religion, m'a paru admirable ; si les Jansénistes avoient fait une telle piece, elle feroit bien du bruit ; peut-être suis-je prévenue, mais c'est à vous que je parle.

Ce 12 Avril. Si vous pouviez venir avant Me. de Dangeau & avec elle, ce seroit assurément un plaisir de plus pour moi : voilà ce que mon cœur vous répond : mais la raison vous dit, que loin de multiplier vos visites, il faudroit les éloigner, pour me faire oublier aux autres,

& pour me faire oublier à moi-même tout ce qui n'est plus pour moi. Je pensai plus d'une fois hier à l'éloignement du Chevalier de Caylus; pleurez-le, je vous le permets, malgré ses folies; vous savez que j'ai le malheur de connoître les sentiments des meres.

L'Evêque, fils de M. Fagon, a toujours passé pour peu de chose; & il me semble qne son pere desiroit qu'il fût éloigné & résident.

LETTRE CXXX.

Ce 19 Avril 1717.

RIen ne me paroît plus attendrissant que ce qui vous est arrivé chez M. le Maréchal d'Harcourt: il est vrai que vous n'avez guere respiré depuis notre séparation. Je crains bien que le reste de votre vie ne soit fort triste; on rachete bien les plaisirs & l'enivrement de la jeunesse: je trouve, en repassant ma vie, que, depuis l'âge de trente-deux ans, qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment sans peines, & qu'elles ont toujours augmenté.

Je ne sais rien des affaires de M. le

Duc du Maine : il m'écrit rarement ; je n'entends pas parler du Grand-Prieur. Si Me. la Princesse d'Espinoy avoit été parfaitement contente de sa belle-fille, j'en serois encore plus fâchée : quand en aura-t-elle une selon son goût ? J'espere peu de la conversion de Me. de C..... Je ne me soucie point de lire Télemaque. Dites à Me. de Dangeau, qu'elle a moins de foiblesse humaine qu'une autre, mais qu'il vient un temps où on la sent dans toute son étendue.

Nous parlerons Mercredi du Czar, qui me paroît un très-grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

LETTRE CXXXI.

Ce 28 Mai 1717.

JE suis toujours inquiete de l'état où est Me. de Dangeau : & je la vois entre son mari mourant, son fils à demi-mort, sa belle-fille frappée d'un mal incurable, & un enfant de treize ans pour toute ressource, pour toute consolation. Cette image m'en rappelle une plus douloureuse encore, & l'amitié suffisoit pour m'affliger.

Je sors de la visite des trois Dames qui se sont relayées de conversation générale, & de tête-à-tête qui sont encore pires. Me. d'Aubigné, après m'avoir affadie de mille louanges d'un ton moëlleux & onctueux, me voulant persuader de la voir souvent, & moi l'assurant de l'inutilité de telles visites, elle m'a dit que quand ce ne seroit que pour se recommander à mes saintes prieres, je devrois me rendre.

Vous ne vous êtes point trompée. J'ai promis de payer la Profession de Mlle. de Barnèval l'aînée, & deux cents livres de pension à la cadette. J'ai beaucoup d'argent: mais je ne puis me résoudre à laisser mourir de faim les parents de ces filles-ci, qui ne manquent de rien, tandis que leurs familles manquent de tout. Donnez deux louis par mois à Me. de Solanet.

LETTRE CXXXII.

Ce 11 Juillet 1717.

MLle. Gaudri vient de me dire que le Czar traîne avec lui une fille, au grand scandale de Versailles, de Trianon & de Marly; je ne puis ajouter foi à ce discours. Je viens de recevoir une lettre de

Me. d'Aumale, qui me dit que la Picardie est déja édifiée de la sainteté de sa fille.

Adieu, Madame : je crains d'apprendre de mauvaises nouvelles de la décision de l'affaire des Princes. En ce moment, M. Gabriel entre, & me dit que M. de Bellegarde me mande, qu'il veut venir ici après dîné, si je le trouve bon : c'est le Czar : je n'ai osé dire que non : & je vais l'attendre sur mon lit ; on ne me dit rien de plus ; je ne sais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie ; s'il veut voir la maison, les Demoiselles ; s'il entrera au chœur : je laisse tout au hasard.

Le Czar est arrivé à sept heures du soir il s'est assis au chevet de mon lit ; il m'a demandé si j'étois malade : j'ai répondu qu'oui : il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu, une grande vieillesse ; il ne savoit que me dire, & son truchement ne paroissoit pas m'entendre ; sa visite a été fort courte ; il est encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir ; vous croyez bien qu'il en aura été satisfait.

Je ne veux point l'histoire de la finance. Voilà, pour la Duchesse de Noailles, une lettre toute pleine de miel & de su-

Duc du Maine auprès du Roi ; mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela deviendra ?

Ce 31 Juillet. Ce sera quelque chose de bien triste, si le résultat du ..... n'est que des projets rejettés : nous avons besoin de remedes effectifs. Je pense, le moins que je puis, aux affaires de l'Eglise ; mais quelque compassion que j'aye pour M. le Cardinal de Rohan, quand il est ici, je vois avec peine qu'il n'y ait plus personne pour parler au Régent dans les occasions pressantes, quand il n'y est pas.

Ce 1 Août. Je tremble de ce qui doit éclore demain : est-il possible qu'on puisse être plus mal qu'on est ? je parle des autres ; car St. Cyr & moi nous sommes traités en favoris. Ne donnez-vous plus à Me. de Solanet & à Charlot ? Avez-vous perdu tout-à-fait Me. de Chanteloup ? Voulez-vous retrancher mes aumônes, quand les miseres augmentent ?

Ce 2 Août. La réduction de 10000 liv. à 4800 liv. me paroît bien grande : mais il faut savoir bon gré de ce qu'on laisse, puisqu'on peut tout prendre : votre état va m'attacher à la vie.

Je reçois des lettres de tous mes pauvres Couvents, qui m'écrivent qu'on leur demande des déclarations de tous leurs biens : ces filles en sont bien allarmées.

Il m'étoit déja revenu que M. le Maréchal de Villeroi s'étoit fait beaucoup d'honneur dans le monde : mais on ne m'a point dit comment : je le saurai, quand il vous plaira ; je comprends & je partage ses inquiétudes sur l'enfant si précieux, & vos peines sur les vôtres.

LETTRE CXXXV.

Ce 2 Septembre 1717.

Les événements sont considérables aujourd'hui, & pourroient avoir de grandes suites : mais j'espere avec vous que si le Régent tient bon, les autres se rendront. J'ai assez perdu la suite des affaires des Princes du Sang, pour ne pas entendre ce que vous me mandez sur la signature de Me. la Duchesse d'Orléans. Que vous faites bien, ma chere niece, de tâcher de vous réjouir, ou du moins de vous dissiper ! nos ennuis sont mauvais à tout. Je ne fais que desirer sur la conduite du Pape : car je crois qu'on est assez disposé à secouer son joug, s'il employoit son autorité : le Cardinal de Bissy est bien à plaindre ! il s'est attiré beaucoup d'ennemis, & n'a rien pour se soutenir. Il me

semble que vous n'étiez point bilieuse, mais tout est changé.

Ce 3 Septembre. Je dois plus d'une réponse à Me. de Dangeau : mais le moyen de rire quand on n'entend parler que de malheurs ! Notre Maréchal ne m'a pas laissé ignorer la petite allarme que le Roi a donnée : il me semble que sans trop de curiosité, on peut s'intéresser à la santé d'un enfant si précieux, à l'état des finances, & au Parlement.

Le Prince de Dombes n'en est que mieux, s'il est basané : mais je l'aimois mieux en Allemagne qu'à Paris : je crains toujours quelque rencontre fâcheuse. Je voudrois être indifférente pour M. le Comte de Charolois : mais, je l'avoue, il y a quelque chose de plus. Quoique je m'attende à un schisme il y a long-temps, je n'ai pu lire, sans frissonner, que vous le croyez proche : Dieu veuille avoir pitié de la France & de son Roi ! Je suis bien-aise de tout ce qui est avantageux au Cardinal de Rohan : & je serois bien fâchée d'avoir à l'effacer de la liste des gens que j'estime : elle est déja bien courte, cette liste !

Notre Curé de St. Sulpice est fort actif ; il entreprend de grandes choses, & fera de grands biens à Paris. Me. la Du-

chesse d'Orléans est un objet de pitié : je voudrois bien que la mort de Me. D..... augmentât les craintes où l'on m'a dit que Me. la Duchesse de Berry est tombée. Mille amitiés à notre aimable & respectable amie : voyez-la le plus souvent que vous pourrez, pour le plaisir de l'une & de l'autre, & même pour le mien. Je me fais un grand plaisir de l'idée d'une Dame de campagne qui envoye de sa chasse à une Dame de la Cour de ses amies. Je ne vois rien, je ne sais rien, & je ne pense presque rien. Bon soir, ma chere niece : il faut me coucher sur les six heures : mes forces ne vont pas plus loin.

LETTRE CXXXVI.

De Mad. de Caylus.

JE n'ai point vu le Maréchal d'Harcourt depuis le premier d'Octobre ; mais je ne me suis point apperçue qu'il fût différent de ce que nous l'avons vu depuis les fâcheuses attaques qu'il a eues. J'ai toujours trouvé en lui ce bon sens, cette bonne tête, ce juste discernement entre le bien & le mieux. Mais il y a

tant de différence d'être conſidéré par une amie au coin de ſon feu, par une femme qui dit & qui penſe à peu près les mêmes choſes, ou par une troupe de gens qui n'ont dans l'eſprit que cette maxime, *Plus de morts, moins d'ennemis*, que je ne ſuis point étonnée qu'on juge ſi mal d'une foibleſſe, qui néanmoins ne prend que ſur le corps.

Madame de Berry a paſſé la fête aux Carmélites : elle y alla coucher la veille avec la ſeule d'Avaiſe ; on dit que ces ſaintes filles ſont édifiées d'elle ; je ſuis ravie que cette Princeſſe forme cette liaiſon. Quand elle n'aboutiroit qu'à les faire payer, ce ſeroit beaucoup : & on dit qu'elle a déclaré qu'elle vouloit prendre ſoin de leurs affaires. La petite-vérole fait ici bien du ravage. Avez-vous ſu la mort de cette pauvre Me. de Forcet, précédée de celle de ſa fille, dont elle avoit pris cette même maladie ?

M. Fagon eſt depuis quelques jours arrivé dans ſa retraite du Jardin du Roi : nous nous ſommes fait mutuellement de tendres meſſages : il eſt ſûr qu'on lui conſerve ſon habitation, & même l'autorité ſur les plantes, avec une penſion de deux mille écus : ce traitement eſt fort raiſonnable.

Comment

Comment voulez-vous que je ne me mette pas en peine, quand j'entends dire que vous avez la fievre, & que vous êtes plus abattue ? L'habitude peut-elle ôter sur cela la sensibilité ? *Il faut premier que mon cœur on refonde.*

Je suis fort bien ici : je ne perds pas un rayon du Soleil, ni un mot des Vêpres d'un Séminaire où les femmes n'entrent point : c'est ainsi que toute la vie est mêlée ; d'un côté, ce Palais, (le Luxembourg) & de l'autre, les louanges de Dieu.

Je reprends ma lettre pour vous faire des remerciments de la pauvre Barneval : Me. de St. Geran & elle sont encore chez l'Hospitalier Bonrepâux : jamais patriarche n'a porté cette vertu plus loin. Les troubles d'Angleterre ne diminuent pas : la révolte d'Ecosse s'étend, & le Duc d'Ormond est passé. Je vous avoue que je me sens un grand zele pour le Roi Jacques, & que je suis Tory jusques dans la moëlle des os ; nous le verrons sur le Trône de ses peres, & nous l'y verrons bon Catholique. Je voudrois bien pouvoir jouir de ces nouvelles, & faire ma cour à la Reine d'Angleterre : vous serez informée, ma chere tante, de tout ce que j'apprendrai ; c'est peut-être le seul

événement qui puisse exciter votre curiosité, j'en connois les motifs.

LETTRE CXXXVII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 11 Octobre 1717.

IL est vrai que je suis ravie du retour de Me. de Remiremont : c'est une société pour vous, aussi agréable que glorieuse. Je crains qu'on ne vous rende quelque mauvais office sur le séjour de cet Espagnol chez vous. Je serai bien surprise, si l'acceptation du Cardinal contente le Pape : c'est dommage que je me forme l'esprit si tard ! Je me serois épargné bien des peines, si j'avois su tout ce que les Papes & les Rois sont capables de faire : il y a des gens qui croyent que tout ce que M. le Duc d'Orléans fait pour adoucir, est fondé sur ce que Rome veut éclater. Il ne seroit pas mauvais d'opposer Madame de Berry à Madame la Duchesse : il en résulteroit quelque chose de bon.

Je suis très-fâchée de ce que Me. de

Levis n'a pas la livrée de Madame d'Orléans : je crois que j'aurois desiré de l'avoir. Il est vrai que la demande du Gouvernement de St. Germain m'a surprise : la De. de N. m'a donné part de ce bienfait nouveau ; mais je n'ai de force, de courage & de sensibilité que pour vous.

Ce 12 Octobre. La déclaration m'a paru un arrangement de paroles, qui ne veut rien dire : on y demande une décision déja accordée : on la suppose à faire, & elle est faite ; les termes respectueux pour le Pape ébloüiront bien des gens qui ne sont au fait ni de cette affaire, ni du style des Caméléons : si tout cela est concerté, il y auroit, ce me semble, plus à espérer pour la paix.

Je n'ai pas grande foi au raccommodement, quand on a été brouillé d'une certaine façon & pour de certains sujets : il est impossible que ce qui s'est passé entre les grands Acteurs des Finances ne soit encore un contre-temps. Je suis surprise de ce que vous me dites du mariage de M. le Comte de Charolois.

Est-il vrai que le peuple veut s'allarmer sur la santé du Roi ? Je croyois que c'étoit une tendre inquiétude qu'on nous laissoit à vous, à moi, & à St. Cyr. J'ai reçu au-

jourd'hui une lettre de son Gouverneur, qui me rassure.

Il faut remettre tous nos plaisirs de Courbevoie à l'été prochain : dites à Me. de Dangeau qu'il faut songer à une niche : ceux du garde-meuble en usent si bien avec moi, qu'ils ne nous refuseront pas : je jouerai au Piquet avec Mad. la Comtesse, & nous passerons là d'agréables journées : il faut que les miennes finissent à cinq heures; mais j'arriverai de grand matin. Adieu, ma chere niece, je vais me coucher, pendant que tout le monde va souper : la vieillesse sépare de tout; mais la solitude est bonne, à moins qu'on ne soit mauvais soi-même.

LETTRE CXXXVIII.

Ce 18 Octobre 1717.

JE n'ai nulle habileté pour prévoir l'avenir : mais je vois clairement que le présent ne va pas bien, & que les mois se passent sans qu'on voye l'effet de ces brillantes promesses qui ont amusé le peuple : il est pourtant certain qu'il y a des endroits dans le Royaume qui vont mieux : on m'assure qu'il y a de l'argent dans le Pays Char-

train, qu'il y en a encore plus à Rouen, que le commerce y va très-bien, & qu'il se rétablit à Lyon & à Tours : si cela est vrai, il ne faut pas désespérer : on négligera l'Eglise : on relevera l'Etat.

De la maniere dont on me parle des audiences du Duc de Noailles, & de l'impossibilité de l'aborder, on n'a jamais vu Ministre faire une plus grande figure. Je refuse tout le monde : mes demandes seroient reçues avec politesse, mais négligées, & peut-être avec raison. On m'assure, mais d'assez mauvaise part, qu'on vend les équipages de M. le Duc de la Feuillade. Je suis fort aise que le Prince de Dombes se fasse aimer. Nos Princes sont admirables dans la diversité de leurs pensées, & trouvent toujours le moyen de surprendre.

Ce 19 Octobre. J'aime fort le reçu au haut de la lettre : votre bel esprit devoit n'acheter que les volumes qui me manquoient : je vous assure que je les trouve à très-bon marché : vous savez que je ne puis flatter quand il s'agit d'argent.

M. le Duc de Noailles est très-content de son ouvrage : il espere beaucoup ; sa femme m'apporta une lettre de Me. de Dangeau, qu'elle finit par me mander que les gens sensés sont fort satis-

faits de la conduite de ce Président des Finances.

M. du Maine assure que cet Anglois est un homme sans honneur, sans Religion, & sans foi, & que son projet fut rejetté par le Parlement d'Ecosse. Cet homme & Dubois vont ruiner la France : hélas ! le Roi ne songeoit, un mois avant sa mort, qu'à la soulager & à l'enrichir.

LETTRE CXXXIX.

Ce 9 Novembre 1717.

ME. de Dangeau vient de partir : il me sera encore plus aisé de prendre patience, que de lui faire entendre raison. Il est fâcheux, que voulant me dévouer aux visites, il n'y ait que la vôtre que je ne puisse recevoir.

J'ai été quatre heures de suite en contrainte & en attention : c'est trop à mon âge.

Ce 10 Novembre. Je crois tout ce que vous me dites sur Me. de Dangeau ; elle est bien sensible ; mais je trouve que les étrangeres ne meurent pas de sensibilité : cette mort-là est réservée aux Françoises, & cependant je ne meurs point. M.

l'Archevêque de Rouen m'écrivoit, il y a quelque temps, que tout étoit accommodé. Il faut que M. de Nismes n'agiſſe pas tout ſeul : il ſe perdroit inutilement : c'eſt à vous que je le dis, car je ne dois rien dire.

Que votre fils eſt louable de connoître ſitôt le danger de Paris ! mais qu'il eſt à plaindre par la difficulté de s'en garantir ! Pourquoi ne donnez-vous pas à Charlot & à mes autres pauvres ſelon leurs beſoins ?

L'état du Roi d'Eſpagne eſt affreux, s'il n'eſt pas fini : ſon eſprit n'étoit point tourné, ce me ſemble, à la folie.

J'ai conſulté M. Beſſe ſur vos maux : il vous conſeilleroit le lait, & dit que vous ne guérirez qu'en changeant la qualité de votre ſang : je ne puis douter, au bien qu'il me fait, que M. Fagon ne fût prévenu contre cette nourriture-là. Rien n'eſt ſi froid que nos lettres, parce que notre cœur eſt tranſi. Mais pourquoi penſer aux plaiſirs, quand on n'a que deux jours à vivre ?

long-temps : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit : Elle raisonne encore juste, elle écrit encore d'une main ferme : me voilà bien louée ! & voilà de grands sujets d'amour-propre !

LETTRE CXLII.

Ce 6 Décembre 1717.

NE parlons donc plus de nous moins écrire, puisque vous en êtes offensée, & jouissons en paix du mérite de Petin. Je serois bien fâchée que M. & Me. de la Vrilliere perdissent leurs fils : il me semble qu'ils méritent l'un & l'autre d'être heureux : ils ont une bonne réputation.

Mlle. de la Tour est un petit sujet incompréhensible en tout, dans ses maladies, dans ses goûts, dans ses sentiments, dans ses jouets. M. le Duc du Maine a voulu que je visse ses enfants : il a raison de les montrer : ils passerent ici hier en revenant de Rambouillet ; ils sont à souhait : la contenance noble, la visite courte ; ils parlerent précisément comme il convient à leur âge : je n'y aurois ni ajouté, ni retranché une parole, & leur grand-pere en auroit été fort content.

Ce 7 Décembre. M. Mauduit a eu de la peine à trouver 1600 liv. Je commence à éprouver la rareté de l'argent : mais entre nous, s'ils vous plaît.

L'intrigue est plus puissante à la Cour que les liaisons du sang : faut-il passer de cette réflexion qui en entraîneroit tant d'autres, à la Duchesse de Noailles qui m'écrit quelques plaintes sur M. le Duc de la Force, & sur M. Law, comme une bonne femme, toute dans les intérêts de son mari : elle ne m'avoit jamais parlé de rien. M. de Guignonville me mande qu'il vous a confié toutes ses peines : il faut voir la suite ; mais il me paroît qu'on va assez vous conter ses douleurs, sans penser aux vôtres : je connois ce personnage-là. M. Besse me dit en ce moment, que le Cardinal de Polignac a écrit au Nonce une lettre un peu forte ; voilà le plus important de mes auteurs. Bon soir, mon enfant.

LETTRE CXLIII.

Nous allons voir ce que produira la présence de votre Cardinal : le Régent va être vivement attaqué des deux

côtés, La prose & les vers que vous m'avez envoyés sont fort jolis, mais la matiere passe la raillerie. Au reste, je dois vous dire que je ne m'ennuye plus, depuis que je me porte bien; les prieres, mon ajustement, l'éducation de Mlle. de la Tour, remplissent la matinée: quelques instructions aux jeunes Professes, des récréations avec la Communauté, une heure de Piquet ou de Trictrac avec Mlle. d'Aumale suffisent pour l'après-dînée. J'ai été mal-saine dans tous les âges de ma vie, mais ma caducité est vigoureuse.

Je suis assez bizarre sur Me. de Dangeau; je ne veux pas la voir: je m'ennuye de ne pas entendre parler d'elle.

Ce 14. Décembre. J'attendois de grandes nouvelles hier par Petin; il pourroit bien ne s'être pas passé grand'chose: il se pourra même que le Régent accordera encore quelque Courier à Rome, dont il faudra attendre le retour; car le parti ne demande qu'à retarder: & en effet, il profite bien du temps qu'on lui donne.

Il y a plus de deux heures que j'attends M. de Villeroi: sa santé, celle du Roi m'empêchent de murmurer; mais il est ennuyeux d'attendre, & voilà comme les plaisirs les plus innocents ont leurs dégoûts.

Ce 15 Décembre. M. le Maréchal de Villeroi se préparoit à me dire bien des choses, & craignoit que le temps ne nous manquât : cependant il ne m'apprit rien de nouveau : il glissa sur les affaires de l'Eglise : il m'apporta les pieces d'esprit que vous m'avez envoyées : il me parut abattu & un peu vieilli ; en vérité, ce seroit une grande perte : il est rempli d'estime pour vous, & m'assure qu'il trouve le Régent très-disposé à vous marquer la sienne : vous me manderez le succès de sa négociation : je lui parlai de Me. de Mailly, sans pourtant le charger de rien. La conversation fut assez languissante sur le temps présent : mais nous tombâmes sur le passé, & sur ceux que nous avons perdus, & nous ne pûmes finir. Il me tourmenta un peu sur le séjour que vous voudriez faire ici de temps en temps : il se moqua de moi, quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas : il est très-incapable de comprendre que je doive, & encore moins que je puisse m'occuper de St. Cyr : & il rabattroit bien de l'estime qu'il a pour moi, s'il me voyoit montrer à lire à Mlle. de la Tour, examiner la vocation d'une postulante, ou raccommoder mes chemises.

Remerciez bien M. le Cardinal de Ro-

han, je vous prie, de ce qu'il a fait pour la penſion de deux jeunes Gentilshommes auxquels je m'intéreſſe véritablement, & que je crois avoir ôtés au parti. Vous m'annoncez M. de Guignonville pour ce matin; je ne ſais quel conſeil lui donner: & le Duc de Noailles a conduit ſon affaire, de façon à tout perdre ſi ce pauvre homme ne fait rien pour en ſortir, & à l'avoir pour ennemi, s'il cherche d'autre ſecours que le ſien. Ne ſortez de votre oiſiveté, que pour vous aſſurer de celle dont vous jouiſſez.

LETTRE CXLIV.

Le jour de Noël 1717.

JE n'ai point douté que la préſence du Cardinal de Rohan ne produiſît un Courier très-preſſant à Rome, mais qui ne ſera rien de plus déciſif que ce qui ſe paſſe depuis tant d'années. Dieu veuille que la bonne cauſe n'en ſouffre pas, & que notre Cardinal ne perde rien de ſa réputation! Me. de Dangeau veut venir Mercredi, & il faut bien y conſentir: ſon ſtyle ne ſe ſent pas de la diminution de ſa joie: ſa lettre eſt admirable: elle

y emploie toutes ses connoiſſances : Me. Guyon eſt citée fort à propos : elle compare la plénitude de ſon amitié à celle de la grace, mais tout cela avec un tour très-ſingulier : elle me fait ſeulement une demande incivile, qui eſt, de me trouver de la joie ; je n'aurai certainement que celle qu'elle m'apportera.

Ce 27 Décembre. Le premier moment de la viſite de notre amie me fit plaiſir : la ſuite me fit de la peine : elle voulut, je crois par conſcience, jouer au Piquet : elle m'attendrit à ne pouvoir retenir mes larmes : le reſte me mit en fureur ; elle finit par me déclarer que déſormais elle viendra ſans m'avertir : je ſuis entre la triſteſſe & la colere ; & je me prends à vous de tout : c'eſt vous qui me remettez continuellement dans le commerce du monde : je me repens de vous écrire ſi ſouvent, de vous envoyer mille choſes, & en un mot, d'avoir la conduite d'une inſenſée, qui en deſirant d'être oubliée, fait tout ce qu'il faut pour ne l'être pas : jugez, ma chere niece, de ce que vous avez à réparer ; car c'eſt tout de bon que je ne puis ſoutenir des diſputes continuelles. Me. de Dangeau veut me faire ici un appartement qui ſera délicieux : rien n'eſt plus facile que de trouver dans St.

Cyr des logements pour vous toutes : il n'y a rien d'embarrassant là-dessus.

Je ne finirois pas, si je vous disois les projets désordonnés dans lesquels elle me veut faire entrer, qui sont aussi opposés à mon inclination qu'aux intérêts de St. Cyr, que je détruirois plus vîte que je ne l'ai bâti : n'en parlons plus ; en voilà assez pour une personne qui entend raison, qui m'aime & qui me croit vraie.

Il n'y a pas d'apparence que les affaires de l'Eglise changent de face sitôt, & ce n'étoit pas la peine de faire marcher votre Cardinal : le Maréchal de Villeroi parle toujours avantageusement de lui.

Je supporte la mort de Charlot fort courageusement : je trouve assez mauvais que vous soyez si long-temps, sans voir les Princesses de Lorraine : je les estime fort, & je suis ravie de savoir que la Princesse de Soubise est la sagesse même. On m'a dit que l'on retient présentement la jeune Princesse de Conti, & que M. son mari veut changer de conduite : on se lassera peut-être de vivre sans......

LETTRE CXLV.

Ce 10 Janvier 1718.

LEs affaires de Bretagne me paroissent sérieuses : on dit que le Prince Eugene est à Londres, & je crois déja le voir nous faire la guerre dans cette Province. Quant aux affaires de l'Eglise, elles ne peuvent qu'empirer, quelque parti qu'on puisse prendre : je plaindrois le Cardinal de Rohan, si je pouvois plaindre un homme qui a l'honneur d'être la victime de son zele pour la vérité.

Je serois bien-aise que le pauvre Guignonville sortît d'affaire par M. de Noailles ; mais, en vérité, je crains que le secours ne vienne trop tard : il me paroît fort mal.

Je suis bien touchée de ce que notre Maréchal a fait, par rapport aux Jansénistes : c'est une marque de courage & d'affection pour le feu Roi, qu'on ne peut trop louer. J'espere que lorsque Me. de Dangeau saura ce qui s'est passé entre nous, elle se rendra, & je consens que ce soit par complaisance, si ce n'est pas par conviction : mon projet seroit qu'elle me vît

quatre fois l'an, & vous avec elle ; que la Ducheffe de Noailles fît de même, & vous avec elle : vous pourriez même vous joindre quelquefois. Travaillez fur ce plan.

Ce 11 *Janvier.* Je defire des nouvelles de conféquence par l'intérêt que je prends au bien général : je ne fuis plus fâchée d'en favoir de ceux que je n'ai pas oubliés : mais la plus forte raifon eft pour les Dames de St. Louis, qui d'ordinaire en favent de fauffes par le marché de Verfailles & par les Provinciaux qui voyent leurs filles. Ne craignez point d'être commife, je ne dis pas celles qu'il ne conviendroit pas que je fuffe par vous. Je viens d'écrire à la Ducheffe de Noailles pour M. de Guignonville, c'eft-à-dire pour lui fournir un prétexte d'en parler ; car je n'en dis qu'un mot, tant je crains qu'on ne fe fâche contre nous !

Il faut efpérer que les démêlés des Dames défuniront l'hôtel de C. & les Noailles. Je penfe comme vous fur M. Defmarets : je ne crois pas qu'il s'accommodât d'une feconde place, ni que le Duc de Noailles s'accommodât même d'un fecond. Les remontrances du Parlement font, ce me femble, raifonnables : & cela ne lui arrive pas toujours.

LETTRE CXLVI.

Ce 24 Janvier 1718.

VOus me connoiſſez aſſez, ma chere niece, pour ſavoir ſi je ſuis ſenſible à la mort de M. de Dangeau : la douleur de nôtre amie, & tout ce qui en retombera ſur vous ſont aſſurément les événements qui pouvoient le plus m'affliger. Je voudrois être à Paris pour pleurer avec elle ; & prier avec vous : j'ai deux choſes à vous demander : l'une, que vous ne vous tuiez pas, & l'autre, que vous empêchiez Me. de Dangeau de précipiter ſa réſolution : elle eſt encore bien jeune, & je ſais qu'on vit long-temps.

J'admire les Bretons : toute la ſageſſe des François eſt donc dans cette Province-là ? Vous m'effrayez ſur le Schiſme ; mais j'ai peine à croire qu'il ſoit pire que ce que nous voyons : Que de choſes j'ai vues ! Me. la Ducheſſe de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite qui auroient fait la diſgrace de toute autre. Me. de Monteſpan atteloit ſix ſouris à un petit carroſſe de filagramme, & s'en laiſſoit

mordre ſes belles mains : elle avoit des cochons & des chevres dans des lambris peints & dorés : le Roi la montroit aux Miniſtres, comme un enfant, ſe récriant ſur le badinage des Mortemarts : mais elle ſavoit tous les ſecrets de l'Etat, & donnoit de très-bons conſeils, & de très-mauvais, ſelon ſes paſſions.

Le Chancelier trouve-t-il bon que le Parlement déſapprouve qu'on lui faſſe une maiſon ?

Ce 25 *Janvier.* Vous ſavez bien que j'ai de l'inclination pour le Chevalier ; les vauriens ne me déplaiſent pas toujours, pourvu qu'ils n'aillent pas juſqu'au vice & au déshonneur.

Ce 26 *Janvier.* Le ſchiſme de M. d'Apt m'a tranſie : les barricades m'ont effrayée : j'ai compté pour peu les Princeſſes, mais pour beaucoup que vous vouliez prendre du lait le ſoir : il ſemble que je n'aurois plus rien à dire ſur votre lettre, je vais pourtant la reprendre & y répondre.

Les remontrances des Bretons paroiſſent bien raiſonnables, & fort reſpectueuſes.

Ce 10 *Mars.* J'ai écrit & parlé trop ſouvent au Duc de Noailles pour avoir beſoin de m'étendre ſur les intérêts de Guignonville : j'ai mandé qu'il mourroit

bientôt, si l'on nous laissoit encore long-temps dans l'incertitude : il me semble que le mot de *nous* est une très-grande recommandation. Je ne crois pas que la Duchesse de Berry se fâchât du nom que vous n'avez pas voulu écrire.

Mille complimens à notre Maréchal, au seul dont je ne veux pas être oubliée.

Je ne suis pas, entre vous & moi, sans quelque inquiétude sur mes affaires & sur celles de St. Cyr : comment M. le Duc de Noailles ira-t-il solliciter M. d'Argenson ?

On dit que le Chancelier s'est brouillé avec le Régent, pour avoir soutenu le Parlement : que cette disgrace le couvre de gloire : que le Duc de Noailles en acquiert beaucoup d'avoir tout quitté en perdant un ami qui étoit l'ame des Conseils : & qu'il ne faut plus compter sur rien de bon : voilà les nouvelles de Versailles.

LETTRE CXLVII.

Ce 7 Février 1718.

LE Duc de Noailles n'eſt point embarraſſé de M. d'Argenſon : il prétend que nos affaires n'iront que mieux, parce qu'il y aura plus de temps à lui donner. Le Maréchal de Vilars eſt bien homme à quitter ſi on le chicane : ce ſeroit une perte pour les Officiers : je l'ai toujours vu aller bien droit.

Le portrait que vous faites d'Alberoni, me jette bien dans une grande incertitude ſur les jugements que nous faiſons des hommes : heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice, & plus heureux encore ceux qui peuvent ſe paſſer d'eux ! Dieu nous garde du Traité dont vous me parlez !

Il ne ſe paſſe point de jour que je ne croye que le Chancelier revient : je m'étois flattée que la bonne cauſe profiteroit de ſon abſence, & qu'enfin le Régent ne voudroit point ſe brouiller avec Rome : nos Cardinaux & les bons Evêques paroiſſent vouloir faire quelque choſe de déciſif : je ne parlerai qu'à vous de cette

matiere ; mais il me semble que rien n'est plus dangereux que de demeurer comme on est : c'est en temporisant que le parti s'est fortifié au point où il est. Ce qui s'est passé là-dessus tourneroit à mérite à nos Prélats s'ils finissoient, & tournera à foiblesse s'ils ne font rien : c'est mon avis, & peut-être l'avis d'une femme. Le Chancelier sera un peu plus fort, s'il revient.

Ce 9 Fevrier. Dieu veuille inspirer M. d'Argenson ! il a une méchante besogne à faire, & trouvera plus d'une pierre sur ses pas. Comment le Régent soutiendra-t-il ensemble deux têtes aussi fortes & aussi opposées que le Chancelier & le Garde-des-Sceaux ? ces deux têtes doivent se heurter sans cesse, & que résultera-t-il du choc ? J'ai reçu une lettre de notre Maréchal, de dix pages, où il n'y a que des réflexions sur ce qui se passe : je lui fais une très-longue réponse, remplie de tout ce que j'ai cru de plus propre à lui plaire : on gagne les honnêtes gens, comme le peuple. Les moins Jansénistes sont éblouis du mérite du Garde-des-Sceaux : si le Régent continue à soutenir le mauvais parti, le bon n'aura pas beaucoup de sectateurs. Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien : il me semble qu'il sont plus constants dans le mal.

LETTRE CXLVIII.

Ce 16 *Février* 1718.

SAit-on certainement la cauſe de la diſgrace du Chancelier ? Il me paroît que la multitude eſt favorable au Parlement : je crois bien qu'on a trop attendu à réprimer le parti : mais ne ſera-t-il pas encore plus fort, ſi on lui fait voir de la crainte ? Eſt-il vrai que le Régent ait répondu fiérement aux remontrances ? Mlle. de Breuillac me dit que les Savetiers chantent dans les rues, qu'il faut que le Chancelier revienne, & que c'eſt au Parlement à gouverner. Je vis hier M. le Curé de St. Sulpice : ſon embonpoint me ſurprit, & ſa gaieté m'en donna : il me paroît plein de confiance que Dieu n'abandonnera pas les gens de bien,

Ce 17 *Février.* Je ſuis toujours ſurpriſe de la bonté de M. le Maréchal de Villeroi pour moi : il me ſemble qu'il a, depuis long-temps, rempli la meſure de ce qu'il y a de plus tendre & de plus délicat par rapport au feu Roi ſur ce qui me regarde. Cependant il ne ſe laſſe point : & le voilà encore chargé de Guignonville. J'aurois eu bien

bien de la peine à lui faire cette priere; mais il ne l'attend pas, & continue à prévenir mes desirs en tout. Dites-lui là-dessus, ma chere niece, ce qu'il y a de plus propre à lui marquer ma reconnoissance: il est vrai que cette affaire-là me tient fort au cœur: & il est étonnant qu'elle ne soit pas finie.

On parle bien différemment de l'état du Duc de Noailles: les uns disent qu'il n'a jamais été mieux à la Cour; les autres prétendent que non, & qu'il succombera par la force de ses ennemis.

Vous avez tant rendu de bons offices auprès de moi à la Duchesse de Noailles, & je suis si contente de la conduite qu'elle a depuis qu'elle est à Paris, que je l'aime véritablement: son mari est jeune & sain, mais il est pas immortel. Je pense souvent, que si elle le perdoit....... la persécuteroit: elle n'est pas plus habile que moi en affaires. Vous savez qu'elle a apporté de grands biens; mais je ne sais si on a tourné ses conventions d'une maniere avantageuse pour elle, & je ne lui vois pas un ami propre à la conduire. Je voudrois lui assurer M. de Guignonville pour les affaires médiocres, & que vous lui donnassiez M. Fagon pour les grandes; il est habile, & son pere lui a peut-être inspiré

quelque conſidération pour moi : je le crois un peu du parti où je ne ſuis pas aimée : ce qui n'eſt pas déraiſonnable.

Il ne faut pas nous vanter des honnêtetés de M. d'Argenſon : nous ſerions accablées, & il ne faut pas l'importuner. Je ſerois bien contente ſi vous & cette pauvre couſine étoient payées, & ſi St. Cyr étoit traité comme il l'a été juſqu'ici.

Je crains que M. d'Argenſon ne ſuccombe à la vie qu'il mene : je voudrois bien qu'il réuſſît ; mais on n'oſe preſque l'eſpérer, ſur-tout ayant affaire à un homme qui ne ſuit pas les projets qu'on pourroit faire. La dépendance des Traités eſt grande, & ſera utile aux Anglois, quand ils ne feroient que nous ruiner, ou empêcher notre rétabliſſement. Le départ de Me. la Chanceliere me fait grand plaiſir, & le ſecret qu'on garde ſur le ſujet de leur diſgrace, pourroit être perſonnel au Régent : ce ſeroit tant mieux, car elle dureroit : mais on le laiſſe bien près, pour continuer les intrigues.

Je ſuis fâchée du départ de M. le Cardinal de Rohan : ce qu'on veut faire iroit mieux, ce me ſemble, s'il demeuroit en ce temps-là à la tête des Evêques : & vous verrez qu'on renverra à Rome pour gagner encore du temps : le mot d'*encore* eſt bien fort

dans les conseils. On dit que les audiences du Cardinal de Noailles sont moins nombreuses.

La conduite de M. le Duc montre assez son dessein : si les repas continuent, on pourra découvrir bien des choses par le vin. Vous me dites une grande parole, que les portes secretes s'ouvriront, ou se fermeront, selon ce qui plaira à M. d'Argenson. Est-il favori avec le reste ? il est déjà tant d'autres choses. Est-il vrai que Longe-Pierre est au Duc de Chartres ? Je crois que le Duc d'Orleans n'ignore pas qu'il est attaché au Duc de Noailles très-intimement. M. l'Archevêque de Rheims m'a envoyé une belle lettre, qu'il écrit au Régent avec une liberté épiscopale, & d'ailleurs très-polie & très-respectueuse.

Je suis assez en peine du compte que l'on rendra à Me. la Duchesse de Lorraine de l'état de la Cour : vous savez qu'elle est assez à la vieille mode, pour aimer son mari, ses enfants, sa famille : sa présence pourra contraindre les soupés.

LETTRE CXLIX.

Ce 20 Février 1718.

JE crois Guignonville mort; son fils veut être Fermier général. Je lui objectai d'abord la différence de sa profession à celle-là, à laquelle il pourroit bien n'être pas propre : il me répoddit qu'il ne falloit que du courage pour s'acquitter de ce qu'il nous convenoit de prendre. Ses larmes pour son pere, la peine que je sentois de sa mort m'arracherent une lettre qu'il me demandoit instamment : elle n'étoit pas à une lieue d'ici, que je me repentis de l'avoir écrite, dans la peur de faire une priere incivile à des personnes à qui je dois ménager le chagrin d'avoir à me refuser. Je fus tentée d'écrire ce que je pensois à notre Maréchal; mais il m'y parut une maniere de trahison pour Guignonville, & j'abandonnai tout au hasard. Je viens de recevoir des lettres du Maréchal & du Ministre; mais elles sont, je crois, sur nos premieres recommandations. Quoi qu'il en arrive, j'ai voulu vous avertir de tout.

Ce 21 Février. J'attends M. le Curé de St. Sulpice avec un échantillon de sa manufac-

ture ; elle me fait regretter Paris : j'entrerois bien dans ses desseins.

J'ai vu filer la mousseline : votre Curé est admirable : il servira bien l'Eglise & l'Etat.

LETTRE CL.

Ce 7 Mars 1718.

MR. de la Vrilliere est d'une si grande conséquence, qu'un Courier de sa part m'a fait trembler : je n'ai pas douté que ce ne fût pour m'apprendre quelque événement terrible. Cette idée m'a fait trouver le mariage de sa fille assez froid : je lui ai écrit de mon mieux. Ne sont-ce pas deux enfants qu'on marie ensemble ? Me. de Maurepas ira-t-elle de son chef ? & Me. de la Vrilliere entendra-t-elle à bien conduire ses petits-enfants, sans se mêler des siens ? j'attends pour lui écrire, qu'elle soit grand'mere.

M. Besse vient de m'interrompre & de me dire que le Cardinal de la Trimouille a l'Archevêché de Cambray. Ne sera-ce point une retraite pour Me. la Princesse des Ursins ? Je n'entends point ce don de 5000 liv. de l'Abbé d'Estrées ; n'est-ce point pour la maison qu'on lui avoit vendue ?

Ce 8 Mars. Il y a quelque difficulté entre l'Evêque & celui qui est à la tête des affaires de St. Cyr, pour la signature des comptes; je ne sais ce que le Duc de Noailles voudra là-dessus; mais l'Evêque ne me paroît pas disposé à céder. Il a pour lui l'usage des arrêts & l'intention du Roi, à qui j'ai souvent oüi dire: *On ne sait plus où l'on en est, dès qu'on est sorti des regles*: il est vrai que nous en sortons, quand nous avons une Demoiselle, & P . . . . à la tête de notre Conseil; car il nous est marqué, que ce sera un Conseiller d'Etat. Les projets de campagne me font craindre quelque disgrace à la fin: les absents sont bien foibles à la Cour.

Je meurs d'envie de faire savoir à M. d'Argenson la reconnoissance que je sens de la maniere dont il a reçu Me. de Mailly. Ma confusion est extrême sur le contrat de mariage de mon grand-pere: je l'ai vu plusieurs fois entre les mains de Manseau: & je ne sais s'il l'auroit envoyé dans les papiers de Maintenon. Il est ridicule à moi d'avoir toujours vécu dans ce dégagement des choses qui me regardoient: j'en ai dit un mot à notre Supérieure, plus vive que moi sur ce chapitre. Elle a envoyé chercher les preuves de mon frere, brillantes comme le Soleil,

mais que je regarde comme un ouvrage de flatterie, fait pour une personne en faveur : j'en ai tiré la date du contrat de mon grand-pere.

Contrat de mariage de Théodore-Agrippa d'Aubigné, Ecuyer, Seigneur de Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuyer du Roi de Navarre & Gentilhomme ordinaire de sa chambre, fils de Jean d'Aubigné, Ecuyer Sieur de Brie, & de Damoiselle Catherine de l'Estang, avec Damoiselle Suzane de Lesay, fille de noble & puissant Ambroise Lesay, Seigneur de Surinau, & de Damoiselle Renée de Vivonne. Ce contrat est du 6 de Juin 1583, reçu par Vassé, Notaire à Baugoin. Jamais je n'ai eu tant de peine sur ma noblesse, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Adieu : vous êtes trop aimable pour vous montrer à ceux que vous voulez quitter.

LETTRE CCI.

Ce 25 Mars 1718.

J'Étois toute occupée Mardi de Madame la Duchesse d'Orléans & de la douleur de M. du Maine; & je n'ose encore me réjouir avec lui ; & la maniére dont

M. de Dangeau m'a écrit, me confirme dans cette timidité. Je ne prévois point que je puisse avoir de grande joie ; & je suis très-sensible à tout ce qui se passe : c'est de quoi passer un reste de vie bien triste. Ce qu'on a fait sur la lettre de l'Archevêque de Rheims me paroît très-mauvais, soit que le Pape s'en fâche tout de bon, ou qu'il ne s'en fâche pas. Je trouve aussi le réglement sur les troupes fort mauvais : & je me mêle d'en tirer de trés-fâcheuses conséquences. Je ne fus jamais plus occupée de grandes affaires : c'est bien prendre mon temps ! Il me paroît que notre Régent devient plus ferme : tant mieux, quand il aura raison. Je suis bien loin d'être son ennemie : il sait que je ne l'ai jamais été ; mais son changement sur les troupes me fait une grande peine, & il s'en repentira.

Adieu, ma chere niece : vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais nos entrevues nous attristent plus qu'elles ne nous réjouissent : il est pourtant vrai que j'ai envie de voir notre Maréchal : jugez, après cela, si je l'aime.

Ce 26 Mars. Le Cardinal de Bissy est véritablement zélé, & je comprends aisément l'état où il est : car les inconvénients sont terribles de tous côtés. Si le

Pape n'approuve ce qui s'est passé, qu'attendre ? Votre Cardinal sera embarrassé, & avec grande raison. J'espere fort du bon tempérament de Me. d'Espinoy : le monde présent n'est pas digne d'elle ; mais elle est utile au monde.

Je ne sais si je tombe en enfance : mais le pétit ménage d'argent que vous avez envoyé à Mlle. de la Tour, me plaît autant qu'à elle : & Mardochée (Me. de Glapion) ne pouvoit le quitter hier au soir. Je voulus persuader à mon petit chien de l'envoyer au Roi, qui feroit un jour sa fortune. Il me répondit : *Ma fortune est assez faite.* Ce trait me fait souvenir de l'enfant gâté de M. de Coulanges, & de vous remercier de ses chansons, qui nous ont déja amusées : mais les chants sont ignorés, & j'ai quelque peine à les montrer, quoique j'en sache beaucoup.

Je crains que vous ne vous trompiez sur le P. Massillon : je serois ravie qu'il ne fût pas Janséniste.

Je n'avois pas deviné la lettre de M. de Rheims. Mais j'avois bien cru qu'il s'en glorifieroit, & il a grande raison : rien n'est plus beau que l'action de M. d'Argenson, & rien n'est plus obligeant que celle de M. le Duc d'Orléans dans

toutes ses circonstances. Me. de Glapion n'a pas si bon courage que notre Maréchal : on lui propose un bâtiment ici qui est nécessaire, & elle croit qu'il n'y en a déja que trop pour être détruit.

LETTRE CLII.

Ce 1 Avril 1718.

IL faudra que la conversion de Me. la Duchesse de Berry dure quelque temps, avant qu'on puisse la croire sincere. M. Besse croit qu'il y a beaucoup de vapeur au mal de la Duchesse d'Orléans. Il est vrai qu'on accuse votre Cardinal de foiblesse : mais il est vrai aussi qu'on ne voit pas que la fermeté puisse rendre nos affaires meilleures. Les particuliers en feront plus estimés ; mais le schisme n'aura-t-il pas de plus fâcheuses suites ? il ne paroît pourtant pas possible que les Evêques ne fassent rien après l'outrage qu'on vient de faire à tout l'Episcopat : le Chancelier gouverne encore.

Me. de Dangeau me propose de coucher dans le lit de M. l'Evêque de Chartres : il ne s'en serviroit de sa vie après une telle profanation.

[illegible] Patientez avec [illegible] M. le Duc de Noailles : ne dites rien de notre état, ma chere niece : il n'y a pas assez long-temps qu'il est changé pour le prétendre ; il n'est point de cœur que je ne refuse du secours à des gens qui en ont un véritable besoin.

Ce 2 Avril. Je ne sçaurois regarder comme un malheur d'avoir à quitter sa place présentement : car il me paroît qu'elles sont difficiles & qu'elles le deviendront de plus en plus ; mais je ne sai si le premier Président est riche : il faut du bien pour s'amuser en quel état qu'on soit. M. le Prince n'avoit pas grand besoin d'hériter, & M. de Vendôme en avoit de se confesser : il faut tout espérer de la bonté de Dieu, & ne point juger.

Les enfants de M. du Maine ne commencent pas leur vie comme leur pere ; ils ont bien du temps devant eux pour éprouver les changements de la fortune.

Les affaires de St. Cyr m'inquietent

autant que les miennes ; ce seroit un malheur pourtant que le Maréchal de Villeroi & d'Argenson se brouillassent, & pour nous encore plus grand que pour les autres. Ce dernier a répondu froidement sur St. Cyr ; mais ce n'est pas là-dessus que je m'allarme. J'ai sujet de croire que le Duc de Noailles est plus propre à se donner du mouvement que du repos.

Oui, M. de Dangeau a écrit depuis 1715. J'ai quelque curiosité de voir comment il aura rendu ce qui se passe.

LETTRE CLIII.

Ce 16 Mai 1718.

MR. l'Abbé Bignon sera, je crois, un mauvais choix. L'état de M. d'Argenson étouffe notre Maréchal : il en est dégoûté. J'ai trouvé le Duc de Noailles bien instruit de l'état des Anglois de St. Germain, & bien intentionné : je ne doute pas que le Régent ne le soit ; mais je crains qu'ils ne soient pas payés.

Rien n'est plus froid que mes lettres à M. le Maréchal de Villeroi : pour lui, il écrit en Ministre. Je n'entends point pourquoi il seroit à souhaiter que le Roi

d'Angleterre fût parti avant de savoir la mort de la Reine sa mere. Vous êtes trop bonne sur Me. d'H. . . . .
. . . .

Ce 17 Mai. M. l'Archevêque de Rouen me paroît un homme mort : l'excès de son travail & la sensibilité de son cœur le tuent, c'est dommage ; il auroit fait honneur à la bonne cause, & il aura apparemment un mauvais successeur : il ne se console point de l'éloignement de M. le Cardinal de Rohan, & croit qu'il auroit sauvé de méchants pas qui se sont faits. Les affaires sur cette matiere-là donnent de l'empressement pour recevoir des nouvelles : il est bien à craindre qu'il n'y ait du bruit. M. le Comte de Toulouse plaisoit aux Courtisans par sa grande dépense, son humeur douce, & son attachement pour le Roi : on aimoit à le louer pour déprimer son frere. Mais revenons aux Rohans ; ils sont pleins d'honneur & à la vieille mode : ne pouvez-vous les unir, pour le bien de l'Etat & du Roi, avec notre Maréchal ? Le Prince de Rohan n'est pas un ignorant, & je ne suis point surprise de tout ce que vous m'en dites.

On ne prône plus tant M. le Duc ; & il faut espérer que la liaison des Princesses ne passera pas la table : pourquoi ne

me nommez-vous pas celle qui m'a mise sur la sellette ? Je plains Me. de Beauvilliers : les peines sont l'appanage de la vertu.

Les espérances que je vous vois pour le Roi Jacques, me donnent des momens de joie. Me. la Marquise de Termes me persécute pour lui donner l'aumône : j'ai peine de la faire à la cousine germaine de M. le Duc d'Antin, qui a toujours été honnête femme : elle me mande qu'on la va chasser de Port-Royal, faute de payement : ne pourriez-vous point en savoir la vérité ? Vous savez bien vous passer de plaisirs ; mais les plaisirs ne peuvent se passer de vous. Le Duc de Noailles ne peut trop vous aimer.

LETTRE CLIV.

Ce 1 *Juin* 1718.

CE qui se passera demain sur les remontrances sera considérable ; mais il me semble que le Régent y ayant consenti, on peut espérer que tout s'adoucira.

Ce que vous me mandez du Roi d'Espagne me paroît un roman, & même un conte de Fée, qui, d'un coup de baguette,

faisoit tout ce qu'on pouvoit desirer : voilà donc M. le Cardinal Alberoni qui attire l'attention de l'Europe : beau sujet de réflexion !

J'ai vu une lettre de Veilliene (*aujourd'hui Carmelite sous le nom de Sœur Pulchérie*) qui donne de grandes espérances de la conversion de Me. la Duchesse de Berry ; & la réconciliation avec les Dames disgraciées m'impose plus que la cellule qu'elle fait faire aux Carmélites où elle veut coucher.

Ce 2 Juin. La jeunesse de M. le Duc de Chartres ne l'excluroit-elle pas de la Régence ? gouverneroit-il un Royaume à dix-sept ou dix-huit ans ? Nous ne savons peut-être ce que nous demandons, mais j'ai un grand éloignement pour Mr. le Duc. Vous me faites plaisir de justifier ce Czar. On ne parle donc plus du Roi d'Angleterre. Je suis bien-aise que notre Maréchal ait l'intention de se divertir : c'est toujours quelque chose.

Je fais remarquer à Me. d'Haussy qu'elle jouit du bonheur de sa réputation. J'ai vu M. B... qui éclata de rire, en entrant dans ma chambre, de ce qu'il m'avoit vu marcher comme une jeune fille : il me paroît que je lui suis entrée dans la tête comme une personne très-bouffonne...

LETTRE CLV.

Ce 15 Juin 1718.

VOtre lettre présente à l'esprit le renversement de la France : il faut espérer que Dieu la protégera, & ne se pas lasser de la lui demander : on veut des nouvelles, & on tremble en les recevant.

Je desire & je crains l'arrivée du Cardinal de Rohan ; nous devrions pourtant être accoutumés que tout se passe en conférences, sans aucune conclusion : & c'est peut-être le mieux qui pût nous arriver. Je lirai le Manifeste du Roi d'Espagne, quoique d'ordinaire je lise peu d'imprimés ; mais je crois que celui-là en vaudra la peine.

Quelles que soient les conditions, il n'y a point de meilleur parti pour les Princes du Sang ; je crois que les étrangers n'en ont pas grande envie.

Ce 16 Juin. Je viens de recevoir la lettre de Me. de Mailly, qui m'a dit de terribles nouvelles : Dieu veuille nous protéger ! L'envie de vous voir redouble par l'état où sont les affaires. Bon soir, ma

chere niece; serez-vous bien sûre, si vous sortez de Paris, d'y rentrer? Je crois déja voir des barricades: Dieu nous préserve d'un Cardinal de Retz!

LETTRE CLVI.

De Mad. de Caylus.

Vendredi 1719.

JE ne vous parlerai point, ma chere tante, de ce que je laissai derriere moi en m'avançant vers Paris: mon cœur vous est connu, puisque vous l'avez formé: & pour peu que vous compreniez les charmes de votre conversation, vous comprenez mes regrets.

J'ai trouvé Me. de Dangeau assez bien: j'en fus reçue à merveille, parce que je la rassurai sur votre état: Me. la Princesse d'Espinoi étoit avec elle: de votre santé nous passâmes aux nouvelles publiques. La flotte Espagnole est un mystere où l'on ne comprend plus rien: les uns la renvoyent dans les ports, les autres à la Jamaïque; quelques-uns plus opiniâtres, (& je me range de ce nombre) veulent que les vents l'ayent empêchée

d'entrer dans la Manche, lui font faire le grand tour, & deux descentes, l'une en Irlande, & l'autre en Ecosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'est pas ici sans embarras, & qu'au Palais-Royal on en sait plus qu'on ne dit. Le Turc inquiete. On trouve qu'Alberoni a bien des ressources dans son esprit. Le Roi d'Espagne traite celui d'Angleterre d'une façon si authentique, comme Roi de la Grande-Bretagne, avec tous les honneurs dûs à ce rang, qu'on juge qu'il doit être assuré de n'en avoir pas le démenti. M. le Duc d'Orléans a fait arrêter ici le Prince de Carignan, à la priere de M. le Duc de Savoye. On l'a conduit jusqu'à Auxerre : on l'enverra sans doute dans son pays, d'où il étoit sorti sans permission.

Me. la Duchesse du Maine consentiroit volontiers à être transférée, si l'on vouloit la mettre ailleurs que dans le Gouvernement de Bourgogne : cette Princesse fait pitié : l'ardeur de son courage ne sert qu'à lui faire sentir plus vivement ses maux, elle ne sauroit y résister, ni y remédier : celui de M. le Duc du Maine, soutenu de sa grande piété, & plus fondé sur la raison, le sert mieux : il est tranquille : rien ne trouble sa soumission aux ordres de Dieu. Me. la Princesse va met-

tre les fers au feu pour demander que leur procès soit fait. L'affaire de M. de Richelieu est encore au même état: mêmes discours, mêmes bruits: mais nous avons tant ouï de propos fabuleux qui se donnoient pour des vérités incontestables, que nous sommes devenus fort incrédules.

Mlle. d'Orléans est Abbesse de Chelles: Me. de Villars se démet, & on lui donne une pension considérable (de 12000 liv). M. le Cardinal a grand soin d'une ouaille de cette conséquence; & en faveur du Jansénisme qu'elle professe avec le zele de son tempérament, il trouve tout le reste bon. Me. de Berry est à Meudon avec son vœu & avec son M. de Riom, qui n'en part que la semaine prochaine.

Toutes les troupes s'avancent sur la frontiere d'Espagne: les Officiers partent; on assure que ce ne sera pas pour longtemps. Nous donnons à l'Angleterre, au lieu de nos troupes dont on ne veut pas, beaucoup d'argent, quoique nous n'en ayons guere: on a déja envoyé un million depuis le bruit de la descente, sans compter ce qui l'avoit précédée, & ce qui la suivra. Les troupes de l'Empereur qui sont en Flandre passeront incessamment en Angleterre, si elles ne sont déja pas-